Les Temps Modernes

5e année REVUE MENSUELLE n° 50

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Décembre 1949



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont adressés

La rédaction reçoit sur rendez-vous

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. LITtré 27-37

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO
France : 130 fr.

o

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union Française......	700 fr.	1.400 fr.
Étranger	860 fr.	1.720 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire
mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

Francis Pasche.

LE PSYCHANALYSTE SANS MAGIE

Depuis quelque temps, il devient rare que les critiques faites à la psychanalyse soient de sang-froid. Celle de Cl. Lévi-Strauss, parue ici même il y a quelques mois [1], nous paraît avoir ce mérite. Elle a aussi celui de contenir, outre des thèses originales, l'essentiel de l'argumentation qui nous est habituellement opposée. C'est pourquoi il nous a semblé possible et utile de la discuter.

La première partie de l'article, de beaucoup la plus étendue, est consacrée à une analyse très fine de la duplicité plus ou moins consciente du sorcier, ou shaman, et de l'ambiguïté de ses succès thérapeutiques, ceux-ci pouvant être réduits à une simple réintégration au système irrationnel des croyances du groupe. Dans la seconde partie, il est fait un parallèle avec le psychanalyste et ses cures, sous la forme modérée d'une mise en garde contre la déviation régressive dont notre spécialité serait menacée : le risque serait que nos traitements dérisoires ne soient plus fondés que sur de pseudo-explications, conservatrices de l'ordre social et de ses dogmes, même odieux.

Avant de nous demander si la comparaison est soutenable et l'inquiétude justifiée, précisons le rôle de celui auquel nous pourrions ressembler, si toutefois le conditionnel n'est pas déjà périmé.

Le sorcier exorcise en se livrant devant les membres du groupe à une crise stéréotypée au cours de laquelle il tente de revivre la révélation délirante, le « moment fécond » (vrai ou

1. Claude Lévi-Strauss, *Le sorcier et sa magie.* (*Temps modernes*, mars 1949.)

faux souvenir) qui l'aurait intronisé. Névrosé d'emblée ou contaminé par sa fonction, on peut le considérer tel qu'il nous est décrit comme un sursimulateur qui, en toute mauvaise foi au sens de Sartre, se remet en transe quand on lui fournit son partenaire et son public.

Ce phénomène est essentiellement collectif. Le meneur de jeu ne fait qu'incarner l'exigence de surnaturel commune à tous les membres du groupe, il doit aussi la satisfaire quand elle a été déçue. Certaines maladies, peut-être toutes, dérangeant l'ordre magique, il lui incombe d'y mettre fin pour préserver l'ensemble du système. Cure impossible sans la présence pesante, au moins virtuelle, de tous. Le malade est poussé à guérir, c'est-à-dire à rentrer dans la communauté : *son monde*, par le faisceau convergent de toutes les forces qu'il lui prête. Tout ce qui compte pour lui se conjugue pour le faire renoncer aux phénomènes insolites qu'il manifeste et pour le rendre orthodoxe. Les affirmations (il ne s'agit pas d'hypothèses) touchant la vraie cause des maladies et leur seul traitement sont figurées par le sorcier qui les joue, mais elles ne sont efficaces qu'après avoir reçu la consécration des participants et avant qu'ils ne la leur retirent. Or, si elles ont été consacrées, c'est qu'elles étaient à l'avance dans la ligne et proposaient à la conscience collective ce dont elle avait confusément besoin. D'ailleurs, le plus souvent le sorcier ne les a pas découvertes, elles lui ont été léguées par l'école qui l'a formé. Répétées exactement aussi longtemps qu'elles servent, elles peuvent être abandonnées, mais non pas critiquées au sens où une hypothèse scientifique peut l'être. Ainsi le cercle se ferme, la cure trouve son principe et sa fin dans le social, le sorcier n'est qu'un des éléments, un peu plus voyant, d'un tout qui le choisit ou l'accepte, l'endoctrine et le destitue.

Cette « guérison » nous la connaissons bien : c'est la rémission apparente souvent constatée au début des psychothérapies non freudiennes [1]. Ce n'est qu'un changement de forme de la

1. La névrose de transfert, étape de la cure, mordançage nécessaire, ressemble superficiellement à cette rémission. Elle doit, nous le verrons plus loin, en être distinguée.

maladie qui fait entrer le sujet dans une association pathologique où il trouve sa place. Couple médecin-malade ou communauté magique, peu importe. Si le traitement s'arrête là, le profit, même durable, est mince, car le nouveau trouble, moins péniblement ressenti, n'en est pas moins profond.

Aussi on ne viendra à bout dans certains cas d'un syndrome individuel d'anxiété, d'inhibition, etc., qu'en renforçant, grâce à l'intervention shamanique, l'adhésion intime du sujet à des croyances tout aussi déréelles que celles qui le tourmentaient, mais non hérétiques et, pour ainsi dire, légales.

Mais il faut penser à une éventualité plus grave que notre auteur nous fait entrevoir : « Il ne suffit pas qu'une certaine forme d'intégration soit possible et pratiquement efficace pour qu'elle soit vraie et pour qu'on soit certain que l'adaptation ainsi réalisée ne constitue pas une *régression absolue* par rapport à la situation conflictuelle antérieure. » En somme il se pourrait qu'il y eût, non seulement gain médiocre ou même nul, mais même perte et détriment.

Allons jusqu'au bout. Pourquoi le trouble ne serait-il pas l'effet et non la cause de l'inadaptation ? On peut imaginer un sujet indemne de toute tare personnelle et que l'oppression subie par sa classe a, seule, déséquilibré. Son malaise est alors l'amorce d'une prise de conscience sociale : bonne douleur qui met en garde et permet de soigner à temps, signe local révélateur d'une affection générale de l'organisme collectif. Il est stupide ou criminel de supprimer un symptôme salutaire comme de morphiniser un cancéreux encore opérable que la douleur seule déciderait à l'intervention curatrice. Que dire alors de la « guérison » d'un désordre mental apparu dans un climat de croyances irrationnelles et asservissantes si ce désordre implique une critique rationnelle, émancipatrice des normes absurdes du clan ? La révolte légitime, encore obscure, sera coupée à la racine et restera morbide aux yeux de tous et du révolté. Fausse maladie effacée par un faux traitement, aboutissant à une fausse guérison. Une fausse guérison où se composent la vraie maladie et la vraie supercherie : le subdélire du clan, plus ou moins feint. Entretenu par la vie commune, périodiquement

galvanisé par les fêtes et les événements magiques, le trouble est devenu imperceptible et indolore, donc incurable. Le malade a rechuté dans la psychonévrose collective. Le sorcier triomphe, et l'arriération sociale.

*
* *

Les effets de la psychanalyse peuvent-ils être aussi fallacieux et, au sens actuel du mot, mystifiants que ceux de la thaumaturgie primitive? Pour l'établir, il faudrait montrer en détail que les facteurs de la cure shamanique sont homologues un à un à ceux de la nôtre :

— la psychanalyse didactique correspondrait à l'ensemble révélations-initiations du candidat sorcier,

— notre conduite envers nos malades à la crise sursimulée du sorcier en face des siens,

— enfin, on devrait trouver une même soumission aux impératifs sociaux dans les deux cas.

Mais il faudrait aussi que la place de chaque facteur dans la cure psychanalytique fût superposable à celle du facteur correspondant dans l'histoire de la cure shamanique. Ainsi, malgré ce qu'en dit Lévi-Strauss, il ne nous paraît pas indifférent que le psychanalyste se laisse aller *devant son médecin* afin de garder ensuite le plus grand sang-froid et la plus grande réserve possibles devant ses futurs patients, tandis que le shaman se laisse aller *devant son malade* et en rajoute. Ces précautions prises, on pourra confronter les réactions au traitement des deux malades et les deux guérisons.

Soulignons que nous nous référons à la technique freudienne seule. L'usage sentimental, politique, confessionnel et parfois simplement rémunérateur que certains psychothérapeutes peuvent faire de leur profession ne peut être reproché à la nôtre, même s'ils se disent psychanalystes. Ce que nous voulons montrer, c'est que nos règles techniques correctement appliquées loin de nous mener aux déviations redoutées par nos critiques sont faites pour nous en garder.

L'essentiel de la thèse de Lévi-Strauss repose sur un postulat :

l'abréaction du shaman en exercice est identique à celle de l'élève psychanalyste. Nous ne chicanerons pas sur le mot. Toute séquence de comportement est, si l'on veut, une abréaction en ce qu'elle se réfère plus ou moins à une conduite infantile : l'histoire d'un individu comporte nécessairement du « même ». Mais si l'on peut avoir recours à une notion aussi vague et étendue pour rapprocher deux phénomènes dissemblables, on ne peut se dispenser d'examiner ensuite leurs différences. Or elles sont considérables et vont jusqu'à l'opposition terme à terme.

L'abréaction du shaman nous est décrite comme un *symptôme*, il s'agit « d'états spécifiques de nature psychopathologique »[1]. C'est donc une manifestation névrotique qui peut se définir par un certain nombre de caractères communs à tous les phénomènes du même genre. Passons-les en revue en allant du dehors au dedans, du plus manifeste au plus développé, mais sur un exemple familier : la phobie banale d'une affectueuse grand'mère qui a peur d'étrangler son petit-fils.

On remarque tout d'abord la discordance du symptôme avec la personnalité actuelle de la malade. Adorant l'enfant, usant ses forces déclinantes par une sollicitude outrée, elle ressent ses « idées » comme une possession diabolique, un sort qu'on lui a jeté, l'effet d'une malédiction. Nous dirions plus calmement une formation parasite, une sorte de néoplasme mental. Tout aussi hétérogène au moi social et individuel que le don mystérieux de voyance, de guérison et d'envoûtement conféré au « primitif » jusqu'alors semblable aux autres, c'est un phénomène aberrant dans l'ensemble du comportement présent. « Je ne comprends pas », dit la malade.

L'étude patiente de sa biographie fait apparaître un second caractère du symptôme, qui l'oppose aussi au moi, mais d'une autre façon. On s'aperçoit que ce désir monstrueux est ancien. Longtemps enfoui, il s'est conservé presque intact depuis la

1. Cette conception du shaman médecin-mystificateur-névrosé n'est pas unanimement admise. M. Éliade et Van der Leuw en particulier le voient autrement. Il est vrai qu'ils distinguent avec soin le sacré du social et du psychologique.

conflit. L'abréaction thérapeutique est donc une conduite explicite, l'identifier au symptôme revient à confondre la maladie avec la réaction salutaire qui la met en échec.

Si cette expérience de notre patient (futur psychanalyste ou non) s'oppose à celle du névrosé « adapté » par la cure magique, c'est que les traitements ici et là ne s'opposent pas moins.

Le shaman, nous dit Lévi-Strauss, est « activité, débordement de soi-même », alors que son malade est « passivité, aliénation de soi-même ». Face au malade, avec ses ornements et son prestige fantastiques, gesticulant, vociférant, simulant au besoin afin de parfaire une crise trop peu spectaculaire, le shaman s'impose au *sujet* en relief saisissant comme une exhibition tyrannique. Toutefois, si spécifiées que soient les manœuvres du sorcier (chaque détail porte), elles ne sont pas vraiment perçues, elles sont *imaginées*. Attendues comme la matérialisation d'un secours surnaturel contre une agression surnaturelle dans une atmosphère d'ivresse collective souvent portée à son paroxysme par le rythme et les figures des danses, les mélopées, la cadence et le timbre des instruments, elles ont pour celui qu'elles subjuguent la proximité des cauchemars et des hallucinations, leur impérieuse familiarité. Ainsi les meilleures conditions sont réunies pour induire d'importants remaniements dans une organisation somato-psychique fragile; bien plus que dans l'hypnose, mais de la même façon. C'est pourquoi un récit mythique traditionnel, symbolisant une fonction inhibée (l'accouchement par exemple), peut fort bien la rétablir s'il est répété par un personnage sacré et dans un milieu sacralisé pour la circonstance[1]. Le vago-sympathique est certainement plus sensible à un langage de fantasmes qu'à l'algèbre des formules biologiques. En tout cas, qu'il s'agisse d'un mythe précis, ou d'un ensemble plus ou moins confus de croyances, c'est en réintégrant délibérément le malade à un système irrationnel qu'on le guérit.

1. Cf. le remarquable article de Cl. Lévi-Strauss : *L'efficacité symbolique.* (*Revue d'histoire des religions*, janvier-mars 1949.)

On nous accordera facilement que les séances de psychanalyse ne ressemblent guère à ces démonstrations. Eh bien, les apparences ne sont pas trompeuses ! Le thérapeute prend systématiquement le contre-pied des techniques de suggestion : loin de s'offrir, il se dérobe, loin de captiver, il rompt des charmes. Occulte autant qu'il peut et laconique jusqu'au mutisme prolongé, il ne doit laisser saisir de lui-même que ce peu de matière vague et ductile dont les rêves sont faits. Ainsi peut-il revêtir pour le malade les formes successives que celui-ci lui donne et les intentions diverses dont il l'anime [1]. Les quelques mots qu'il prononce ne visent pas à rendre la silhouette projetée plus prégnante, mais au contraire à l'effacer, une image nouvelle en prendra aussitôt la place, et ainsi de suite jusqu'à ce que le patient, n'ayant plus besoin de s'assouvir et de se faire peur avec des ombres, laisse à un autre ce miroir révélateur.

Pour rester aussi discret il faut que le psychanalyste ait été débarrassé de sa propre névrose [2], qu'il soit guéri. En réalité il ne l'est jamais tout à fait, mais les règles qu'il s'impose ont pour but de réduire au minimum les risques d'intervention subjective pour que ne soient jamais faussés ni sa compréhension du cas ni ses actes thérapeutiques. En somme si le shaman en représentation n'est jamais assez névrosé (au besoin il corse sa crise), le psychanalyste, qu'on ne voit pas, l'est toujours trop.

On peut critiquer la réserve de l'analyste en citant l'exemple des expériences récentes de Mme Sechehaye. Il serait facile de répondre que ce traitement s'applique justement à des troubles qui ne relèvent pas du nôtre. Toutefois il en diffère moins qu'il n'y paraît. En effet, l'appréhension du réel est à ce point affaiblie chez le sujet que même le contact du médecin ne pèse pas

1. Le malade projette sur le médecin les images parentales. Ses réactions aux images projetées constituent la névrose de transfert.

2. La santé psychique parfaite n'existe pas plus que la parfaite santé physique. Quant à l'instable et à l'inadapté cités dans *Le Sorcier et sa magie* comme exemples de patients qui ne peuvent être que persuadés, nous pensons avec tous les psychiatres que souvent on ne peut pas beaucoup pour eux, non qu'ils soient normaux, mais parce que leur état est grave.

davantage sur lui que la présence cachée du psychanalyste sur le névrosé. D'ailleurs les attitudes prises par le thérapeute et le choix des objets symboliques sont commandés à mesure par les désirs du malade que l'on ne fait que réaliser. Ils tendent, non pas à fixer la réaction obtenue, mais au contraire à en permettre l'analyse et finalement la liquidation [1].

Mais, nous dit-on, si parcimonieuses que soient vos paroles, elles peuvent, à votre insu, traduire tout autre chose que des inductions légitimes, leur rareté ne les rend que plus convaincantes et contribue à votre mise en scène. N'avez-vous pas été vous-même plus converti qu'émancipé par la cure didactique? Comment vous croire les praticiens d'une technique objective, proche des faits, alors qu'avec une expérience vieille tout juste de cinquante ans et qui ne porte que sur une collection (non un ensemble) d'individus à soigner, vous annexez froidement la préhistoire, l'ethnologie, la sociologie, l'histoire des religions et la critique d'art? Il est vrai qu'une théorie qui tourne au dogme et s'approprie les objets des disciplines voisines cesse d'être scientifique pour devenir mythique au mauvais sens du terme. Il y a des théories abusives des névroses, comme il y a des théories abusives du social et de l'histoire, nous le déplorons également. Mais que l'on se rassure, nos traitements, pour peu qu'ils soient menés avec vigueur, ne se ressentent pas de notre impérialisme doctrinal ni de nos opinions et convictions personnelles. Ce n'est pas le lieu ici de montrer en détail pourquoi, examinons plutôt les résultats.

Si les schémas dont nous nous servons étaient des mythes ou s'ils devaient seulement permettre au malade de prendre conscience de son mythe personnel et de s'y adapter, les effets manifestes de la cure seraient incompréhensibles. Nous croyons, nous aussi, que l'enfant donne aux images parentales qu'il refoule une dimension surnaturelle, mais il ne nous paraît pas moins évident que *l'analyse les leur fait perdre*. Le père trônait,

1. « Il ne s'agissait pas de faire vivre la malade dans une atmosphère d'illusions, mais au contraire de lui donner le symbole nécessaire pour que, grâce à lui et par lui, elle arrive à reprendre contact avec la réalité. » (J. Boutonnier, *Evolution psychiatrique*, I, 1949.)

« dans l'inconscient » de cet inhibé sexuel, en Jupiter tonnant aux côtés d'une Minerve blindée, armée jusqu'aux dents : la mère; au bout de quelques mois on ne retrouve qu'un homme faible et coléreux et une femme frigide, un peu paranoïaque. D'assez braves gens, mais pas des dieux. Naturellement, le médecin qui d'abord les incarnait a repris en même temps ses proportions humaines. Ainsi l'amélioration d'un malade ne se mesure pas au sentiment subjectif de bien-être qu'il accuse, mais à l'abandon de conduites confuses où l'imaginé et le perçu s'entremêlaient et se faisaient passer l'un pour l'autre; la guérison a pour critère l'appréhension correcte de la réalité à percevoir. La fonction mythique n'étant plus employée à agrandir les portraits de famille peut alors se vouer à d'autres tâches, mais cela regarde l'axiologie et non la psychanalyse. Ici encore le contraste avec les pratiques de dépossession est assez frappant.

Reste à examiner l'accusation la plus grave qu'on puisse porter contre la psychanalyse : « Vous abolissez peut-être les cultes domestiques, mais c'est au profit d'une religion d'État, puisque en interprétant comme trouble d'origine familiale ce qui peut résulter d'un conflit de classes, vous livrez le malade aux mythes collectifs qui l'aliènent. Vous le guérissez en l'adaptant coûte que coûte à la société dont vous faites partie l'un et l'autre même si elle est en réalité intenable, ce qui revient à absoudre le privilégié objectivement oppresseur et à faire accepter à l'opprimé son joug. »

Ces critiques, même sous la forme nuancée que *nous* leur donnons, sont contredites par les faits [1], mais il faut se demander s'il est seulement *possible* qu'elles soient fondées. Le malentendu repose sur une extension du mot « adaptation » qui va jusqu'à y inclure son contraire : la fausse adaptation pathologique (le mot « abréaction », nous l'avons vu, se prête au même retournement de sens). On connaît des gens qui « réussissent » sans mauvaise conscience et d'autres qui s'accommodent sans

1. Il s'agit encore une fois des résultats de la technique classique telle qu'elle a été décrite par exemple par S. Nacht : *La thérapeutique psychanalytique*. (*Médecin français*, mars 1947.)

révolte de la pire servitude, non pas malgré leur perversion ou leur névrose mais à cause d'elles; ils ne nous paraissent pas adaptés. Si nous ne guérissons tout à fait qu'un petit nombre d'entre eux parce que ce sont des cas difficiles (il est d'ailleurs exceptionnel qu'ils réclament un traitement), on ne voit pas très bien comment nous pourrions en créer. Il faut rappeler encore une fois que notre but n'est pas de rendre la névrose confortable, voire avantageuse — ce n'est pas dans nos possibilités —, mais de la supprimer, même si la clairvoyance acquise rend le sujet plus douloureusement sensible au tort que la société lui fait et au tort qu'il lui fait. Aucune conduite offerte à l'observation de l'analyse n'est tabou, les rapports avec la collectivité sont analysés comme le reste. L'exploité *satisfait* a (entre autres raisons) des raisons complexuelles de l'être, et aussi celui qui l'exploite. Notre ambition sera donc, pour adopter la terminologie de Lévi-Strauss, de les désadapter : le réveil de leur conscience sociale et non l'euthanasie. Mais nous ne croyons pas que l'adaptation consiste à subir le donné ou à profiter de ses tares, plutôt qu'à le comprendre et le refaire plus rationnel. L'une de nos raisons d'être est de préparer certains à cette dernière tâche, car une situation vue et jugée est déjà, du même coup, entamée. La technique freudienne n'est pas une panacée, mais elle a, dans son rôle bien limité, une portée authentiquement révolutionnaire.

Dr Francis PASCHE.

M. A. Galmiche et J. Robichez.

INTRODUCTION A DES POÈMES BERBÈRES

A côté des quelques milliers de nationalistes marocains dont les chefs écrivent des articles et donnent des interviews, il y a une masse de six millions de paysans et de pasteurs qui ne savent ni lire ni écrire. Ceux-là ne disent pas volontiers ce qu'ils pensent. Pour se faire une idée de leur état d'esprit il est indispensable d'en surprendre le témoignage spontané. Ce témoignage le peuple du Maroc le donne surabondamment, car il chante.

Nous présentons la traduction d'un choix de poèmes populaires qui ont pour sujet l'établissement des Français au Maroc et les réactions provoquées par l'ordre nouveau que nous avons tenté d'y établir.

Ces textes ont été recueillis de 1935 à 1940 chez les Berbères de l'Atlas : quelques-uns chez les Chleuhs du Haut-Atlas Occidental, la plupart chez les Beraber du Maroc Central, en particulier chez les Ichkern, Aït Sokhman, Aït Hadiddou, tribus de montagne dont les dernières fractions dissidentes ne se sont soumises qu'en 1933. Nous indiquerons, pour chacun d'eux, la tribu dans laquelle il a été noté (1).

Sans doute le monde a-t-il beaucoup marché depuis 1940. Mais en tout pays, dès le premier contact, il naît entre l'occupé et l'occupant une sorte de malentendu fondamental. Quoi qu'on fasse il affectera la suite de leurs relations. Tels qu'ils sont, ces textes peuvent nous aider à nous faire une idée plus exacte de la forme qu'a revêtu ce malentendu dans une grande partie du Maroc berbère.

La valeur documentaire de ces poèmes ressort des conditions dans lesquelles ils ont été composés et gardés.

1. Le texte berbère de ces poèmes et d'un certain nombre d'autres a été soumis à M. André Basset, professeur à l'École des Langues orientales vivantes, qui en prépare une édition scientifique.

Le Maroc central est parcouru par des Jongleurs — les Imdiazen — dont le répertoire n'est certes pas sans intérêt. Toutefois, comme il s'agit en général d'esprits très indépendants à qui les autorités ne parviennent guère à faire comprendre les avantages d'une collaboration, on pourrait être tenté de voir dans leurs œuvres (tamediazt) une idéalisation plus ou moins tendancieuse de la réalité. Nous n'en citerons donc que de courts fragments, réservant la meilleure place aux « izlan », poèmes composés en tribu par le premier venu.

L'izli (pluriel : izlan) est un poème très court, formé habituellement de deux versets qui se répondent. On le chante d'ordinaire à l' « haïdous ». Danse accompagnée de chant, rythmée au tambourin ou par des battements de mains, l'haïdous (appelé chez les Chleuhs « ahwache ») est le divertissement préféré des Berbères du Maroc central, leur mode d'expression le plus naturel et le plus vivant. On le danse au moindre prétexte. Aux grandes fêtes tout le monde y prend part, comme acteur ou comme spectateur. Le chant — izli —, lancé par celui qui mène la danse, est repris par le chœur des danseurs qui psalmodie longuement chaque phrase. Il n'est pas rare que le poète soit une femme. L'air, dans une tribu donnée, est toujours le même, mais très souvent les paroles sont improvisées. L'haïdous est parfois l'occasion de joutes poétiques.

Le trait commun à toute la poésie berbère est d'être orale. Un poème n'est donc retenu et répété que dans la mesure ou il correspond à l'état d'esprit du groupe où il est né. Ceci est surtout vrai de l'izli. A l'haïdous il est immédiatement éprouvé. Il tombe dans l'indifférence ou peut, au contraire, prendre d'un coup un extraordinaire retentissement. Il sera alors, à d'autres occasions, fréquemment cité ou chanté, il passera en proverbe, voyagera d'une tribu à l'autre, deviendra une sorte de thème qui, plus tard, reviendra transformé, chargé d'autres nuances. Né dans le groupe, jaillissant de la vie même de la tribu, modelé, poli par elle, l'izli est le poème populaire par excellence, celui qui exprime le plus spontanément l'âme berbère. Cette poésie peut n'avoir qu'une valeur littéraire assez faible. Du moins présente-t-elle l'intérêt d'un incontestable document.

Ce document n'est pas toujours aisément déchiffrable. Il faut tenir compte tout d'abord du caractère essentiel de la vie berbère. Les Berbères vivent presque constamment en commun. On n'écoute pas les izlan comme on lit un livre. D'où une forme volontiers sati-

rique. Ne pas s'y tromper. Les Berbères ont aussi un goût marqué pour l'image qui se développe en symbole et finit en devinette. La devinette proprement dite est chez eux un genre littéraire. Nous avons exclu de notre choix les textes qui auraient exigé de trop longs éclaircissements. Mais les izlan sont en général d'une brièveté et d'une concision telles qu'il est indispensable, pour en saisir tout le sens, de les replacer en quelque sorte dans leur contexte. C'est la raison d'être de cette introduction.

Une chose frappe dès l'abord dans les poèmes que nous avons recueillis. Ce n'est pas autour de l'idée de race ou de nation que se cristallise la résistance berbère, mais autour du sentiment religieux.

L'idée de nation est étrangère aux Berbères. Au-dessus du groupe ethnique étroit, clan, tribu, confédération, ils ne connaissent d'autre communauté que celle qui naît de la confession religieuse. Les mots « Maroc », «Marocain », ils les ont appris de notre bouche. Aussi ont-ils pour eux une nuance péjorative. Entre eux, ils s'appellent « les Musulmans ».

Le Berbère est profondément religieux. Ces paysans et ces pasteurs sont mystiques, d'une manière non pas spéculative, mais très mêlée à la terre, très africaine. Dans leur religion le culte des génies, une vénération superstitieuse pour les saints, la magie, tiennent une grande place. Ils sont cependant très fiers de leur titre de Musulmans.

Les Musulmans sont le peuple « soumis », le peuple de Dieu. Pour les Berbères, les Roumis — les hommes de Rome et les différentes espèces de « Nazaréens » qui ont hérité du nom — sont, surtout s'ils affichent leur détachement de toute foi chrétienne, des « Hommes de mauvaise vie ». Avec ces Infidèles on aura le moins de rapports possible. S'ils tentent de s'imposer en terre d'Islam, la résistance est un devoir religieux.

Chez les Beraber du Maroc central, dès notre arrivée au pied de l'Atlas, en 1913, la résistance armée s'est groupée autour de quelques familles maraboutiques ou chérfiennes. Ces Charfa et ces marabouts vivaient en général de la réputation de leurs aïeux, saints reconnus ou fondateurs de confréries religieuses. Ils étaient suivis par la masse moins sans doute pour leur valeur spirituelle que pour la « baraka » dont ils avaient hérité, redoutable pouvoir magique de malédiction et de bénédiction. Certaines de ces familles avaient, depuis des siècles, une influence politique déterminante sur les tribus au milieu desquelles elles vivaient.

La lutte fut dure. Elle se prolongea vingt ans. Lutte inégale mais courageuse contre des armes écrasantes. Les tribus, bloquées par nos postes et affamées, laissaient tout, à notre avance, pour se replier en haute montagne. Exode lamentable avec ses regrets et ses déchirements; dans la tribu, à l'intérieur même des familles, certains abandonnaient le combat et quittaient secrètement les leurs pour se soumettre. Véritable reniement, et trahison, car les nouveaux soumis ne tardaient pas à être invités à prendre les armes contre leurs frères.

La résistance armée a été définitivement écrasée en 1932-1933. Les campagnes de ces deux années-là se sont terminées par le pilonnage à la bombe et au canon des retraites montagnardes (Tazizaut, Baddou, Bou Gafer) où s'étaient réfugiées quelques milliers de familles irréductibles. Visions d'Apocalypse dont on gardera le souvenir. Et aussi la fierté : la soumission des tribus les plus nobles n'a été obtenue que par la force. Elles tiennent à le souligner. Et à quoi le Roumi doit-il sa force? A ses armes sans doute, mais aussi aux divisions des Berbères, à la trahison des tribus soumises qui lui ont fourni les plus actives de ses troupes.

Les dernières redditions furent un effondrement. Ces hommes libres qui luttaient encore sur des lambeaux de montagne, c'était, pour les soumis eux-mêmes, un symbole et un espoir, la possibilité aussi, toujours offerte, d'échapper au joug. C'était fini. « Maintenant, disait-on, il n'y a plus de terre où règnent les Musulmans! » Une grande misère et un grand dégoût suivirent. Des tribus entières étaient ruinées. Les familles se dispersaient pour mendier. Des bandes faméliques parcouraient le pays. « Si la tête me tourne, j'arrache de l'herbe » (Tamediazt). Par-dessus tout, il y avait cette lourde présence qui « empoisonne la vie ».

Dans ce désarroi une foi demeure. Les Musulmans ne peuvent être asservis à jamais. Si Dieu permet que l'Infidèle foule ainsi Son Peuple c'est pour le punir de ses fautes; un jour Dieu accordera son pardon et toutes choses seront rétablies. Dans la sécheresse du découragement, cet espoir de résurrection se présente comme une eau vive. On attend le juste retour. On donne à des petits enfants ce nom : « Pardon de Dieu ».

Cette foi aide les Berbères à supporter l'établissement de l'ordre nouveau avec moins d'indignation que d'ironie et de mépris.

Tout est bouleversé. Des traîtres, des hommes sans passé ni caractère deviennent les chefs. Les petites communautés Beraber, natu-

rellement anarchiques, ont toujours mal supporté le chef. Mais s'il est sans prestige...

Le Berbère a horreur de tout gouvernement. Au cours des siècles, et naguère encore quand le Sultan ou des féodaux parvenaient à s'imposer pour un temps, il a toujours été exploité par ceux qu'il a connus. Aussi l'idée d'administration régulière est-elle pour lui parfaitement étrangère à l'idée de gestion du bien commun. Dans le Maroc Central, un des mots les plus courants pour désigner l'autorité est la « matraque », une des images les plus employées pour évoquer l'exercice de cette autorité et sa raison d'être est « le moulin ».

Maintenant il y a tout de même quelque chose de changé : le chef chrétien est souvent appelé le « Hakem », celui qui procure la justice. Après la soumission, pendant quelques années, ce chef est un militaire. Le statut du Protectorat devrait en faire un simple contrôleur et un conseiller de l'administration indigène. Malgré ses travers, ses ambitions un peu enfantines, parfois déplacées — mais on se contente d'en sourire —, malgré une conception simpliste de l'autorité qui l'entraîne invariablement à frapper fort, on recourrait volontiers directement à lui s'il était plus accessible et s'il se laissait moins influencer par l'administration indigène, le Caïd. Car on reconnaît que le Roumi est droit et peu sensible à la corruption. Là où le peuple est exploité par les Grands, son arrivée éveille beaucoup d'espoirs. Si, parfois, il ose briser la tyrannie de tel Seigneur de l'Atlas, quel soulagement! Mais trop souvent, cet espoir est déçu. Solidarité de chefs? Souci, chez un homme habitué au respect sans condition de l'autorité, d'appuyer celle-ci où qu'elle se trouve? Ou simplement : « Pas d'histoires »?...

Le Roumi ne fait alors, de toute sa force, qu'alourdir le joug. Le caïd et ses sous-ordres écrasent et « mangent » la tribu. Et le poids des armes de l'occupant est tel qu'il supprime cette possibilité de révolte qui était naguère, au Maroc, la garantie d'un certain équilibre des forces entre gouvernants et gouvernés.

Aujourd'hui l'ordre règne. Mais il se paie cher.

Une administration précise, statique et lourde, s'est imposée à la vie mouvante de la tribu. Le Bureau du Hakem est le siège visible de cette organisation redoutable. « Quand on nous appelle au Bureau, dit un personnage d'un récit en prose (Aït Sokhman), notre carcasse se met à trembler. Nous n'en sortons que lorsque nos os se sont vidés de leur moelle ». On ne sait à quoi il faut s'attendre. Dès l'entrée,

on se heurte à l'entourage indigène du Roumi, aux policiers et mokhaznis, miliciens trop zélés, dangereux intermédiaires par qui se nouent tant d'intrigues. Un geste, un regard peuvent servir de prétexte. Placés entre les deux mondes, ils savent trop de choses et ils approchent de trop près le Chef pour ne pas être, ou paraître, tout-puissants. C'est au bureau que se réunit le Tribunal Coutumier, composé de notables. Il y a beaucoup à en dire. Trop souvent on sort du bureau pour entrer en prison. La prison, terreur du Berbère, dont le droit coutumier ignorait cette peine.

Les exigences du bureau sont pesantes. C'est la bonne terre prise pour les colons, les corvées dont on ne sait jamais la fin, les réquisitions perpétuelles, mulets pour les transports, volailles pour les réceptions, — le caïd en demande cinquante, les sous-ordre en ramassent le double. C'est l'assistance aux fêtes officielles où il faudra, sur commande, danser et chanter. C'est cette manie de tout recenser, de prendre note de tout. « L'écriture a mangé le monde » et c'est une source intarissable de tracasseries.

Le Roumi est aidé dans son commandement par d'étonnantes machines. C'est grâce à elles qu'il a pu vaincre. Avec elles il est en train de transformer le pays. Faut-il admirer? Peut-on imaginer que des choses si bouleversantes soient le résultat d'un patient travail? On sait que « les chrétiens ont pillé la boutique de Mon Seigneur David », patron des forgerons et frère de Salomon, le roi magicien. Les machines sont donc le fruit de la magie. Les Roumis les doivent à des recettes révélées, à des « dons » qui s'acquièrent, lors d'un pèlerinage; les filles maladroites obtiennent le don du tissage ou les garçons qui vont s'expatrier le don des langues.

Cette magie n'est pas sans danger. Les Roumis « ne prennent garde à rien ». Ils n'ont ni le respect des êtres visibles ni celui des choses, comment craindraient-ils les Invisibles « Maîtres de la Terre ».

Le chef doit porter chance ou malchance, selon qu'il est ou non aimé de Dieu. Quelle garantie de paix et de bonheur pourrait apporter un Infidèle qui, par surcroît, surveille si peu ses gestes et ses paroles?

On reconnaît cependant que notre administration apporte au pays une certaine prospérité matérielle. La sécurité qui règne donne au moins la certitude — toute nouvelle pour les Béraber — de moissonner où l'on a semé. Mais on remarque que cette prospérité est surtout organisée à l'avantage du Roumi et de ceux qui le servent. D'ailleurs, en soi, est-elle un bien? N'est-ce pas plutôt une tenta-

tion? Dieu n'a-t-il pas donné aux chrétiens les biens matériels pour les dédommager de la perte des spirituels? On constate, non sans mélancolie, qu'aujourd'hui « le bélier a remplacé le cheval de guerre » et que beaucoup de Musulmans se laissent gagner...

L'établissement d'un régime d'autorité a provoqué chez les Beraber une démoralisation incontestable. Certes, avant notre arrivée, les recours à la force étaient fréquents. Mais ils intervenaient en général entre groupements considérés comme étrangers et donc sans obligations l'un envers l'autre. Sur ce plan, qu'on pourrait, toutes proportions gardées, qualifier d'international, seule l'intervention d'un personnage religieux parvenait à mettre fin aux conflits, la religion et le respect de ceux qui parlent en son nom étant le seul lien entre les parties. A l'intérieur du groupe, le recours à la force n'était pas considéré comme normal. Pas de prison; pas de peine de mort chez les Beraber. Dans ces petites sociétés sans armature, l'édifice social, toujours fragile, reposait sur la solidarité des membres et le respect de la parole donnée. Liens ténus à première vue, mais en réalité puissants, car, dans ces étendues où l'homme semble rare, la vie est étroitement commune. Un Berbère n'est jamais seul, ni en fait ni en droit. Et le groupe pèse, moralement, d'un tel poids sur ses membres que, après la crainte des châtiments surnaturels, la honte constitue la sanction la plus efficace.

Aujourd'hui, les constructions politiques qui ont été surajoutées à la tribu sont basées, en droit, sur des conceptions inaccessibles à l'esprit berbère. Elles ne se maintiennent, en fait, que grâce au pouvoir de coercition du chef. A l'intérieur même du corps social la force s'est donc substituée officiellement au libre consentement et à la convenance. La peur a remplacé la honte. A quelle dégradation de l'énergie spirituelle cela conduit, on s'en rend compte : « Reste-t-il du courage, tient-on sa parole maintenant que les Roumis ne cherchent qu'à coffrer des gens pour les faire travailler sur les chemins? » dit le personnage du récit déjà cité.

L'ordre nouveau a porté un coup très rude aux valeurs et aux vertus anciennes. A quoi sert-il d'être brave : « Le Roumi a mis sur le même pied celui qui se battait et celui qui ne se battait pas » (Aït Sokhman). A quoi sert-il d'être puissant, d'être hospitalier, d'avoir beaucoup d'amis puisque aujourd'hui le dernier des bergers peut, si l'on n'y prend garde, faire valoir son droit contre « un fils de grande tente ».

Les vertus berbères étaient avant tout des vertus sociales. La vertu

même en quelque sorte était l'esprit de clan, la « fraternité » (taymat). Fondée sur les liens du sang ou, plus rarement, sur une alliance qui les remplace, la « fraternité » imposait aux membres du clan une solidarité et des obligations auxquelles, d'ordinaire, on se faisait un point d'honneur de répondre. C'est l'esprit de clan qui, à défaut d'armature politique, donnait aux petites sociétés berbères la cohésion interne indispensable à leur existence. Sur cette terre avare où, entre les groupes, régnait la loi de la jungle, les nécessités de la vie l'avaient rendu très vigoureux. Aujourd'hui la sécurité, l'organisation politique et administrative que nous avons apportée, la sédentarisation rapide des tribus, l'accroissement du bien-être tendent naturellement à l'affaiblir. On nous le reproche : « Les Français ont fait que maintenant chacun s'en va de son côté. »

Tout aggrave le malentendu. On n'admettra pas, chez les Beraber, qu'un individu puisse avoir raison contre l'intérêt de son groupe. Ainsi, les bases mêmes de notre morale, les tendances de notre droit dont nous sommes le plus fiers parce qu'elles visent à libérer l'individu, à assurer le respect de la personne, risquent, en tribu, de faire scandale.

Ce scandale, avons-nous toujours assez de sens politique pour l'éviter ou assez de droiture pour le faire éclater en pleine lumière et lui donner sa valeur d'exemple ?

Mais, un tel exemple, quand pourra-t-il être compris ? Là est le drame. Vous enlevez à un peuple ses raisons d'être et il n'est pas prêt à recevoir les vôtres.

M. A. Galmiche et J. Robichez.

POÈMES DE LA RÉSISTANCE BERBÈRE

(*Maroc central.*)

Massacrés les moutons, massacrés les chameaux, massacrés les gens ! Le Roumi a franchi le col.

L'avion bombarde. Nous attendons sous les genévriers ; nous mangeons des racines, pour le Prophète !

(AIT SOKHMAN).

Celui qui était avec les Aït Sidi Ali Imhiouach,
Épandus comme du grain au Tazizaut, ne rira plus jamais de sa vie.
Le Roumi les frappait avec les avions et la Folle [1],
Il les frappait avec les canons, le Monde était déchiré.
Des mulets sont là et des chevaux et des morts. Pour les chacals
la chance s'est levée. Ils vivront deux années sur les gens.
L'Achkir, l'Azaï, le fils d'Ishak les encerclaient,
Ils ne savaient où fuir et le Monde était en pleurs.
Les fils de Serhrouchen étaient là par centaines,
Le Roumi les a lancés pour qu'ils tuent.
Ah ! Ah ! il a lancé les Gens-aux-Tresses en avant,
Ah ! Ah ! il leur a donné des grenades, ils les jettent dans les trous,
Ils vont, comme des rats dans la montagne.

(TAMEDIAZT DE MOULAY MHAMED).

Les Roumis au Baddou ont fait la course ;
Celui qui est arrivé le premier se met un ruban sur la poitrine.

(ICHKERN).

La soumission, vous n'en voulez pas,
Le combat, vous n'êtes pas de taille à le soutenir.
Alors emportez votre baluchon sur le dos.

(AIT SOKHMAN).

1. Mitrailleuse.

La terre frappe. Le ciel frappe!
Voici les monstres de la Fin du Monde.
Sur eux nous ne pouvons rien.
Qu'on n'aille pas dire : « O Saint Un Tel »
La terre, ô créatures, ne répond plus qu'aux gens aux canons.
Courbez le dos : le Maître, maintenant
Sur nous les fait monter.

(TAMEDIAZT DE MOULAY MHAMED).

Je me détourne pour te fuir.
La faim, comme une bride, ramène mes mâchoires.
Jusqu'à ce que nous nous rangions tous sous toi,
Tu nous frappes avec tes Oiseaux de proie et la Folle,
Et la famine aussi nous frappe; les ennemis nous entourent.
J'ai combattu jusqu'à ce que la faim me fasse des plaques blanches
[sur la main
Et je suis venu vers toi, Roumi.
Ma vie va être empoisonnée, je m'y résigne.

(TAMEDIAZT).

Puissé-je rencontrer le Seigneur Dieu quelque part
dans le pays pour m'expliquer avec lui,
S'il me dit : Pourquoi t'es-tu soumis?
Je lui dirai : Parce que tu es passé sans abaisser
ton regard sur nous.

(AIT SOKHMAN).

C'est avec nos enfants que tu nous as frappés...
Avec les Roumis seuls tu n'aurais pas vaincu les fils d'Hadiddou.

Avions, vous auriez pu bombarder
Nous n'aurions pas pris garde à vous
Mais nous avons fait comme le chêne fait avec la hache,
Qu'on nous laisse nous entre-détruire.
La hache a raison : nous lui avons fourni un manche,
Sois abattu, ô arbre, tu as appelé ta destruction.

(TAMEDIAZT).

(Une femme à son fils) :
Porte tes peines à « mon lieutenant »,
Je porte les miennes à Dieu.
Nous avons rompu toi et moi.
Va selon ta religion, je vais selon la mienne.
Nous n'étions pas ensemble cette nuit-là.

(ICHKERN).

Il m'est arrivé ce qui arrive à la pierre
qui a été jetée dans le ravin :
On ne parle pas de la remonter,
la pente est passée au-dessus d'elle.

(ICHKERN).

O ma femme, allons, laisse les enfants,
va-t'en, je ne puis te suffire.
Demain, la faim sera passée,
Si tu me désires encore, cherche-moi.

(AIT SOKHMAN).

J'ai soif de vivre selon la Foi,
soif de mes brebis,
oh ! soif d'une paire de bêtes à ma charrue !
Soif des jours anciens et de vivre
Sans toi, matraque, au-dessus de moi !

(AIT SOKHMAN).

Je n'avais qu'un âne, je l'ai vendu.
Si je ne donne rien au caïd,
je vais en prison.

(ICHKERN).

Le Caïd, je lui dis « Mon Seigneur »
Seulement parce que j'en ai peur.
Mon Seigneur, il ne l'est pas :
Ce n'est que le sabre que j'honore.

(ICHKERN).

Sidi El Mekki, ô l'homme au gros vent e,
va donc, appelle le Capitaine,
qu'il te prépare la place.
Tu as oublié le Prophète,
ô ami de ceux qui n'ont pas témoigné,
Et ils nous rivent les fers.

(AIT SHOKMAN).

Le Caïd est le moulin,
le Roumi le ruisseau,
les pauvres sont le grain :
ils passent entre les meules.

(AIT OUIRRA).

Par Dieu, Roumi ; tu es venu
pour nous délivrer...
Mais les caïds nous tuent,
ils nous écorchent au couteau.

(ICHKERN).

Je suis un homme,
Quand j'arrive à l'entrée du Bureau
Je deviens un orphelin.
Je vois le mokhazni, je lui dis :
« Seigneur ! » Et ce n'est pas un Seigneur.

(ICHKERN).

Quand j'arrive au Bureau
mes jambes sont coupées ;
J'ai peur que le premier venu me dise :
« Pourquoi me regardes-tu ? »

(ICHKERN).

Le policier m'a dit :
Ton laissez-passer, ou en avant au Bureau !
Il avait une matraque, elle m'est tombée sur le dos,
Il m'a poussé devant lui à coups de trique,
chez celui qui donne les ordres.
C'est là que je l'ai appris :
Au bureau c'est le Roumi qui commande.

(TAMEDIAZT).

Celui qui a connu la prison n'ose plus entrer
chez son voisin ni rien lui dire.
De même le mulet blessé par le bât,
Quand il voit qu'on va décamper,
il s'enfuit jusqu'à l'autre emplacement de la tente.

(ICHKERN).

La Roumie répondit à la Berbère :
« Pas de réplique ! C'est fait
Nous avons pris le Rharb et les bonnes terres
Nous habitons Fes, et même le Saïs est passé dans la musette.
Ses habitants sont partis les mains vides.
Regarde, les colons labourent, et ils récoltent en abondance ;
Une seule ferme, les champs de tous les Berbères
ne l'égaleraient pas...
Celui d'entre vous qui trouve des figues de Barbarie
qu'il en nourrisse ses enfants ».
Les « Maroc » sont montés dans la montagne,
ô mes amis, comme des corbeaux.
Mais pour le Hakem, les mosaïques et le marbre
et les coussins étaient prêts.

(TAMEDIAZT).

Puissé-je trouver qui porterait aux dissidents ce mot :
Manger des baies de genévrier,
vaut mieux que de creuser la terre.

(ICHKERN).

Puissé-je être avec vous, même en couchant dehors,
Même en mendiant jusqu'à la nuit,
plutôt que de creuser la terre !

(ICHKERN).

(Une fiancée chante :)
A celui qui m'a envoyé chercher j'ai dit :
« Depuis qu'on prend note de tout,
je ne veux plus ».

(AIT HADIDDOU).

C'est par force que je joue du tambourin ô Zinba !
Ce n'est pas comme à la fête de Tinguerft, ô Zinba !

(AIT SOKHMAN).

Ce sont des pleurs que je verse pour vous,
Car de la joie il n'y en a pas en moi !

(AIT HADIDDOU).

Bombe de feu, c'est toi qui règnes !
Tu frappes le cavalier, il abandonne sa rosse.
— Petit boulet à main, tu me mets hors de moi :
Le soldat te lance, je jette mon burnous.
— O l'automobile ! le Karem monte, c'est le soir,
Il est à Paris en voyage
Au point du jour, le voici où il a visé.
— Quand l'homme au-Fil-de-Fer le pose sur les perches
Le fil a-t-il une bouche et des oreilles?
Es-tu génie, ô fil sorcier ?
— Je parle : à Paris il m'entend ;
il retourne à Rabat et revient jusqu'ici.
O saint, nous ne pouvons rien devant les merveilles
Que font ces sangliers puants !

(« Chaîne » d'Izlan — ICHKERN).

Que Dieu te donne la paix, ô mon pays,
je ne puis rien sur toi ;
L'ingénieur est plus fort que moi...
J'ai des troupeaux mais pas d'outils !
Le démon ! il dompte ce dont on ne pouvait rien tirer.
Il creuse des trous pour le minerai, il amène des machines.
Il bâtit des souks ; aujourd'hui
au milieu du désert il y a foule.
Tu ne te doutais pas, ô pays de montagnes !
qu'une route, un jour, te rendrait facile malgré
tes cimes.
Seigneur ! On t'a dompté ; Génie du rocher !
Le Roumi t'a mis des entraves de fer.

Génies, vous ne faites pas trembler
celui qui vous fait souffrir?
Aujourd'hui sont arrivés les ingénieurs;
Ils ne prennent garde à rien.

(TAMEDIAZT).

Sous le gouvernement du Roumi les moissons ne grandissent pas.
Aujourd'hui, elles ne sont pas encore en épis qu'on peut préparer les faucilles.

(AIT ISHAK).

Mokhaznis, goumiers, louez donc Dieu!
Les Bureaux vous ont apporté la fortune
...Dieu a mis l'empire en vos mains :
Il vous aime
ô Roumis nous disons cela pour tromper nos désirs!
Des gens se tournent vers nos Saints
de la fin des Temps.
La sainteté de ce temps-ci est celle du Général victorieux :
Il ne maudit ni ne bénit,
Ce qu'il veut il le dit par la bouche des canons.

(TAMEDIAZT DE MOULAY MHAMED).

Le ragoût et le verre de thé ont tué l'esprit
de clan et la virilité du caractère.
Aujourd'hui, celui à qui tu donnes un pain sucré,
renie son père et sa mère.

(GOUNDAFA).

Henri Maldiney.

INTRODUCTION A TAL-COAT

Ma première rencontre avec Tal-Coat a toutes les apparences du hasard. Mais que reste-t-il du hasard et des apparences sur ce chemin de pierres et de souvenirs qui va d'Aix-en-Provence au Tholonet et qui s'appelle la route Cézanne? Depuis plusieurs jours déjà j'étais à la trace de Cézanne au milieu des rochers et des pins de la carrière Bibemus et jusque dans la forêt de Saint-Antonin.

C'était le monde lui-même que Cézanne m'avait appris à désirer à travers le spectacle des choses. Chaque fois qu'au cours de ce pèlerinage il m'est arrivé de saisir quelque chose dans sa réalité — qu'il s'agisse d'une colline, d'une maison ou d'un pin — je me suis aperçu que ce quelque chose n'était devenu réel que parce que l'espace déployé par mon regard était un espace habité par tout le reste. Et pas seulement habité, mais organisé et structuré. Et cela d'une manière très précise : chacune de mes perceptions était transie de part en part par la présence, proche ou lointaine, visible ou invisible, mais toujours éminente de la Sainte Victoire. La montagne magique devenait magicienne. Par elle s'opérait la transfiguration du monde — sans laquelle ces éléments limités que sont un rocher, un arbre, un mur, ne sont plus que des objets connus — subitement vieillis comme des habitudes de vivre — des *conceptions* et non plus des *perceptions*. Percevoir n'est pas donné à tout le monde. Il y a plus de degrés dans la perception qu'il n'y a de degrés du savoir. La Sainte Victoire n'était pas une image parmi d'autres. Qu'elle me soit apparue comme une arabesque de l'horizon, comme un cristal dans le ciel ou comme un surgissement de la terre, elle possédait un degré de réalité qu'elle communiquait à tout ce qui était atteint par son signe. Signe gratuit devenu nécessaire, elle transformait toutes les rencontres en correspondances. Parce que sa forme, envoûtant mon regard, s'irradiait dans l'espace et le chargeait d'une énergie vivante qui traversait chaque objet. Mais d'où tenait-elle

cette puissance? — De l'art de Cézanne. Par la grâce de son regard, la vie de cette terre était neuve, inépuisable et jamais dite comme au premier jour : il suffisait de la percevoir assez profond — c'est-à-dire de vivre assez profondément avec elle. Ainsi le mystère véritable ne se réfugiait point en de petits secrets. Il échappait au morcellement des ombres. Il était tout — comme la lumière. Il n'y avait d'obscur en ces lieux qu'un individu limité qui s'éprouvait comme le centre d'un univers sans limites où il avait à habiter.

Et j'en étais à ce point d'interrogation sur les rapports de la peinture et du monde quand j'entrai au Château Noir où m'attendait Tal-coat.

Le Château Noir — qui servit longtemps de remise à Cézanne quand il peignait au Tholonet — participe physiquement lui-même des deux aspects successifs de l'Art cézannien : il est construction et il est mouvance. Il y a la maison et il y a la forêt. Ce qui lui a valu son titre de château, c'est sans doute la monumentalité de son ensemble. D'ailleurs il ne mérite son titre que de loin. De près, ce château n'est plus qu'une campagne construite par un bourgeois d'Aix au XIXe siècle et accolée aux dépendances d'une ferme. Mais, vu de la route, il se dresse sur une terrasse bien assise au flanc de la colline et ses trois étages et son plan carré sont une exception dans ce pays où l'on ne bâtit guère en hauteur.

Tel qu'il est — dans l'entrelac crépitant et parfumé de la forêt de pins — il apparaît comme une cristallisation géométrique. Il est composé de deux bâtiments extrêmement nus dont l'un, malgré son décalage, semble servir de base à l'autre, tant l'impression de profondeur y est combattue par l'évidence des plans. Ici c'est le règne du mur, du symbole le plus pur du plan lié à la forme la plus simple et à la couleur la plus transparente : celle de la pierre usée par le soleil. L'œil se tient à distance et perçoit le monde comme une organisation claire de nettetés bien définies. Composition gothique, dirait Tal-coat.

Mais au premier pas dans la forêt commence un autre monde. Compénétration mutuelle et dense du parfum des pins chauffé par le soleil, du chant des cigales, du souffle léger du vent et du foisonnement du sous-bois toujours vert. Monde où la vie s'exprime elle-même et envahit le promeneur. C'est dans cette même forêt, et plus haut encore, au milieu des rochers de Bibemus, que Cézanne, après 1895, a découvert la fluidité du monde. Et c'est là qu'un demi-siècle après lui, le Breton Tal-coat encore tout proche de l'océan a

dessiné ces troncs de pins dont l'écriture rappelle d'une manière bouleversante les signes gravés des monuments mégalithiques des Celtes.

Il me montra quelques toiles où il cherchait ce qu'il a toujours cherché depuis 1946 : le rythme et la lumière. Nous échangions quelques monosyllabes — cherchant à mesurer devant ces toiles notre distance ou notre proximité. — Puis il me montra des dessins: les arabesques de l'écorce des pins se détachaient de leur substrat pour devenir libres et nécessaires comme des entrelacs romans.

De fait c'était bien le monde roman qui était là — un monde où l'homme n'a pas dégagé sa figure de la grande solidarité qui l'unit à toute la création. Et j'ai compris là que l'art roman n'était pas cet art de terreur que l'on a dit — où l'homme est apeuré de sentir en lui toutes ses racines végétales, mais un art de vie et de communauté cosmique. Depuis, sous prétexte d'éclairer notre seul visage, nous avons perdu le sens du soleil. Devant ces évidences retrouvées, et songeant aux dernières recherches de Cézanne, je lui dis : « La peinture n'exprime rien d'extérieur; elle n'est pas une illusion; elle n'est pas même une allusion à ce qui serait autre chose. » « *La peinture dit* — c'est tout. » « Elle dit le monde — pensais-je — comme la théologie dit Dieu. » Il corrigea : « *La peinture est.* »

Qu'est-ce qu'un tableau? Non pas n'importe quel tableau, mais un tableau qui a définitivement quitté le fait divers pour entrer dans l'existence, et qui a rompu avec tous les accessoires — les effets de charme ou de choc — pour entrer dans la peinture : un paysage de l'époque Song, une bataille d'Uccello, un espolio du Greco, une Sainte Victoire de Cézanne? C'est un analogue de l'Univers. L'existence picturale est à l'existence du monde ce que l'acte sacrificiel selon le brahmanisme est à l'Acte cosmique — à savoir son équivalent.

Qu'est-ce que le monde? Depuis que l'homme regarde il se pose cette question. Mais il est très rare qu'il comprenne que la réponse dépend de son regard.

Un homme a le regard de sa vie. Et le seul fait de vivre nous empêche d'avoir les yeux purs. La pureté du regard est une reconquête — et, à la limite, un abandon. Quand vers la fin de sa vie saint Jean de la Croix passait des nuits entières, immobile à côté d'une fenêtre, à regarder au dehors, alors il voyait le monde. Et comment l'appelait-il? « La solitude sonore, la musique silencieuse. » Et dans sa perception passaient des alliances insolites : « les îles

extraordinaires, les ruisseaux retentissants, le souffle des airs envahis d'amour ». Et tout cela dans l'Unité.

Pour la plupart des hommes le monde est aussi un spectacle. Celui qu'ils ont devant les yeux. Mais de quel œil se servent-ils? D'un œil asservi à la main, d'un œil analyste qui prépare l'action utile par un découpage de l'Univers. Une place pour chaque chose. Et l'homme lui-même à sa place, embusqué comme une araignée dans sa toile dont il projette le réseau pour repérer et situer les objets du monde; un monde composé d'objets séparés dont chacun répond à une utilité, et se trouve avec tous les autres dans un rapport d'extériorité. Un tel monde est voué à l'inertie et à la dispersion. Les seules lois d'échange y sont des lois de déplacements mécaniques analogues à ceux que l'homme peut effectuer avec ses mains. Et l'œil qui passe d'un objet à l'autre suit le mouvement virtuel de la main.

Il ne suffit pas d'être touriste ou amateur d'art pour être capable de percevoir autre chose dans un paysage, car nos souvenirs eux-mêmes sont calqués sur nos objets. Nous avons très peu de souvenirs purs, involontaires, à l'occasion desquels, soudain, une vague du monde nous submerge.

Mais le Monde c'est autre chose. A l'inertie il oppose la vie, à la dispersion l'unité. Pour découvrir l'unité du monde vivant, il faut cesser de vivre pour soi — et commencer de simplement vivre, c'est-à-dire de vivre avec tout. Alors seulement nous saisirons le rythme du monde — dans la pulsation d'une durée qui nous est commune — à lui et à nous.

Il n'était pas de lieu plus propice pour entretenir ces réflexions que cette forêt de pins du Tholonet où Cézanne lui-même avait perçu le monde comme une espèce de modulation rythmique qui, de plus en plus, tendait à la mouvance. La forêt nous replonge presque toujours dans notre vie primordiale. Nous sommes engagés en elle plus encore que dans l'air natal, car elle est un véritable tissu. C'est un monde entrelacé et frémissant qui résiste à l'analyse. Il devient impossible de séparer en sensations distinctes le souffle du vent, le parfum chaud qui l'habite, le bruissement des aiguilles, le réseau des troncs et des branches, l'irradiation de la lumière et le crépitement innombrable de tout. Nous vivons là dans une sorte d'échange et d'osmose — où le souffle de l'homme et le souffle du monde végétal se compénètrent en phases alternées comme l'aspir et le respir du brahma : Tat Tuam Asi. Tu es cela. L'absolu, voilà ce que tu es.

Et l'homme qui éprouve la vie universelle de la forêt sent bien qu'aucune violence ne peut la lui livrer — et que la seule façon de s'égaler à elle, de l'habiter intégralement, est de respirer avec son souffle et d'épouser son rythme.

Mais la forêt n'est encore qu'une introduction imparfaite à cet état. Car l'expérience qu'elle suscite est évanouissante et incommunicable. Le mystique ne peut transmettre son expérience aux autres hommes que par un recours au poème. D'une façon parallèle l'esprit de la nature ne peut se communiquer que par l'Art. L'Art seul a le pouvoir de fixer objectivement cette interdéfinition de tout. Parce qu'il est le maître des rythmes.

Le premier moteur du rythme est l'arabesque. N'est-elle pas le ressort essentiel de l'art irlandais, ce prélude rythmique de l'art roman issu de l'âme celtique, la plus sensible de toutes les âmes d'Occident aux appels du mystérieux Univers? La couleur elle aussi est rythme. A partir d'un certain degré d'attention et en même temps de détachement, la couleur est perçue comme une modulation. C'est elle tout d'abord qui nous introduit à la fluidité des choses. Ce qui nous trompe ici c'est le discours. Nous nommons les choses — et notre connaissance reste nominale et abstraite. Elle se compose d'un ensemble de caractères stables liés aux noms. Pensons-nous à un rocher, nous le pensons dur comme pierre, solide comme un roc, d'une immobilité minérale, stable comme la falaise qui dit à l'océan : « Tu n'iras pas plus loin. »

Cela c'est concevoir. Mais percevoir c'est autre chose. Toute perception enveloppe un infini. Percevoir c'est dissoudre dans le mouvement tous les points fixes. Percevoir un rocher c'est ressentir la vie même de sa couleur comme une poussée ininterrompue de changement. Percevoir le monde au niveau de sa réalité vivante, c'est être introduit dans sa durée même.

N'est-ce pas ainsi que l'ont compris tous les grands coloristes? Que l'on regarde un rocher, une forêt ou un nu de Cézanne, une infante de Velasquez, une esquisse de Rubens ou un fond de Breughel, on y verra que la couleur s'y fait transparente afin de n'y pas stagner sur elle-même et de devenir transition, passage, activité. La modulation d'une couleur — indépendante de tout espace préalable à cette modulation même — est un des aspects les plus purs du mouvement pur. On peut appliquer à tel bleu, à tel mauve des Rochers de Bibemus circulant musicalement à travers une transition rythmée d'ocres et de verts, tel passage de Bergson sur le mouvant.



TOURBILLONS
Peinture 1948



GROTTE



Pluie sur la Montagne
Peinture 1949



Rocher
Dessin 1949

A ceci près, toutefois, que la couleur du peintre procède comme la musique par une série de discontinuités, par une suite de pulsations qui assure indéfiniment au rythme l'indivisible liberté d'un nouveau départ.

La couleur n'est vie que par ce recommencement sans fin comme celui d'un jet d'eau. Et l'on aperçoit ici en quoi la peinture imite la nature — en quoi le tableau est une image du monde. La peinture imite la nature dans son opération et non pas dans ses effets. Le tableau est une image du monde en ce qu'il est, lui aussi, une activité. Tant que le tableau reste un spectacle, il reste au niveau du monde — spectacle. Et le peintre n'est alors que le metteur en scène de son émotion.

Mais comment un tableau peut-il, à lui seul, être une image du monde? — Il y a un niveau de réalité où la partie est aussi grande que le tout — et où chaque objet cesse d'être enfermé dans l'enceinte de sa définition singulière, pour devenir le carrefour de toutes les forces du monde. Cette présence universelle du tout en chacune de ses parties définit la vie même et son unité. « C'est le vivant seul qui importe » dit Tal-coat. Or, pour un vivant, il n'y a d'unité réelle qu'au niveau de la vie. Pour atteindre à ce niveau, il faut traverser la zone des savoirs et des sens et s'avancer jusqu'au rythme. Cratyle voulait renoncer aux dénominations parce qu'elles sont impuissantes à exprimer le rythme cosmique. Tout ce que l'homme peut faire, disait-il, c'est de le désigner par un simple mouvement du doigt. Tout ce qu'ont pu faire certains philosophes ce fut de nous le faire pressentir. Encore ces philosophes étaient-ils en cet endroit des poètes évoquant à l'horizon de leur pensée la plus risquée Nietzsche l'Éternel Retour ou Bergson l'Élan vital.

Mais il y a une manière de saisir le rythme. Celle qu'indique Cratyle : on peut le désigner d'un simple mouvement du doigt. Ce simple geste de Cratyle contient en germe toute une gestuelle et, par conséquent, toute une rythmique. Que la main qui fait le geste obéisse à l'émotion d'un esprit et d'un corps en résonance avec le rythme du monde, alors — pour peu qu'elle sache hésiter — elle sera capable de capter ce rythme dans un tracé; et les arts graphiques et les arts plastiques sortent en fait de ce premier mouvement de Cratyle qui est au commencement de toute chorégraphie.

A vrai dire l'Art n'est pas une simple transposition d'un Rythme. On n'insistera jamais trop sur ce point. L'artiste n'est pas un homme qui fait d'une part une expérience et la fixe d'autre part dans une

œuvre. La perception du monde n'est pas distincte de la genèse de l'œuvre. Cézanne disait : « Méditer le pinceau à la main. » Le rythme de l'homme et le rythme du monde qui s'identifient dans l'art ne sont pas des données brutes de l'expérience. Ils n'existent qu'au terme d'un long dépouillement au cours duquel l'homme et le monde se dévêtent de leurs apparences pour atteindre à leur intériorité. Or, le monde n'est intériorité que par l'homme. C'est par l'homme que le monde devient son propre témoin. C'est à travers le monde que l'homme vient à soi. Il se produit de part et d'autre quelque chose comme une seconde naissance. Chacun d'eux doit susciter l'autre pour sa propre résurrection — en dehors de laquelle tout continuerait à se gaspiller dans l'indifférence mutuelle des instants. Quand le rythme de l'homme et le rythme de la vie du monde ne font plus qu'une seule musique — alors ils ressuscitent dans l'Unité — et nous sommes dans le royaume de l'Art.

L'Unité du tableau se définit comme l'Unité du Monde. Il est tout entier présent en chacun de ses points. Et de chacun de ses points émane — suscitant son espace — la vie de tous les autres. La vraie peinture est comme le monde, la vraie peinture est énergie.

*
* *

L'idée centrale de l'esthétique de Malraux est sans doute sa conception du style. « Tout artiste de génie — dit-il — conquiert d'abord le monde non sur le monde même mais sur une des dernières formes qu'il a prises entre les mains humaines. » A son origine tout style est conflit avec un style antérieur. Or, l'œuvre de Tal-coat est un démenti à cette définition du style. Son style n'est pas né contre un autre style. Et s'il n'est pas né de la nature — puisque c'était à lui de la révéler — il est né *avec* la nature.

Il y a toutefois un monde humain avec lequel l'art de Tal-coat n'est pas, à vrai dire, en conflit mais dont il est la négation : c'est le monde qui a pris forme entre les mains de Picasso. Tal-coat dirait volontiers de Picasso qu'il nous propose un monde maudit, un art politique, un style composé. Mais nous sommes ici en un lieu où ces expressions ont besoin que leur sens soit exactement situé — pour éviter tous les malentendus.

En fait elles définissent une conception de l'Art — qui est celle de Malraux — et elles équivalent à sa formule : « Le grand artiste

n'est pas le transcripteur du monde, il en est le rival. » Entre l'Art de Tal-coat et l'Art de Picasso la différence est radicale. Picasso se tient en face du monde comme un adversaire, comme le plus acharné des adversaires : celui qui aime et qui hait. Cette agressivité de Picasso vis-à-vis de l'Univers et de la Vie, du Public et de la Gloire, de l'Esthétique et de la Peinture, confère à son art ces deux caractères : c'est un art politique et c'est un art de démiurge. Que son art soit politique, cela ne tient pas à sa dernière colombe, mais au ressort permanent de sa création : qu'il s'agisse du pathétique de l'Époque bleue ou du tragique de Guernica. « Que croyez-vous donc que soit un artiste? Un imbécile qui n'a que des yeux s'il est peintre, des oreilles s'il est musicien, ou une lyre à tous les étages du cœur s'il est poète, ou même, s'il est boxeur, seulement des muscles? Bien au contraire il est un être politique, constamment en éveil devant les déchirants, ardents ou doux événements du monde, se façonnant de toute pièce à leur image. La peinture est un instrument de guerre offensive et défensive contre l'ennemi. » Qui est l'ennemi? — Le monde, la louange des hommes, la peinture. Il leur a déclaré la guerre. C'est contre eux qu'il édifie son monde, son destin, son art. C'est cette conception héroïque de la vie qui le rend si semblable à Malraux. Les héros sont des démiurges de l'Histoire. Et même s'ils reçoivent d'ailleurs — de la vie multipliée des hommes — la matière du monde, elle ne prend forme qu'entre leurs mains. Le style de Picasso est un style de constructeur. Il est l'architecte de ses toiles. Dans ses tableaux tout est défini. Son trait continu délimite les formes. Il n'a pas le sentiment de l'hiatus, du silence — et dans toute la partie expressionniste de son œuvre, la décision du contour abolit la vie latente des fonds.

Toute cette création est un acte de volonté. Même les ambiguïtés y sont calculées. Mais nous sentons bien que ce n'est là qu'un aspect de Picasso. Le peintre qui impose à la peinture l'arabesque de sa volonté n'est pas libre de son vouloir. Sous cette création concertée jouent des forces qui ne le sont pas. A travers cette action perce une passion. Laquelle? L'agressivité de Picasso contre le Monde, la Gloire, la Peinture, manifeste une tendance profonde à la rupture et à la sécession. Ce refus de tenir compte du spectateur a son origine dans un refus plus général. Picasso refuse de témoigner pour le Monde, de le manifester dans son œuvre. Tout au contraire il s'ingénie à le voiler. « L'horrible, le morbide, le grotesque, l'inintelligible, le banal, ne sont pas recherchés comme des moyens d'expri-

mer quelque chose — mais comme des moyens de voiler. Ce voile ne s'adresse pas à un chercheur éventuel. Il ressemble à une brume glaciale qui flotte — enveloppant tout — sur un marécage vide d'hommes — sans but, comme un spectacle qui peut se passer de spectateur[1]. » Ainsi c'est le monde même de Picasso qui est un voile. Mais ce voile n'est pas quelconque. Il a un sens précis. Lequel?

Le monde de Picasso est un monde nocturne. Le contraire de la lumière du jour. Comme le monde de Joyce, il a sa clef dans le symbole de la Nekuia, c'est-à-dire du voyage dans l'Hadès, de la descente dans l'inconscient, de l'adieu au monde d'en haut. Cet adieu, qui est une rupture, apparaît en même temps que le génie de Picasso. Au sortir de son époque Toulouse-Lautrec qui exprime souvent le goût direct de la vie quotidienne et sociale — les figures de Picasso se voilent d'une ombre tragique qui semble projetée par une aile maléfique. L'époque bleue par sa couleur même est symbole. La symbolique des couleurs possède au cours de l'histoire une remarquable stabilité. Elle est liée aux impulsions les plus primitives de la vie émotionnelle.

La couleur est une expression immédiate du sentiment. « Le bleu de Picasso, remarque C.-G. Jung, c'est le bleu de la nuit, du clair de lune et de l'eau — le bleu du monde souterrain de l'ancienne Égypte. » C'est aussi le bleu de cet ange mystérieux qui figure dans une mosaïque de Ravenne représentant le Jugement dernier. Cet Ange bleu qui présente des boucs en même temps qu'un Ange rouge présente des brebis, c'est l'Ange des ténèbres, le prince du monde souterrain. Et à 15 siècles de là l'espèce de malaise envoûtant qu'on ressent devant les Nymphéas de Cl. Monet, provient de cette atmosphère silurienne où les violets et les bleus communiquent le ton nocturne à un monde voilé apparenté à l'air plutôt qu'à l'eau, à ce même air condensé dont Honorius d'Autun et saint Thomas d'Aquin faisaient le corps visible des anges.

D'autres traits de l'époque bleue conduisent à la même interprétation, qu'il s'agisse de l'esseulement des figures sur un fond désert ou de la nature même de ces figures où prédomine le type tuberculeux-syphilitique et où apparaît la prostituée adolescente.

Le thème de l'Arlequin, si fréquent dans l'œuvre picassienne, est un symbole de même sens. Arlequin est un ancien dieu chtonien

1. C.-G. Jüng.

et son ivresse, comme la bigarrure de son vêtement, signifie « *Chaos sive Natura* » — « Le chaos voilà la nature ».

La plongée dans les époques primitives appartient, comme l'atteste l'exemple d'Homère, au thème de la Nekuia. « Faust, remarque C. G. Jung, se tourne en arrière vers le Monde fantastique et primitif du Blocksberg et vers les chimères des Antiques. Picasso rappelle à l'existence la primitivité grotesque des formes terrestres à peine ébauchées et ressuscite le vide spirituel des antiques pompéiens rayonnant d'une lumière froide. » On dirait que, quinze ans à l'avance, C.-G. Jung a prévu la froide panique et l'inquiétant bonheur des dieux-néant d'Antipolis. Mais les dieux d'Antipolis — fauves, centaures ou divinités marines — sont avant tout des figures ambiguës. Ils n'affirment ni ne nient. Ils ont une existence en quelque sorte interrogative. Ils n'annoncent le néant que sous une de leurs faces. L'autre s'est dégagée enfin de l'epos infernal qui constitue le poème de 1937-1945. Entre 1937 et 1945 — en résonance avec le destin historique du monde — qui participe sans doute du même complexe — Picasso a tracé la fresque du Maléfique. L'équivalent visuel du Maléfique c'est l'Horrible. Et plutôt qu'il n'a doté le visage humain des traits de l'Horrible, c'est l'Horrible dans son œuvre qui s'est fait visage.

En contraste avec ces formes viciées de l'intérieur, les créations de 1946 apparaissent comme une tentative de réconciliation. A côté du néant surgit la joie de vivre. Et si, enfermée dans sa propre solitude, chacune de ces figures primitives nous propose une plongée dans les ténèbres, le rythme qui commande leurs liaisons mutuelles préfigure ou suppose une lumière marine. Il y a dans les œuvres de cette époque un appel à l'unité, à la conjonction de nos deux âmes, la claire et l'obscure. Et c'est précisément le sens final de la Nékuia. Ainsi s'explique la dualité de Picasso : cette perpétuelle ambivalence de sa démarche : cet amour de la vie et cette haine de la vie. Il se sépare du monde, happé par ses propres profondeurs — et cette plongée inconsciente s'exprime par une agressivité marquée à l'égard du monde. Cependant s'il descend aux enfers c'est pour y découvrir l'unité intégrale de son être que le réel quotidien et domestiqué ne lui offre pas.

Cette dualité est liée à une autre : celle de sa Vie et de son Art. Tandis que sa vie est abandon à ses successives métamorphoses — à travers lesquelles il s'en va sous le signe d'Arlequin, de possibilités à demi nées en possibilités aussitôt mortes — son art témoigne

d'une volonté de création — d'une action concertée, par où il essaie d'affirmer ce moi qui se dissout en aventures. C'est à coups de volonté et même de calcul qu'il essaie d'unifier sur le plan de l'Art ce qu'il a laissé se désunir sur le plan de la vie : sa communion avec le monde. Mais il n'arrive jamais tout à fait à l'unité parce que son âme diurne fuit derrière lui.

Si dans sa dernière œuvre il commence à réaliser une unité authentique, c'est parce qu'il commence à s'abandonner sur le plan de l'Art et à se vouloir sur le plan du vécu. Se vouloir sur le plan du vécu exige un effort pour dépasser la dualité du monde et du moi vers une unité qui est à faire ou tout au moins à comprendre. Cet effort est incompatible avec une attitude de séparation et d'agressivité.

Le monde de Tal-coat est tout autre. Il est à l'opposé du conflit. Il n'est pas même né d'un conflit avec celui de Picasso. Tal-coat n'a découvert son opposition à Picasso, sa négativité, qu'après avoir fait l'expérience positive de son propre monde — monde qui, d'ailleurs, n'est pas le sien parce qu'il le posséderait mais parce qu'il en est possédé. L'expérience de Tal-coat n'est pas celle d'un conflit entre le moi et le monde. Sa relation fondamentale avec l'Univers n'est pas agressivité mais sympathie. Son effort de coïncidence avec soi-même, loin de l'exclure du monde, l'y rattache. C'est à travers le monde qu'il touche à soi. Le monde de Tal-coat est le plus concret qui soit. Il est concret comme l'élémentaire. Mais l'élémentaire est à l'extrême de l'expérience. Rien de plus contraire à son esprit pourtant que cette plongée dans les ténèbres intérieures. Ses profondeurs sont situées du côté du monde et de la vie. C'est dans une communion avec le monde d'en haut qu'il cherche le clair secret de son unité. Cette communion exige une conquête préalable — ou plutôt non, pas une conquête mais une assomption. Non pas descendre mais monter vers l'élémentaire qui est à tous les carrefours de la Nature — telle est la démarche de Tal-coat. Et la nature c'est d'abord la forêt et les bêtes de la forêt — l'eau et la vie des eaux — les dessins d'une écorce et la lumière des lichens. Tout ce qui peut réunir et unifier l'expérience d'un géologue, d'un braconnier et d'un enfant : l'élémentaire, pour Tal-coat, est l'énergie vivante de la Nature. Aussi son art est aux antipodes des Arts de la Mort. Ses garants ne sont pas l'Égypte, Sumer ou Babylone — mais les sculpteurs gaulois d'Entremont dont les masques de la

mort ruissellent de clarté comme une eau vivante. Et s'il descend dans les fonds les plus secrets d'un étang, c'est pour en faire irradier la lumière.

Cet art on ne peut guère le comprendre qu'en en retraçant l'épiphanie à travers quelques phases de l'œuvre de Tal-coat. La vie picturale de Tal-coat est une tension entre deux pôles. J'ai eu la chance d'avoir entre les mains deux petits dessins où ces pôles se présentent à l'état nu : le dessin d'un tronc d'arbre constitué par une série de signes tout à fait semblables aux caractères celtiques — et le dessin d'une flaque d'eau sous la pluie, qui semble dû à la plume d'un artiste chinois de l'époque Song. Des Celtes à la Chine — voilà l'itinéraire pictural et spirituel de Tal-coat. Mais il l'a suiv en homme de notre temps.

Les oscillations de l'Art de Tal-coat manifestent un tourment unique. Et sans doute est-il le peintre le plus tourmenté de notre époque. Mais ce tourment enveloppe une certitude. Sous ce front et ces yeux attentifs jusqu'à l'anxiété, il y a le calme de la bouche et ce nez sensible jusqu'au flair. Sur quoi porte cette certitude? Sur la vie même — qui unit dans un rythme unique tous les règnes de la Nature. Aussi n'est-ce que là où la vie s'exprime librement dans sa fécondité que Tal-coat a pu trouver le chemin de sa tâche — le chemin de soi-même.

En 1935 Tal-coat a participé au mouvement Forces Nouvelles parce que ce mouvement lui était apparu comme une recherche de l'authentique qui s'opposait aux jeux du cirque des faux abstraits — et aux jeux de société des faux concrets. Mais la même année il s'en détache, ayant reconnu qu'il s'agissait là d'un de ces fameux retours à l'humain — qui érigent périodiquement l'impuissance en vertu.

Cette époque est pour lui une époque d'ascèse. Sa couleur est vouée aux noirs et aux terres. Il y a fait l'apprentissage d'une technique aristocratique qui cherche le maximum de richesse dans le maximum de discrétion. Il en a gardé cet étrange pouvoir de varier à l'infini une gamme extrêmement restreinte de tons. Il a commencé à s'apercevoir là que la vraie richesse picturale venait de l'animation interne et non pas du choc externe de la couleur.

1940 : l'occupation allemande. Tal-coat quitte Paris et se retire avec Tailleux au Château Noir. Ce Breton fut très long à assimiler la Provence. Son tourment se traduit par une explosion colorée. C'est généralement l'impression que le public continue à se faire de son art. Les critiques le rattachent au mouvement général de la

jeune peinture qui opte passionnément pour la couleur. En réalité il suffit de voir une seule nature morte de cette époque pour s'apercevoir que la puissance lyrique de sa couleur est due en majeure partie à sa vitalité. Aucune puissance n'est moins matérielle que celle-là. La force du tableau lui vient de l'unité de sa structure. La respiration de l'arabesque s'y dilate jusqu'à l'extrême limite de la surface et inversement son pouvoir d'investigation est tel qu'il oblige chaque point de la toile — fût-ce le plus neutre et le plus distant — à s'enrôler avec tous les autres.

La couleur participe à cette mobilisation universelle par l'unité lumineuse de sa texture. Et les œuvres de 1944 justifient cette déclaration de 1946 : « La couleur n'a aucune vertu personnelle; elle ne vaut que par rapport aux autres couleurs et suivant leur surface réciproque. Toutes les couleurs sur une surface donnée doivent déterminer une même lumière, sinon elles sont des éléments morts. »

En réalité, vers l'année 44 Tal-Coat est le véritable successeur du Matisse de 1912.

En 1945, Tal-coat rentre à Paris. Au contact de la capitale il éprouve le désir — encore un peu naïf, avoue-t-il — de montrer de quoi il est capable. Que fait un peintre qui *pense à être* peintre? — De l'expressionnisme. Mais que peut être l'expressionnisme à Paris, en 1945, sinon celui de Picasso?

Il est possible qu'en cette année 1945 d'où sont partis tant d'espoirs, Tal-coat ait éprouvé dans le secret le désir de rivaliser avec Picasso. A l'exaltation colorée du Tholonet succède une espèce de volonté cruelle qui s'attaque aux formes. Mais regardons d'un peu plus près. Le graphisme de Tal-coat — même à cette époque — n'est pas celui de Picasso. Sa nature morte au buste et à la palette, en dépit de la juxtaposition toute picassienne d'une face et d'un profil, plus qu'à aucun Picasso, fait penser à telle nature morte au buste de Matisse des environs de 1914. Bien plutôt que l'atmosphère sursaturée de Picasso, c'est le climat raréfié de Matisse qu'évoquent son trait discontinu, asymptotique à lui-même, et, d'une façon plus générale, l'économie de son écriture et ce luxe aristocratique de l'approximation. Toutefois, ces éléments tiennent avant tout leur caractère du milieu où ils vivent. Et ce milieu c'est le tableau.

La définition du tableau ne fait qu'un avec celle de la peinture. Or, sur ce point essentiel, Tal-coat et Picasso ne sont pas d'accord. Ils sont en désaccord sur le tableau parce qu'ils sont en désaccord

sur les rapports de l'expression et de la peinture. Picasso — dit J. Cassou — traite la Peinture comme la Vie — « Il veut les courber à son caprice multiple. » Il ne veut connaître de la peinture que ce qu'il change en elle. D'où cette violence expressionniste qui ne va pas seulement — comme le dit avec tant de bonheur Jean Bazaine — à « torturer la forme pour la sentir vivre » mais à violer le lieu des formes en substituant à l'énergie objective de la toile, l'énergie subjective d'une image tirée de soi. Bien souvent les créations de Picasso « figurent dans le tableau », c'est-à-dire qu'elles y jouent leur rôle comme des personnages sur une scène et captent à elles seules toute l'attention. Mais autour d'elles, dans un vide préétabli, le fond assiste du dehors à la vie des formes, spectateur indifférent à ce qui se passe en lui, — sans lui.

Tout au contraire les figures de Tal-coat captent intégralement la surface du tableau. Elles ne sont pleinement définies qu'à la limite de la toile. D'elles-mêmes les formes suscitent les fonds comme une sorte d'espace vital nécessaire à l'essor de l'arabesque.

Ce dialogue de la forme et du fond indispensable à l'unité et à la nécessité du tableau est la condition de toute grande peinture pour qui les intervalles ont autant d'existence que les masses. Un tableau doit inclure en soi ses absences sans quoi l'accumulation des présences bloque les formes et les empêche de respirer.

Quand, en 1945, Tal-coat reprend le thème picassien des tauromachies — la puissance de son taureau n'est pas dans l'énergie concentrée de ses forces, mais dans l'énergie concertée de ses formes qui fonde le champ pictural.

Cependant le climat parisien est incapable de satisfaire ce solitaire. Avant même d'être le critique le plus pénétrant de son art, il en éprouve globalement la gratuité. Son expérience picturale n'étant pas en accord avec son expérience spirituelle il retourne, en 1946, au Château Noir. Et c'est alors que commence la plus profonde des aventures de l'Art de notre temps.

C'est au milieu des rochers, des pins et des eaux du Tholonet que Tal-coat va découvrir définitivement son monde : ce monde celtique qui va rejoindre le monde chinois, ce monde barbare qui, par lui, va rejoindre le monde des plus extrêmes civilisés dont puisse se réclamer notre planète.

Le contraste de ces années provençales avec son séjour parisien, c'est celui du monde de Tal-coat avec celui de Picasso. Tal-coat se perçoit en échange continu avec le monde. Le monde n'est pas

un simple cadre. Il n'est pas seulement autour de lui comme un « Umwelt » mais il est en lui comme un « Innenwelt ». L'homme dans le monde n'est pas un empire dans un empire. A peine est-il un royaume. Et en quel sens? — Quand je suis en présence d'un paysage je ne suis pas, en réalité, devant lui. Il y a, derrière moi, autour de moi, la présence de tous les horizons. Tous les lointains sont intégrés dans mon prochain. Tout ce que je perçois je le perçois sur fond de monde. Et plutôt que de fond, je devrais parler de milieu. Même si je tourne le dos à la Sainte Victoire, son signe est là dans ma vision même. Je suis la tête de cette récapitulation. En ce sens je suis un centre d'Univers. Mais par un mouvement tout contraire, à mesure que l'Univers autour de moi et en moi réalise sa présence, j'éprouve le besoin d'habiter mes lointains, de m'arracher à mon inertie de poteau indicateur, d'être coexistensif au monde lui-même, d'entrer dans sa résonance universelle, d'épouser son rythme.

Mais il faut pour cela que j'aille plus loin que l'apparence spectaculaire, il faut que je me sente participer de l'originel, de *l'élémental*. Et d'ailleurs l'élémental n'est sensible que dans cette participation même. Cela suppose un détachement de soi, un abandon. Il n'est plus question d'héroïsme. Le héros ici fait figure d'orgueilleux. Il n'est plus question que de sagesse ou de sainteté. Il s'agit d'une espèce de baptême par immersion dans la Vie — d'une vie qui vous dépasse de toutes parts.

Tal-coat ne sépare pas cette destinée du destin de la peinture. « Le rôle de la couleur, dit-il, que je ne puis séparer du rythme, est de recréer cette réalité transcendante vers laquelle évolue l'individu : c'est le vivant seul qui importe. » Mais comment une telle situation peut-elle devenir picturale? Nous touchons au plus grand mystère de la peinture, et qui est sa justification. Ici le sens pictural ne fait qu'un avec le sens cosmique. Et la peinture est une avec la nature. Le tableau naît comme le monde à partir d'un geste de l'homme qui en est le centre organique.

Qu'est-ce que l'homme au milieu du Rythme Vital? Un lieu, un passage. Pourtant l'homme est autre chose encore que ce frisson passager du Monde. Il est un centre actif, une initiative, une volonté. Comment concilier cette passivité et cette activité? Comment l'homme peut-il être à la fois le reflet du monde et le regard du monde? Il faudrait pour cela que le rythme universel ne fasse qu'un avec l'acte par lequel l'homme saisit la vie du monde. Logiquement c'est impossible. Mais l'expérience vivante se charge de résoudre

cette contradiction. Il y a des instants où le fleuve cosmique et la source humaine coïncident, où la volonté d'un homme et les vagues du monde roulent les mêmes eaux.

« Ainsi vivent les Vagues, ainsi vivons-nous les voulants, je n'en dirai pas plus. Vous vous fâchez beaux monstres? Vous craignez que je trahisse tout votre secret? Eh bien, fâchez-vous, dressez vos dangereux corps verts aussi haut que vous pourrez, faites un mur entre le soleil et moi... ou replongez vos émeraudes aux profondeurs, jetez par-dessus votre immense crinière, blanche d'écume et de mousse. Je trouve tout bien car cela vous sied tant! Comment pourrais-je vous trahir? Car — écoutez — je vous connais ainsi que votre secret, je sais de quelle famille vous êtes. Vous et moi nous sommes de la même famille — vous et moi nous avons le même secret. »

NIETZSCHE, *Le gai savoir*, 1-12, V, 237-238.

Tal-coat aussi peut dire — c'est le langage de ses eaux vertes — « Nous avons le même secret ». Mais les Vagues de la Vie, l'océan dionysiaque qu'il a perçus au Château Noir ne sont pas les monstres de Nietzsche, ni la mer de haine qui faisait hésiter Valéry. Depuis 1946, il a rompu avec l'Ame cruelle et s'il a même secret que le monde, c'est un secret lumineux.

Ce secret comment l'a-t-il connu? Comment a-t-il surmonté la contradiction qui oppose l'un à l'autre les deux états de l'homme? Par l'art. Imaginons le peintre dans l'entrelac de la forêt. Tant que le sentiment qu'il a de lui-même se confond avec l'odeur des pins, la chaleur de l'air, le bruit des branches, la danse de la lumière, il est enseveli dans l'instant de la sensation. Ni lui ni le monde n'existent encore. Mais il va naître avec le Monde en épousant son rythme. Il lui faut, pour cela, sortir de cette confusion où il est enseveli et qui rend impossible même ce mouvement du doigt dont parlait Cratyle. Quels sont les gestes par lesquels un homme, spontanément, cherche à sortir de cet enfouissement en s'emparant de ce qui l'entoure et le submerge? — Il tend le bras — et son bras, pour décrire la situation même et s'en emparer, esquisse une série de mouvements circulaires de plus en plus amples qui, du même coup, le délivrent de sa servitude. Il vient de se constituer comme centre organique de l'Univers et de donner une structure rythmique à son corps, au monde et à sa pensée. En même temps il respire — et dès lors il n'est plus la simple odeur des pins. Sa respiration scande tous les

autres souffles. De toutes les façons il dilate son corps aux dimensions du milieu. Le rythme de son corps s'accorde au rythme de la vie végétale qui n'est sensible que par cet accord. C'est par le rythme que le rythme est capté. Mais il ne l'est vraiment que dans l'œuvre d'Art. Là seulement il apparaît à l'état pur, et pourtant fixé — dans une simultanéité. C'est à partir de 1947 et surtout de 1948 que les œuvres de Tal-coat vivent tout entières de cette respiration. C'est d'elle que naît l'espace de ses tableaux. Il est à la fois Aspir et Respir. Un noyau central propage son rayonnement à travers la toile selon les lignes de force des arabesques et par une scansion tout inverse il récapitule et condense en lui toute l'énergie du tableau. Ce rythme, qui est celui d'un univers en expansion et en contraction, est celui du monde stoïcien qui est né lui aussi d'une métaphysique de la lumière.

La vitalité du rythme suppose un trait cursif animé de vitesses variables. Aussi le trait de Tal-coat n'est-il pas enveloppe, mais mouvance, ce qui suppose discontinuité, interruption, évanouissement, brisure, errance. Le trait de Tal-coat est doué de toutes les hésitations nécessaires pour qu'il soit perpétuellement emporté à la recherche de sa propre décision. A cette condition seulement le tableau est comme le Monde : une Activité. Mais quel est l'élément primordial du monde visible par quoi se manifeste, de la façon la plus puissante et la plus subtile à la fois, le monde comme Activité? Platon l'a dit dans la République : « c'est la lumière ». La lumière manifeste le monde comme émanation. « Toutes les couleurs sur une surface donnée doivent déterminer une même lumière, dit Tal-coat, sans quoi elles sont des éléments morts. »

Et c'est à fixer le monde comme lumière que se voue de plus en plus l'Art de Tal-coat. Entendons-nous bien : il ne s'agit à aucun degré de cette lumière propre à l'impressionnisme qui faisait dire à Cézanne qu'il en était sorti le jour où il avait reconnu qu'on ne peut pas mettre le soleil sur une toile. La lumière impressionniste est divisée et poreuse comme la multitude des fleurs sur un arbre. Elle tend à affirmer ses valeurs locales par un scintillement sur place. La lumière dont parle Tal-coat est tout autre chose. Elle est intérieure aux objets. « Regardez, me disait-il, un caillou dans la rivière. Il fait partie du même monde que l'eau. La même lumière qui traverse l'eau le traverse. Retirez-le du courant. Avec la lumière il perd la vie. Il devient un objet fermé, contraint, taciturne comme un mort. Mais jetez-le sur le sentier, aussitôt il reprend vie, parce

qu'il participe, en la redistribuant, à la lumière du sentier. » Cézanne avait senti cela dans ses aquarelles et dans les Rochers de Bibemus.

Le monde est activité et la lumière est ce qu'il y a de plus actif dans le monde. Aussi le tableau, image du monde, doit-il être Activation et est-ce à l'activation de la couleur que Tal-coat a confié la mission de susciter la lumière — et de dire le monde.

Cette lumière — énergie visible du monde visible — doit être présente sur les toiles comme elle l'est dans le monde. Son activité ne nous est sensible que par le rythme. « La couleur que je ne puis séparer du rythme... »

L'activité de la couleur exige sa transparence. En dépit de la parole de Gauguin, l'intensité d'une couleur est inversement proportionnelle à son poids. C'est l'équivalent pictural de l'esprit de légèreté.

Une couleur empâtée, à moins qu'elle ne ruisselle à la surface d'elle-même, comme chez Van Gogh, est nécessairement locale. Elle vibre sur elle-même en profondeur. La lecture du tableau consiste alors en une série de piétinements sur place. L'œil ouvre et referme successivement une série de tiroirs, jouissant tour à tour du contenu de chacun d'eux. Cette espèce de gymnastique suédoise qui mobilise, l'un après l'autre, les divers segments colorés, est assez loin de cette chorégraphie perceptive et spirituelle qui tisse continûment le cercle magique du tableau.

Pour que la couleur soit vivante, il faut qu'elle renonce à sa viscosité personnelle pour recevoir de toutes les autres une agilité multipliée. Si elle veut être fidèle à sa nature picturale, la couleur doit se lire selon les lois de distribution de la surface. Sans ce mouvement elle reste étrangère aux formes et au rythme et elle perd sa fonction d'énergie.

Tout le problème de l'abstraction, c'est-à-dire tout le problème de la peinture, est commandé techniquement par l'introduction d'un objet dans un monde à deux dimensions qui possède son énergie propre — et qui, de soi-même, opère une redistribution des forces et des formes. La parenté du tableau et du monde est, à cet égard, évidente. C'est la surface des choses qui commande la distribution de la lumière.

Qu'une pierre tombe dans un étang. Si claire que soit l'eau, serait-elle invisible, la pierre en tombant définit le plan d'eau comme milieu par les ondes qu'elle y propage; elle révèle la paix ou la guerre des profondeurs par la qualité de la surface, et nous pouvons lire alors même l'invisible... comme nous lisons le Tragique de Tolède

dans les transparences du Greco ou le Silence de Delft sur les eaux de Vermeer. Ainsi se révèle l'énergie élémentale à travers les vibrations du cristal blanc bleu de Tal-coat.

« C'est la vie qui doit être volontaire, dit-il, et l'Art qui doit être abandon. »

A partir de 1946, il a été hanté par le monde des eaux : aquariums, étangs, puis l'eau même. A mesure qu'il approfondissait la fluidité il la découvrait partout, dans les lichens, dans l'écorce des arbres, dans le roc et dans le passage de l'air sur les feuilles ou sur un visage. Il découvrait l'élémental. L'eau de Tal-coat est l'eau même. L'eau vivante qu'on ne peut connaître qu'après l'avoir regardée pendant des jours et l'avoir sentie couler en soi. Et cette communication de la fluidité du monde et de l'écoulement intérieur nous conduit à la découverte de la durée.

Avec la durée finit l'analyse. Et cesse le discours. Et toute volonté de disputer avec le monde.

« C'est la vie qui doit être volontaire, dit Tal-coat, la peinture est abandon. »

Mais cette formule rencontre une objection très forte : l'existence même de la toile. La toile est donnée au peintre comme une surface privilégiée que définissent d'exactes limites. Il se trouve en quelque sorte devant un espace préétabli qu'il est tenu de respecter. Ce qui a fait la grandeur de la peinture d'Uccello à Cézanne n'est-ce pas d'avoir accepté cet obstacle et d'en avoir fait l'indéplaçable point d'appui de ses créations? Et ce qui fait la haute probité de la jeune peinture d'aujourd'hui n'est-ce pas d'avoir compté au nombre des exigences fondamentales de la plastique la loi d'adhérence au cadre? Rien de moins. Rien de trop. Le jeu des formes est commandé par un espace préalable qui constitue un « terrain de vérité ». Les dimensions du tableau sont présentes en chacun des éléments qui le composent — ce qui signifie, en dernière analyse, que le point y est déterminé par l'espace. Et puisque le tableau est le lieu propre, et comme le champ clos, où ces correspondances singulières que sont les formes doivent tisser ensemble une unique nécessité, le peintre qui se trouve aux prises avec ces conditions peut-il faire autre chose qu'une œuvre concertée — et par conséquent volontaire? Comment donc la peinture peut-elle être abandon? — En imitant la spontanéité de la nature.

Jetez une poignée de graviers. Ils retombent sur le sol dans un ordre quelconque. Or, quelle que soit leur disposition, l'ensemble en

est toujours harmonieux. Quelles sont les conditions de cette harmonie? Pour le savoir, il suffit d'une expérience très simple; il suffit de leur donner un cadre, de limiter le champ perceptif par un contour géométrique semblable à celui d'un tableau. Instantanément l'harmonie est rompue. Parce que le cadre qu'on lui impose mutile son espace naturel. Tout à l'heure, les graviers épars sur le sol suscitaient d'eux-mêmes l'espace nécessaire à leur forme d'ensemble. Espace aux limites indécisives, aux intensités variables, et à vrai dire espace illimité, engendré par la distribution de l'énergie lumineuse. Ainsi en va-t-il de toute perception naturelle, qu'il s'agisse de lichens sur un rocher ou de l'ombre d'une branche sur un mur. Toujours l'œil docile au rythme investit progressivement par ondes successives dans un espace sans limites tous les lointains de chaque chose. Les relations entre les éléments y sont au sens mathématique du mot des relations de voisinage, chacun étant un point d'accumulation pour tous les autres, tandis que dans le cadre d'un tableau les mêmes relations s'expriment en termes de distance. Dans la perception de la nature c'est le point qui détermine l'espace et non pas l'espace le point.

Or les recherches actuelles de Tal-coat tendent à introduire dans la peinture le régime des harmonies naturelles — sans nier l'existence du tableau. Les limites de la toile ne sont point pour lui un départ mais une arrivée. Et il est en cela l'héritier d'une tradition qui de Rubens au dernier Renoir et au dernier Bonnard s'oppose à la lignée d'Uccello, de Cézanne et du cubisme. Ici l'art de Tal-coat est arrivé à son point d'inflexion. Et ce changement de régime qu'il appellerait volontiers le passage de la plastique à la peinture exige un nouveau sens de l'équilibre des formes. A la composition *cadrée* se substitue une composition *flottante*. Dans la composition cadrée les oscillations des formes sont limitées par le blocage mutuel des plans colorés, et l'œil, pour juger de la proportion de ces plans, use de la surface globale de la toile comme d'une unité de mesure immédiatement donnée et partout présente. Avec la composition flottante les formes sont en équilibre comme un nuage dans le ciel — ou comme l'arête d'une montagne en suspension dans la brume. Il n'y a pas de *point de vue* possible hors de la toile et la surface du tableau n'y sert jamais de mesure. Il n'est plus question là ni de figure ni de fond, ni de masses ni d'intervalles, mais de structure et de milieu. La structure est constituée par l'arabesque, le milieu par l'énergie lumineuse de la couleur. Encore cette distinction est-elle trop marquée. Structure

et milieu sont indissociables. L'arabesque participe à la distribution de la lumière. Dans un espace-milieu suggéré par une modulation de transparences et d'opalescences elle constitue des opacités. Inversement le milieu est lui aussi structure. Il est rythmé par les pulsions de l'énergie lumineuse qui prend sa source en plusieurs centres.

Une telle peinture se présente sous le signe de l'ambiguïté. L'arabesque est perpétuellement en train de s'affirmer et de dissoudre à la fois dans son propre milieu. Le monde est saisi là dans son apparition-disparition ; et l'absence de tout point de vue extérieur, l'obligation où se trouve le spectateur d'entrer dans le tableau sans unité de mesure, sans autre système de référence que le destin de l'arabesque, suppriment toute idée de spectacle et partant de spectateur. La peinture de Tal-coat échappe ainsi de plus en plus à l'économie de la peinture occidentale. Elle retrouve avec les moyens de notre temps la vision du monde des paysages Song. Et l'on pourrait reprendre le titre d'un paysage de Ying Yu-kien, *La brume se dissipant autour d'une ville de montagne*, pour nommer la transparition de la structure essentielle à travers les opalescences du monde de Tal-coat. Voilà un art qui — sans l'avoir décidé — en cherchant simplement le silence des Éléments à travers le chant du monde — opère une jonction entre ce qu'il y a de plus biologique dans l'Art d'Occident et ce qu'il y a de plus détaché dans les Arts de la Chine. Il convient de noter cette conjonction, car, par delà l'art singulier d'un des plus grands peintres de ce temps, elle signifie peut-être que nous sommes à la veille d'un art planétaire.

Henri MALDINEY.

Jean-Paul Sartre.

DROLE D'AMITIÉ[1]

II

Brunet bâille : midi, dix heures à tuer. Il s'étire et sa force l'étouffe, il faut que je me crève. A partir de demain, gymnastique jusqu'à l'épuisement. On frappe, il se redresse : une visite, ça fait toujours passer un moment.

— Entrez.

Ce n'est que Thibaut. Il entre et dit :

— Tu es seul?

— Tu vois, dit Brunet.

— Je vois mais je n'en crois pas mes yeux. Il n'est pas là, Chalais?

— Chez le dentiste, dit Brunet en bâillant.

Thibaut se marre.

— Elle a toujours mal quelque part, cette fausse couche.

Il prend une chaise, la pousse contre celle de Brunet, s'assied.

— Vous ne vous quittez plus, vous deux Chalais.

— J'ai tout le temps besoin de lui, explique Brunet. Il est interprète.

— C'était pas Schneider qui était interprète, avant ça?

— Eh bien si, c'était Schneider.

Thibaut hausse les épaules :

— Tu es comme une jolie femme, tu te payes des béguins. Le mois dernier, il n'y en avait que pour Schneider. A présent, c'est tout pour Chalais. J'aimais mieux Schneider.

— Question de goût, dit Brunet.

Thibaut rejette la tête en arrière et considère Brunet à travers ses cils :

— Schneider et toi, vous n'êtes plus copains?

— Bien sûr que si.

1. Extraits de *Les chemins de la liberté*, tome IV.

— Alors tu vas être content, dit Thibaut avec un mince sourire. Il m'a chargé d'une commission pour toi.

— Schneider?

— Il veut te voir.

— Schneider? répète Brunet.

— Eh bien oui, Schneider. Il m'a dit de te dire qu'il serait à une heure derrière la 92.

Brunet ne dit rien, Thibaut le regarde avec curiosité.

— Alors?

— Dis-lui que je tâcherai d'y aller, dit Brunet.

Thibaut ne s'en va pas. Il ouvre sa large bouche, il rit, mais ses yeux restent gênants :

— Je suis content de te voir, ma vieille.

— Moi aussi, dit Brunet.

— C'est que tu te fais rare.

— J'ai beaucoup à faire.

— Je sais. Moi aussi. Mais on trouve toujours le temps, quand on veut. Les types me demandent dix fois par jour ce que tu deviens.

Brunet ne répond pas.

— Naturellement, dit Thibaut, j'ai démoli le poste de radio. On ne sait plus rien, on est dans le cirage : tout le monde est furieux.

Brunet s'agace sous ce regard fixe. Il répond sèchement :

— Je t'ai déjà expliqué. Il y a quelqu'un qui a eu la langue trop longue, les Fritz nous tiennent à l'œil. Pour l'instant il faut espacer nos rapports, c'est la prudence la plus élémentaire.

Thibaut n'a pas même l'air d'entendre. Il poursuit tranquillement :

— Il y en a qui disent que tu n'avais pas besoin de faire tant d'histoires si c'était pour nous laisser tomber au premier coup dur.

— Bah! bah! dit Brunet jovialement. C'est comme ça dans la politique : on piétine, on recule et puis on repart de plus belle.

Il rit, Thibaut le regarde sans rire, on donne des coups de pied dans la porte, Brunet se lève vivement et va ouvrir : c'est Moûlu, les bras chargés de boîtes de conserves, Cornu et Paulin entrent sur ses talons, ils portent les boules de pain dans une couverture. Moûlu pose les boîtes sur la table, se recule et les contemple avec bonté, en croisant les mains sur son ventre.

— Aujourd'hui, c'est du pilchard.

Thibaut se lève :

— Alors, à bientôt, dit-il. Quand tu auras le temps.

— C'est ça, dit Brunet. A bientôt.

Thibaut sort, Moûlu fait un mouvement vers la porte :

— Je vais appeler les gars.

— Non, dit Brunet.

Moûlu le regarde avec stupeur.

— Comment, non?

Brunet dit en détournant la tête :

— Pour aujourd'hui, nous ferons la distribution dans les piaules.

— Mais pourquoi?

Pourquoi? Parce que Chalais n'est pas là. Brunet dit d'une voix coupable :

— Pour rien.

— On n'a jamais fait ça, dit Moûlu.

— Justement, c'est une expérience à faire. Je crois que ça gagne du temps.

— Pour ce qu'on en fait, ici, du temps qu'on gagne.

— Allez ouste! dit Brunet impatienté. Suivez-moi.

Ils vont de piaule en piaule, comme autrefois. Brunet pousse les portes et entre, Moûlu entre sur ses talons en annonçant :

— On vous sert à domicile, petits veinards. Attendez un peu : demain on vous porte le chocolat au lit.

Les types ne répondent pas. Ils rentrent du travail, ils sont las avec des regards lents et des gestes épais. La plupart sont assis sur les bancs, ils posent leurs grosses mains à plat sur les tables, ils ne regardent personne et ils se taisent. Brunet pense : il a suffi d'un mois. Un mois et la baraque ressemble à toutes les autres. A midi, autrefois, ils chantaient. Devant la piaule des camarades, il hésite, il a presque peur : il n'y est plus jamais entré sans Chalais, c'est comme s'il revenait de voyage.

— Alors, dit Moûlu, tu nous ouvres la porte, oui?

Brunet ne répond pas. Cornu tourne le loquet de la main gauche, ils entrent en laissant la porte ouverte. Brunet reste dans le couloir. Des têtes étonnées se tournent vers lui, il est bien obligé d'entrer. Il franchit le seuil, il pense : « Je n'aurais pas dû, c'est une faute énorme. »

— Tiens, disent les types, voilà Brunet.

— Eh oui, dit Brunet, me voilà.

Il cherche un regard, il ne voit que des paupières mi-closes, les types entourent la table, des mains tripotent le pain et les boîtes de pilchard, une voix dit :

— Merde! Encore du pilchard.

— Petits veinards, dit Moûlu, on vous sert à domicile...

— Ta gueule! dit Brunet. Change de disque.

Il a parlé trop fort : les regards fourmillent sur lui, vite coiffés par les paupières, de nouveau les visages aveugles. Brunet fait un pas en avant. Adossé au châlit Maurice le considère d'un air insolent et paresseux.

— Alors les gars? demande Brunet gaiement. Ça boume?

— Ça boume, disent-ils, ça boume.

Les paupières se relèvent, il y a des types qui regardent Brunet et d'autres qui regardent ceux qui le regardent. Tout le monde a l'air d'attendre et d'avoir peur. Brunet sent sa puissance et puis, d'un seul coup la peur le gagne. Il ne fallait pas entrer, c'était une faute. A présent, parler. Dire n'importe quoi, vite. Le silence même est une manifestation. Il dit :

— Chalais est chez le dentiste.

— Oui, disent les types. Chez le dentiste.

— C'est pour ça qu'il n'est pas venu, explique Brunet.

— Oui, disent les types. Oui.

— Vous le saviez?

— Il nous a prévenus hier qu'il ne ferait pas son cours ce matin.

— Son cours sur l'histoire du Parti communiste?

— C'est ça. Sur l'histoire du Parti communiste en France.

Il y a un silence. Jusqu'à quel point Chalais les a-t-il gagnés? Jusqu'à quel point me croiraient-ils encore? Il lève la tête, rencontre un regard et détourne les yeux, intimidé. Ils ont envie que je m'en aille. La colère le prend à la nuque, il enfonce ses mains dans ses poches et s'assied sur le bout du banc, comme autrefois. Autrefois les types l'entouraient. Ils ne bougent pas. Il dit d'une voix rassurante :

— Il reprendra son cours demain.

Il prenait la même voix pour leur dire : « l'U.R.S.S. entrera en guerre au printemps. » Senac hoche la tête.

— Il sera peut-être obligé de retourner là-bas.

Sénac disait : « Elle ne sera peut-être pas prête. Elle sera peut-être obligée d'attendre encore un an. »

— Ça m'étonnerait, dit Brunet. Je crois qu'on doit lui arracher sa dent ce matin.

— C'est une dent de sagesse, explique Maillard fièrement. Elle pousse de travers.

Brunet se lève. Il dit rondement :

— Eh bien, salut, les gars! Bon appétit.

— Merci, disent-ils. Bon appétit pour toi aussi.

Il se détourne et sort. Il marche dans le couloir, Moûlu le dépasse en courant, poursuivi par Cornu et Paulin. Ils rient, ils plongent au dehors, dans le soleil. Brunet les voit, légers contre le ciel clair, qui tourbillonnent, s'empoignent, se lâchent et se baissent pour ramasser de la neige, il presse le pas, se poste sur le seuil de la baraque et les regarde. Ils disparaissent derrière la 18, en se bousculant; il se sent seul. Il met la main sur le loquet de la porte. Elle s'ouvrait, Vicarios me souriait, assis près du poêle. Qu'est-ce qu'il peut me vouloir avec son rendez-vous? De toute façon, il sera prudent de ne pas y aller. Il serre le loquet dans sa main, il n'entre pas : il sait que la piaule est vide. Quelqu'un le touche par derrière :

— Brunet!

C'est Toussus. Avec Bénin.

— Qu'est-ce que vous voulez?

Toussus est blême, ses yeux ne voient pas, il cherche sa voix au fond de sa gorge. Derrière lui, à demi détourné, Benin semble prêt à s'enfuir. Toussus retrouve enfin sa voix :

— On voudrait te causer, nous deux.

Brunet s'adosse à la porte close.

— A moi?

— Oui. A toi.

Brunet fronce le sourcil.

— A propos de quoi?

— A propos de tout.

Brunet pousse la porte de son dos, elle craque. Il entend la grosse voix charbonneuse de Bénin, qui parle sans le regarder.

— On voudrait comprendre.

— Comprendre! dit Brunet avec un rire insultant. Comprendre! Voyez-vous ça!

Il les regarde sans amitié : il ne sait pas s'il leur en veut d'être venus lui réclamer des comptes ou d'être venus si tard ou d'avoir été les seuls à venir.

— Adressez-vous à Chalais!

Il se reprend et leur fait un sourire bon enfant.

— Moi, je passe la main : trop de boulot.

— C'est à toi qu'on veut causer, dit Toussus patiemment. Tu as bien cinq minutes?

— Cinq minutes! Si j'additionnais toutes les cinq minutes qu'on

me demande dans une journée, dit Brunet, je n'aurais plus le temps de m'occuper de votre bouffe. Je renvoie tout le monde à Chalais : nous nous sommes divisé le travail.

Bénin parle en regardant le bout de ses souliers :

— J'ai pas besoin de rien lui demander, à Chalais. Il ne se prive pas de causer et je pourrais te réciter d'avance ses réponses.

— Je vous ferai les mêmes.

— Si c'est toi qui les fais, on arrivera peut-être à les croire.

Brunet hésite. Refuser? Ça paraîtra louche. Ils se sont tournés vers lui en même temps, avec le même air cauteleux et revendicant. Brunet dit :

— Je vous écoute.

Leurs yeux se dilatent, ils jettent autour d'eux des regards effarés, ils se taisent. Brunet rougit de colère. Il ouvre brutalement la porte, il leur tourne le dos, il entre à pas lourds. Derrière lui la porte se referme doucement. Il s'approche du poêle, il se retourne, il ne les invite pas à s'asseoir.

— Alors?

Toussus fait un pas en avant, Brunet recule : pas de complicité. Naturellement, Toussus baisse la voix.

— Chalais a l'air de dire que l'U.R.S.S. n'entrera pas dans la guerre.

— Et alors? demande Brunet d'une voix haute et claire. Qu'est-ce qui vous gêne? On ne vous a donc pas appris que le pays des travailleurs ne se laisserait jamais entraîner dans un conflit impérialiste?

Ils se taisent, ils échangent des coups d'œil sournois pour s'encourager. Tout à coup Bénin relève la tête et regarde Brunet d'homme à homme.

— C'est pas ce que tu disais.

Les mains de Brunet tremblent, il les fourre dans ses poches.

— Je me trompais, dit-il.

— Comment sais-tu que c'est toi qui te trompais?

— Chalais a eu des contacts.

— C'est lui qui le dit.

Brunet éclate de rire.

— Est-ce que vous vous imaginez qu'il est vendu aux nazis?

Il fait un pas en avant, il applique les mains sur les épaules de Toussus, il prend sa grosse voix salée :

— Quand Chalais est entré au P. C., mon petit vieux, tu portais

encore des culottes courtes. Faites pas les cons, les gars : si vous prenez l'habitude de traiter les responsables de vendus chaque fois que vous n'êtes pas d'accord avec eux, vous finirez par me dire que le petit père Staline est un agent d'Hitler.

Sur les derniers mots, il fait son rire communicatif en regardant Toussus dans les yeux. Toussus ne rit pas. Il y a un silence, puis Brunet entend la voix lente et défiante de Bénin :

— C'est quand même marrant que tu te sois trompé à ce point-là.

— Ce sont des choses qui arrivent, dit Brunet légèrement.

— Toi aussi tu es un responsable, dit Toussus. Toi aussi tu étais au Parti quand je portais des culottes courtes. Alors? Qui croire?

— Puisque je vous dis que nous sommes d'accord! crie Brunet.

Ils se taisent, ils ne le croient pas. Ils ne le croiront jamais. Les cloisons tournent devant les yeux de Brunet. Tous les copains sont là, tous les copains le regardent, il faut parler pour réprimer le désordre. Il étend ses mains tremblantes, pousse les paumes en avant et déclare publiquement :

— Je me suis trompé parce que je me croyais malin et que j'ai voulu décider seul, sur la base d'informations inexactes, je me suis trompé parce que j'ai cédé à un vieil instinct patriotard et réactionnaire.

Il se tait, épuisé. Sous ses sourcils froncés, ses yeux vont de l'un à l'autre et roulent de la haine : il voudrait leur arracher les oreilles. Mais les deux visages restent ternes et boudeurs : ils n'ont pas enregistré sa déclaration, ils ne l'ont même pas écoutée. Les mots se dissipent dans les airs, Brunet se calme : je me suis humilié pour rien.

— Si l'U.R.S.S. est pour la paix, dit Bénin, pourquoi qu'elle nous a jetés dans la guerre?

Brunet se redresse, il les regarde sévèrement :

— Bénin, dit-il, prends bien garde à toi : tu files un mauvais coton. Je vais te dire où tu l'as pris, ton argument : à la poubelle. Je l'ai entendu cent fois de la bouche des fascistes français, mais c'est la première fois que je l'entends répéter par un camarade.

— C'est pas un argument, dit Bénin, c'est une question.

— Eh bien, voici ma réponse : si Staline ne les avait pas pris de vitesse, le projet des démocraties bourgeoises était de lancer les Allemands contre l'U.R.S.S.

Bénin et Toussus se regardent, ils font la moue. Bénin dit :

— Oui. Chalais nous a parlé de ça.

— Quant à la guerre, dit Brunet, comment pouvez-vous souhaiter

qu'elle continue? Les soldats allemands sont des ouvriers et des paysans. Est-ce que vous voulez que les travailleurs soviétiques se battent contre des ouvriers et des paysans pour l'unique profit des banquiers de Londres?

Ils se taisent, mystifiés plutôt que convaincus. Ils vont rentrer piteusement dans leur piaule, au milieu de leurs copains, ils se jetteront sur leur lit et jusqu'au soir, ça sera le charivari dans leurs têtes et ils n'auront même plus le courage de se regarder et chacun répétera pour lui seul : je ne comprends pas. La gorge de Brunet se serre, ce sont des mômes, il faut les aider. Il fait un pas en avant, ils le voient s'approcher, ils comprennent et leurs yeux obscurs s'allument pour la première fois. Il s'arrête : le Parti c'est leur famille, ils n'ont rien au monde que le Parti, la meilleure façon de les aider c'est de me taire. Leurs yeux s'éteignent. Il leur sourit :

— Ne réfléchissez pas trop, les gars, ne cherchez pas trop à comprendre : nous ne savons rien. Ce n'est pas la première fois que le P. C. a l'air d'avoir tort. Et puis, à chaque coup, on s'est aperçu après qu'il avait raison. Le P. C. est votre parti, il existe pour vous et par vous, il n'a pas d'autre but que de libérer les travailleurs, il n'a pas d'autre volonté que la volonté des masses. C'est pour ça qu'il ne se trompe jamais. Jamais! Jamais! Mettez-vous bien ça dans la tête. Il ne peut pas se tromper.

Il a honte de cette voix violente et faible, il voudrait leur rendre l'innocence, il cherche sa force ancienne. Mais la porte s'ouvre et Chalais se précipite dans la pièce, hors d'haleine. Toussus et Bénin s'écartent vivement. Brunet fait un pas en arrière, il déteste leur air de collégiens pris en faute. Tout le monde sourit, Brunet sourit et pense : « Il a couru, il faut qu'on soit allé le prévenir. »

— Salut les gars! dit Chalais.

— Salut! disent-ils.

— Et cette dent? demande Toussus.

Chalais sourit, son visage est de plâtre : ça n'a pas dû aller tout seul.

— Fini, arrachée! dit-il gaîment.

Brunet s'agace d'avoir les mains moites, Chalais ne cesse pas de sourire, ses yeux vont de l'un à l'autre, il parle avec un peu de difficulté :

— Je me sens la gueule en bois. Alors, ajoute-t-il, vous veniez me voir?

— On passait, dit Toussus.

— Vous ne saviez pas que j'étais chez le dentiste?

— On pensait que tu étais revenu.

— Eh bien, me voilà, dit-il. Vous avez quelque chose à me demander?

— Deux ou trois petites questions, dit Bénin. Sur ton cours. Ça n'est pas pressé!

— On reviendra, dit Toussus. On ne veut pas t'embêter à présent : tu as besoin qu'on te laisse tranquille.

— Quand vous voudrez, dit Chalais. Je suis toujours là, vous savez. C'est bête que vous soyez venu le seul jour où je me sois absenté.

Ils sortent à reculons, en souriant et en saluant. La porte se referme. Brunet sort les mains de ses poches et les essuie contre le drap de sa culotte; à présent elles pendent le long de ses cuisses. Chalais ôte sa capote et s'assied; le souffle et les couleurs lui reviennent peu à peu.

— Ils sont gentils, ces deux gosses, dit-il. Je les aime bien. Ils étaient là depuis longtemps?

— Cinq minutes.

Brunet fait un pas en avant et ajoute :

— C'était moi qu'ils venaient voir.

— C'est ce que j'ai pensé, dit Chalais. Ils ont beaucoup de confiance en toi.

— Ils m'ont posé des questions sur le Parti, dit Brunet.

— Et qu'est-ce que tu leur as répondu?

— Ce que tu leur aurais répondu toi-même.

Chalais se lève, s'approche de Brunet et renverse la tête pour le regarder. De sa bouche souriante monte une odeur de pharmacie.

— Ce matin tu as fait la distribution dans les piaules, non?

Brunet fait un signe de tête.

— Sacré Brunet! dit Chalais.

Il le prend par les coudes, il essaye de le secouer amicalement. Brunet se fait lourd. Chalais ne peut pas le remuer. Les mains de Chalais s'ouvrent et tombent, mais son sourire cordial ne s'efface pas.

— Tu ne le fais pas exprès, bien sûr. Mais tu n'imagines pas comme tu peux me gêner dans mon travail.

Brunet ne répond pas. Il sait mot pour mot ce que Chalais va dire. Mais il est nécessaire que chaque mot soit dit.

— Quelle autorité puis-je avoir sur nos gars, demande Chalais, s'ils ont besoin de ta permission pour me croire?

Brunet hausse les épaules; il dit sans conviction :

— Qu'est-ce que ça peut faire puisque nous sommes d'accord?

— La vérité, dit Chalais, c'est qu'ils ne pensent pas que nous soyons d'accord. Tu leur répètes ce que je dis, mais ils ne peuvent pas oublier que tu as dit le contraire. Comment veux-tu que je travaille dans ces conditions?

— Que puis-je faire de plus? demande Brunet. Voilà un mois que je travaille à m'effacer.

Chalais rit franchement.

— T'effacer! Mon pauvre Brunet, un type comme toi *ne peut pas* s'effacer. Tu as trop de poids, trop de volume. Et si tu ne dis rien, si tu ne te montres pas, tu n'en es que plus dangereux, tu polarises leur résistance, tout se passe comme si tu avais pris la tête de l'opposition.

Brunet rit sans gaîté :

— L'oppositionnel malgré lui.

— Exactement. Il suffit que tu existes, il suffit qu'ils sachent, en passant dans le couloir, que tu es derrière cette porte. Après ça, tu peux bien te taire : objectivement ta voix couvre la mienne.

Brunet dit doucement :

— Tu ne peux tout de même pas me tuer.

Chalais rit sans lever les yeux.

— Ça n'arrangerait rien. Au contraire.

C'est le moment. Brunet n'a pas d'illusion, il sait qu'il est vaincu d'avance, mais il y a Toussus, Bénin, tous les autres : il faut faire un dernier effort. Il pose les mains sur les épaules de Chalais et dit avec la même douceur :

— Tout ça, c'est un peu ta faute.

Chalais relève la tête mais ne dit rien. Brunet continue :

— Ton erreur a été de les contacter toi-même. Tu es excellent pour instruire les cadres, mais, avec nos petits gars, tu n'as pas su trouver les mots.

Tout est foutu : une colère glacée s'allume dans les yeux de Chalais, il me jalouse. Brunet laisse glisser ses mains le long des bras de Chalais mais il poursuit, par acquit de conscience :

— Je les avais en main. Si tu étais resté dans l'ombre, tu aurais donné les directives et j'aurais fait le travail, ils n'auraient eu affaire qu'à une seule personne et on aurait pris le tournant sans qu'ils s'en aperçoivent.

Les yeux de Chalais s'éteignent, sa bouche sourit. Brunet dit :

— Pour eux aussi, ç'aurait été moins dur.

Chalais ne répond pas, Brunet regarde ce visage mort et ajoute sans aucun espoir :

— Il est peut-être encore temps.

— Il n'a jamais été temps, dit Chalais durement. Tu incarnes une déviation et tu dois disparaître avec elle : c'est une loi d'airain. Tu es brûlé, comprends-tu. Si tu te tais, si tu te caches, tu gardes une autorité regrettable. Mais si tu parlais, si c'était toi qui leur disais ce que je leur dis, ils te riraient au nez.

Brunet regarde ce petit bonhomme avec une sorte de stupeur : un seul coup et je l'écrase, un seul mot et je ruine son crédit; mais je suis là, paralysé, j'ai signé ma perte et je le laisse faire, la moitié de moi-même est complice de Chalais. Il demande sans élever la voix :

— Alors? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

Chalais ne répond pas tout de suite. Il va s'asseoir, pose ses avant-bras sur ses cuisses et joint les mains. Il rêve, c'est rare de voir Chalais rêver. Au bout d'un moment, il dit en rêve :

— En d'autres lieux, avec d'autres camarades, tu pourrais reprendre de l'activité.

Brunet le regarde en silence. Chalais écoute des voix intérieures, brusquement il s'éveille :

— Presque tous les jours il y a des départs pour les Kommandos...

— Je vois, dit Brunet.

Il sourit :

— Je n'irai pas en Kommando, n'y compte pas. Je veux travailler, je ne veux pas moisir au milieu d'une vingtaine de culs-terreux qui seront sous la coupe des curés.

Chalais hausse les épaules.

— Tu feras ce que tu voudras.

Ils se taisent, ils rêvent, l'un debout, l'autre assis, au meilleur moyen de supprimer Brunet. Dans le couloir il y a des types qui passent et repassent, qui regardent la porte close et qui pensent : il est là. Je me suis soumis et Brunet proteste; je me cache et Brunet crève les yeux.

— Si tu m'envoies en Kommando, les copains croiront que tu m'exiles.

Chalais lui jette un regard perplexe.

— C'est bien ce que je me dis.

— Et si je m'évadais?

— C'est ce que tu peux faire de pis : ils croiront que tu es allé protester à Paris.

Brunet se tait, il racle son talon droit contre le sol, il baisse les yeux, il souffle, il pense : je gêne. Ses mains se sont remises à suer. Je gênerai partout. Ici et à Paris, je suis fauteur de désordre. Il hait le désordre, l'indiscipline, la révolte individuelle, je suis une paille dans l'acier, un grain de sable dans les rouages.

— On pourrait réunir les camarades : tu me ferais tes critiques et je reconnaîtrai les faits devant tous.

Chalais relève vivement la tête :

— Tu ferais ça?

— Je ferais n'importe quoi pour pouvoir reprendre mon travail.

Chalais demeure incrédule; tout à coup, Brunet surprend au fond de lui-même un obscur remue-ménage. Il sait ce que c'est, il a peur. Il faut parler tout de suite et très vite.

— Un vote sera nécessaire, dit-il entre ses dents serrées. Quand ils m'auront eux-mêmes condamné...

— Pas de condamnation, dit Chalais en riant, pas de drame : ça ne servirait qu'à les embrouiller. Moi, je vois ça comme ça : rien de solennel, une discussion amicale, entre copains, et à la fin, tu te lèves...

Trop tard, la fusée siffle, tournoie, explose, éclaire la nuit : *l'U.R.S.S. sera battue*. Elle n'évitera pas la guerre, elle y entrera seule, sans alliés, son armée ne vaut rien, elle sera battue. Il voit les yeux de Chalais, pleins de stupeur : est-ce que j'ai parlé? Il se maîtrise, il y a un long silence. Puis Brunet ricane :

— Je t'ai bien fait marcher, dit-il péniblement.

Chalais ne dit rien, il est pâle. Brunet dit :

— Je ne ferai pas de confession publique, mon petit vieux. Il y a des limites à tout.

— Je ne t'ai rien demandé, dit Chalais doucement.

— Bien sûr que tu ne m'as rien demandé : tu es trop malin pour ça.

Chalais sourit, Brunet le regarde avec curiosité : comment s'y prendra-t-il pour me perdre? Brusquement Chalais se lève, prend sa capote sous son bras et sort sans dire un mot. Brunet sort sur ses talons et plonge dans le soleil. Elle sera battue. Ils auront démoralisé les camarades et elle sera battue tout de même. Il regarde au fond de lui cette pensée obstinée qui revient cent fois par jour, cette petite boule vitreuse et molle, collée au plancher, sans défense : on

pourrait l'écraser d'un coup de talon, c'est si doux, une pensée, si transparent, si fondant, si privé, si complice, ça n'a pas l'air d'exister pour de vrai : et c'est *pour ça* que je me perds! Est-ce que je pense vraiment que l'U.R.S.S. sera battue? Est-ce que j'ai simplement peur de le penser? Et quand même je le penserais, quelle importance? Une pensée dans une tête, c'est zéro, une hémorragie interne, rien à voir avec une vérité. Une vérité c'est pratique, ça se prouve par l'action; s'il avait raison, ça se saurait, il pourrait changer le cours des choses, influencer le Parti. Je ne peux rien donc j'ai tort. Il presse le pas, il se rassure : tout ça n'est pas bien grave. Des idées, il en a toujours eu, comme tout le monde, c'étaient des moisissures, des résidus de son activité cérébrale; seulement il ne s'en occupait pas, il les laissait champignonner à la cave. Eh bien, il va les remettre à leur place et tout s'arrangera : il restera dans la ligne, il observera la discipline et portera ses idées en lui sans en souffler mot, comme une maladie honteuse. Ça n'ira pas plus loin, ça ne peut pas aller plus loin : on ne pense pas contre le Parti, les pensées sont des mots, les mots appartiennent au Parti, c'est le Parti qui les définit, c'est le Parti qui les prête; la Vérité et le Parti, ça ne fait qu'un. Il marche, il est content, il s'absente : des baraques, des visages, le ciel. Le ciel lui ruisselle dans les yeux. Derrière lui, oubliés, les mots s'assemblent et bavardent tout seuls : *puisque ça ne compte pas, puisque c'est inefficace, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout de ta pensée?* Il s'arrête brusquement, il se sent drôle. Ça doit être comme ça chez les types qui se prennent pour Napoléon : ils se raisonnent, ils se prouvent qu'ils ne sont pas, qu'ils ne peuvent pas être l'empereur. Et dès qu'ils ont fini, une voix naît derrière leur dos : « Bonjour, Napoléon. » Il se retourne sur sa pensée, il veut la regarder en face : Si l'U.R.S.S. était battue...

Il crève le toit, file dans le noir, explose, le Parti est au-dessous de lui, une gelée vivante qui couvre le globe, je ne l'avais jamais vu, j'étais dedans; il tourne au-dessus de cette gelée périssable : le Parti peut mourir. Il a froid, il tourne : si le Parti a raison, je suis plus seul qu'un fou; s'il a tort, *tous les hommes* sont seuls et le monde est foutu. La peur se lève, il tourne en rond, s'arrête hors d'haleine et s'accote à la cloison d'une baraque : qu'est-ce qui m'est arrivé?

— Je me demandais si tu viendrais.

C'est Vicarios. Brunet dit :

— Tu vois : je suis venu.

Ils ne se tendent pas la main. Vicarios porte la barbe, à présent,

elle pousse grise. Il attache un regard fiévreux sur le front de Brunet, juste au-dessus des sourcils. Brunet détourne la tête : il a horreur des malades, son regard erre entre les baraques et, tout à coup, surprend au loin un éclat de lumière entre deux paupières mal closes puis un dos qui fuit : Maurice. « Il m'espionne, c'est lui qui est allé prévenir Chalais à l'infirmerie. » Brunet se redresse, ça l'égaye et le ragaillardit. Il se retourne sur Vicarios :

— Qu'est-ce que tu me veux?

— Je veux m'évader, dit Vicarios.

Brunet sursaute : il va crever dans la neige.

— En plein hiver? Pourquoi n'attends-tu pas le printemps?

Vicarios sourit, Brunet voit ce sourire et détourne les yeux.

— Je suis pressé.

— Eh bien, dit Brunet, barre-toi.

La lourde voix sombre glisse le long de sa nuque :

— Il me faut un costume civil.

Brunet se force à relever la tête, il répond avec ennui :

— Il y a une organisation dans le camp. Elle aide les types à s'évader. Adresse-toi à elle.

— Tu la connais, toi? demande Vicarios.

— Non : j'en ai entendu parler.

— Tout le monde en a entendu parler, personne ne sait rien d'elle. La vérité, c'est qu'elle n'existe pas.

Il ramène son regard d'encre sur les sourcils de Brunet, il a l'air d'un aveugle, il pousse à contre-cœur sa grosse voix molle hors de sa bouche :

— Je regrette, mais il n'y a que vous qui puissiez m'aider. Vous avez des hommes partout. Manoël est au magasin et il y a des costumes par milliers, là-bas.

Brunet lui demande :

— Pourquoi veux-tu t'évader?

Vicarios lève la main et sourit à ses ongles. Il dit, comme s'il se parlait à lui-même :

— Je veux me défendre.

— Contre qui? devant qui? demande Brunet avec lassitude. Le Parti s'est changé en courant d'air.

Vicarios a un rire bas et dur.

— Nous verrons! dit-il. Nous verrons bien!

Brunet se sent las et conciliant : il va crever dans la neige, j'aime encore mieux le savoir au camp.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ce que nous pensons de toi? Tu nous a plaqués depuis plus d'un an : laisse-nous donc tranquilles.

— Ma femme est encore chez vous, dit Vicarios.

Brunet baisse la tête et ne répond pas. Au bout d'un moment, Vicarios ajoute :

— L'aîné de mes gosses a dix ans : pour lui, le Parti c'est le bon Dieu. Il s'est sûrement trouvé quelqu'un pour lui dire qu'il était le fils d'un traître.

Il ricane doucement, en regardant ses doigts.

— Comme début dans la vie, ça n'est pas tout à fait ce que je lui souhaitais.

— Pourquoi t'es-tu adressé à moi? demande Brunet avec irritation.

— A qui veux-tu que je m'adresse?

Brunet relève la tête, il enfonce ses poings dans ses poches.

— Ne compte pas sur moi.

Vicarios ne répond pas : il attend. Brunet attend aussi puis perd patience et plonge les yeux dans ces yeux aveugles.

— Tu es contre nous, dit-il.

— Ni pour ni contre. Je veux me défendre, c'est tout.

— Tu es contre nous quoi que tu fasses.

Pas de réponse. Brunet reprend :

— Et puis ça n'est pas le moment de reconsidérer ton cas. Tu as fourni des arguments à l'ennemi, tu es un slogan à toi tout seul : le communiste farouche que le Parti a tout de même fini par écœurer. Les camarades n'ont pas trop de toute leur confiance : même si tu es partiellement innocent, ils ont besoin que tu sois tout à fait coupable. Plus tard, on verra.

— Plus tard!

Vicarios abaisse légèrement son regard, Brunet le reçoit en plein dans les yeux.

— Non, Brunet : pas toi!

Ils se regardent. Ils ne baisseront les yeux ni l'un ni l'autre.

— Pas toi. Tu es le seul qui n'aies pas le droit.

— Parce que?

— Parce que tu sais très bien que je ne suis pas un traître : si tu me refuses ton aide, tu empêches sciemment les camarades de connaître la vérité.

La vérité c'est ce que le Parti décide. La vérité, le Parti c'est tout un.

Si le Parti se trompe, tous les hommes sont seuls. Tous les hommes sont seuls, si tu n'es pas un traître.

— Tu nous as laissés tomber quand nous étions dans la merde, dit rudement Brunet, tu as essayé de salir le Parti dans ton canard. C'est aussi criminel que si tu t'étais vendu au gouverneur.

— C'est peut être aussi criminel, dit doucement Vicarios, mais ça n'est pas le même crime.

— Je n'ai pas le temps de faire des nuances.

Ils se regardent. Soudain la fusée tournoie : elle sera battue. Brunet regarde le visage blême de Vicarios : ce qu'il voit, c'est son propre visage. Elle sera battue, tous les hommes sont seuls, Vicarios et Brunet sont seuls et se ressemblent. Après tout, s'il veut crever, c'est son affaire.

— Tu auras ton costard.

Le lourd visage demeure inexpressif. Vicarios dit simplement :

— Il me faut aussi des biscuits.

— Tu en auras. Brunet réfléchit. Je tâcherai de te filer une boussole.

Les yeux de Vicarios s'allument pour la première fois :

— Une boussole? Ce serait formidable.

— Je te ne promets rien, dit Brunet.

Ils se détournent en même temps. Brunet respire profondément. Il n'a plus qu'à s'en aller. Il reste, il se demande pourquoi Vicarios ne s'en va pas. Il entend tout à coup une voix timide et triste :

— Tu as vieilli.

Brunet regarde la barbe grise de Vicarios et ne répond pas.

— Ça va, pour toi? demande Vicarios.

— Ça va.

— Et les copains? Qu'est-ce que vous leur avez dit sur moi?

— Que tu étais malade et que je t'avais transféré chez Thibaut parce qu'il y faisait moins froid.

— Très bien.

Il hoche la tête et remarque d'une voix neutre :

— Personne n'est venu me voir...

— C'est aussi bien.

— Oui, naturellement.

— Tu n'avais rien d'autre à me dire?

— Rien.

— Bon.

Il s'en va, il marche, il tourne dans la neige, les yeux fiévreux de

Vicarios l'accompagnent et bougent avec ses yeux. Il se verrouille, les yeux s'éteignent : qu'il crève ou non, il est foutu, le typo aussi était foutu, le Parti a ses déchets, c'est normal. Il serre les poings, il fait volte-face : personne ne fera de moi un déchet. Il marche : une discussion amicale, Chalais me fera cordialement des reproches, alors je me lèverai devant tous... Sur le seuil de la baraque, Moûlu fume avec délices une cigarette à bout doré. Brunet s'arrête :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Une cigarette.

— A bout doré? On n'en vend pas à la cantine.

Moûlu devient cramoisi :

— C'est un clope. Je l'ai ramassé devant la Kommandantur.

— Vous me dégoûtez tous avec votre manie de ramasser des clopes, dit Brunet. Vous finirez par attraper la vérole.

Moûlu, tout rouge, les yeux mi-clos, la tête enfoncée dans les épaules, fume précipitamment. Brunet pense : *avant*, il aurait jeté sa cigarette.

— Les copains sont au travail?

— Pas encore : ils sont dans la piaule avec Chalais.

— Va me chercher Manoël, dit Brunet. En vitesse. Et tâche que personne n'en sache rien.

— Compris, dit Moûlu avec importance.

Il court. A l'autre bout du couloir une porte s'ouvre, Senac et Rasque sortent rapidement. Ils aperçoivent Brunet, leurs yeux s'éteignent, ils s'arrêtent, enfoncent leurs mains dans leurs poches et repartent d'un pas nonchalant. Brunet leur sourit au passage et leurs têtes font deux petits plongeons cafards. Ils s'éloignent, Brunet les suit d'un regard distrait, il pense : Senac, c'était celui que je préférais. On lui tire la manche, il se retourne : c'est Toussus.

— Encore toi! dit Brunet agacé. Qu'est-ce que tu veux?

Toussus a un drôle d'air. Il demande :

— Schneider, c'est-il vrai qu'il s'appelle Vicarios?

— Qui t'a dit ça? demande Brunet.

— Chalais.

— Quand?

— Tout de suite.

Il regarde Brunet avec méfiance, il répète :

— C'est-il vrai?

— Oui.

— C'est-il vrai qu'il a quitté le Parti en septembre 39?

— Oui.

— C'est-il vrai qu'il touchait du gouverneur d'Algérie?

— Non.

— Alors, Chalais se trompe?

— Il se trompe.

— Je croyais qu'il ne se trompait jamais.

— Il se trompe sur ça.

— Il dit que le Parti a fait circuler une mise en garde. C'est-il vrai?

— Oui.

— Alors le Parti se trompe aussi?

— Les camarades ont été mal informés, dit Brunet. Ça n'est pas bien grave.

Toussus hoche la tête :

— Pour Vicarios, c'est grave.

Brunet ne répond pas. Toussus constate négligemment :

— Tu l'aimais bien, toi, Vicarios. C'était ton copain, avant.

— Oui, dit Brunet. Avant.

— Tandis qu'à présent, tu t'en foutrais qu'on lui casse la gueule?

Brunet lui saisit le bras :

— Qui est-ce qui veut lui casser la gueule?

— T'as pas vu passer Rasque avec Sénac? Ils y allaient.

— C'est Chalais qui leur en a donné l'ordre?

— Il a pas donné d'ordre. Il est venu avec Maurice et puis il y est allé de sa petite histoire.

— Quelle histoire?

— Que Vicarios était un traître, qu'il t'avait embobiné et que tu ne le quittais pas, que c'était dangereux et qu'on se réveillerait un jour tous dénoncés.

— Que disaient les camarades?

— Ils disaient rien, ils écoutaient. Là-dessus il y a Senac et Rasque qui se sont levés, c'est tout.

— Et Chalais ne leur a rien dit?

— Il a même pas fait semblant de les voir.

— Bon, dit Brunet. Merci.

Toussus le retient :

— Tu ne veux pas que je t'accompagne?

— Surtout pas, dit Brunet. C'est un piège et il n'est fait que pour moi.

Il court; derrière la 18, personne; il s'arrête, reprend son souffle

et se remet à courir. Il court à sa perte, jamais il n'a couru si vite. Devant la baraque de Thibaut, il voit Vicarios avec Senac et Rasque. Ils sont dans le soleil, tout noirs au milieu de la route déserte, Rasque parle, Vicarios se tait. A présent, Senac et Rasque se rapprochent et parlent tous les deux à la fois, Vicarios a mis les mains dans ses poches, il ne répond rien. Brunet court plus vite, Rasque lève le bras et frappe Vicarios sur la bouche. Vicarios sort une main et s'essuie la bouche, Rasque veut frapper encore, Vicarios lui attrape le poignet, Senac se jette en avant et cogne à son tour, Vicarios détourne la tête et le poing de Senac l'atteint derrière l'oreille. C'est un combat d'ombres chinoises sans bruit ni relief : on n'y croit pas. Brunet fonce et, d'un coup de patte, envoie Senac contre la baraque. Vicarios saigne, les yeux de Rasque étincellent. Brunet voit le sang et la haine, le piège se referme sur lui, la haine l'entoure : il y croit.

— Qu'est-ce que vous faites, imbéciles?

Vicarios lache le bras de Rasque. Rasque se tourne vers Brunet et le toise :

— On lui dit notre façon de penser.

— Oui. Et vous la direz aux Fritz s'ils s'amènent et vous leur montrerez votre carte du Parti à l'appui? Allez, ouste, caltez.

Rasque ne bouge pas, il regarde Brunet d'un air sournois et morose. Sénac revient lentement sur eux, il ne paraît pas intimidé.

— Dis donc, Brunet : c'est pas un traître, ce gars-là?

— Rentrez chez vous, dit Brunet.

Sénac rougit, il élève la voix.

— C'est pas un traître? Hein, dis! C'est pas un traître que tu défends?

Brunet le regarde dans les yeux et répète tranquillement.

— Je vous dis de rentrer : c'est un ordre.

Sénac ricane :

— Ça ne prend plus.

— T'as pas d'ordre à nous donner, papa, dit Rasque. C'est plus à toi de nous donner des ordres.

— Non?

Brunet pense : ça va cogner. Un geste et la toile d'araignée qui le paralyse se déchirera de haut en bas.

— Non, Brunet, dit Rasque avec une fermeté tranquille, tu peux plus nous commander, c'est fini.

— Peut-être bien, dit Brunet. Mais je peux t'envoyer quinze jours à l'hosto. Ça, je peux encore le faire.

Ils hésitent. Brunet les regarde en riant d'impatience : ils savent qu'ils n'auront pas la loi, lequel des deux va vouloir sauver la face et prononcer les mots irréparables? Sénac tord la bouche et pâlit : il s'effraye de ce qu'il va dire. Ça sera Sénac, tant mieux : c'est celui que je préférais. Le piège fonctionne bien.

— Du moment que vous êtes de mèche... dit Sénac.

Brunet lance son poing et l'écrase joyeusement sur l'œil droit de Sénac; Sénac se laisser aller mollement dans les bras de Rasque qui vacille. Brunet les regarde avec intérêt, puis il tape encore une fois, juste au même endroit pour fignoler. L'arcade sourcilière de Sénac éclate et se met à pisser le sang. Brunet écarte les bras et rit : la pile d'assiettes est par terre, tout est cassé, tout est fini. Rasque et Sénac s'en vont à petits pas, l'un soutenant l'autre; ils feront leur rapport et la température va monter dans la piaule, le piège a bien rendu, Brunet se frotte les mains, Vicarios s'essuie la bouche, ses lèvres tremblent, un filet de sang poisse sa barbe grise. Brunet le regarde avec stupeur, il pense : c'est pour lui que j'ai fait ça.

— Tu as mal?

— Ce n'est rien.

Le mouchoir frotte, la barbe crisse. Vicarios dit :

— Tu m'avais promis de ne rien dire aux copains.

Brunet hausse les épaules. Vicarios tourne vers lui de grands yeux vides et dit, d'un air préoccupé :

— Ils ne m'aimaient pas, hein?

— Qui?

— Tous.

— Non, dit Brunet, ils ne t'aimaient pas.

Vicarios hoche la tête :

— Ils vont me faire la vie dure.

— Bah! dit Brunet. Tu seras bientôt parti.

Vicarios s'est à demi détourné, il suit des yeux Sénac et Rasque. Brunet voit le bout de son nez et sa joue poilue qui fuit.

— L'amitié, dit Vicarios, ça devrait tout de même être possible.

— Elle est possible, dit Brunet, entre deux types du Parti.

— A condition qu'ils restent tous les deux dans la ligne.

Il parle d'une voix lointaine, sans se retourner :

— A Oran, l'an dernier, trois camarades sont venus voir ma femme et lui ont fourré un papier sous le nez : ils voulaient qu'elle le signe;

Ils avaient mis que j'étais une ordure et qu'elle me désavouait. Elle a refusé, naturellement, alors ils l'ont traitée de salope et menacée. C'étaient mes meilleurs amis.

Brunet ne dit rien : il se frotte doucement les phalanges de la main droite, il ne comprend plus très bien ce qu'il a fait.

— Pourtant, dit Vicarios, si nous avons tant lutté, si nous luttons encore, est-ce que ce n'est pas *aussi* pour l'amitié?

Brunet pense : et si j'ai frappé Sénac, si je suis tombé tête baissée dans le piège de Chalais, est-ce que tu ne sais pas que c'était par amitié? Il a envie de lui toucher l'épaule ou de lui serrer le poignet, il a envie de lui sourire pour que son geste n'ait pas été tout à fait vain. Il ne sourit pas, il ne tend pas la main : entre eux, il n'y aura jamais d'amitié.

— Eh bien oui, dit-il. Pour qu'elle soit possible un jour, après nous.

— Après nous, pourquoi? Pourquoi pas aujourd'hui?

Brunet éclate subitement :

— Aujourd'hui? Avec un milliard d'esclaves et le feu aux quatre coins du globe? Tu veux de l'amitié? Tu veux de l'amour? Tu veux être un homme tout de suite? Et avec ça? Nous ne sommes pas des hommes, mon petit vieux, pas encore. Nous sommes des fausses couches, des demi-portions, des moitiés de bêtes. Tout ce que nous pouvons faire, c'est travailler pour que ceux qui viennent ne nous ressemblent pas.

Vicarios sort de son rêve, il regarde Brunet avec attention, il dit doucement :

— C'est vrai : tu en as dégusté, toi aussi.

Brunet rigole :

— Moi? demande-t-il. Non. Je parlais en général.

— Allons, allons! dit Vicarios d'une voix vive et gaie, je sais ce qui se passe. Thibaut m'a dit qu'on ne te voyait plus jamais, tu leur as fait démonter le poste de radio, tu te laisses chambrer par Chalais...

Brunet ne répond pas; les gros yeux de Vicarios pétillent puis s'éteignent, il regarde droit devant lui, d'un air surpris, il dit mollement :

— Je croyais que ça me ferait plaisir...

— Plaisir? répète Brunet.

Vicarios ricane :

— Tu ne peux pas savoir combien je vous ai haïs!

Il se retourne brusquement et ses yeux se gâtent.

— Du jour où je vous ai quittés, je n'ai fait que me survivre : mais ça ne vous suffisait pas et vous m'avez pourri. Vous avez installé en moi un tribunal d'inquisition : le grand inquisiteur, c'était moi; j'ai *tout le temps* été votre complice et vous saviez que vous pouviez compter sur moi. Par moment, j'étais fou : je ne savais plus qui parlait, de vous ou de moi-même, tu connaîtras ça. Il y a pis : vous m'avez appris à penser en traître, à vivre en traître : je me sentais louche, j'ai fait toutes les expériences de la honte et de la peur. C'est bien réglé, va : celui qui vous lâche, il faut qu'il vous haïsse ou qu'il se fasse horreur. S'il vous hait, vous avez gagné, il passe au fascisme, c'est ce qu'il fallait démontrer. J'ai résisté tant que j'ai pu et vous tapiez toujours plus fort, vous tapiez comme des sourds. Et les autres, pendant ce temps-là, m'ouvraient leurs bras. Je pouvais bien leur tourner le dos, les insulter : tout leur servait. J'écrivais *pour vous* dans mon journal, je vous suppliais de comprendre, j'essayais de vous avertir, de me justifier : ils reproduisaient mon article en le défigurant et vous, vous vous dépêchiez d'imprimer ces extraits truqués dans *Alger rouge*. Je rectifiais, je démentais dans leur propres colonnes, ils me félicitaient de ma loyauté, de ma dignité, ça ne leur coûtait rien de me donner des vertus : plus j'en avais, plus vous étiez criminels. Vous, aussitôt, vous annonciez aux camarades que j'écrivais dans les feuilles réactionnaires; vous disiez que j'étais passé à Doriot, à *Je suis Partout* et vous en donniez pour preuves leurs éloges. Vous conspiriez avec eux pour m'offrir une image de moi-même qui me répugnait et me fascinait, j'avais le vertige, j'allais tomber...

Il regarde Brunet avec une fierté sombre.

— Je me suis terré, je me suis tu; si je vous ai haïs, personne n'en a rien su, ma haine n'a servi à personne; c'est moi qui ai gagné : mais à quel prix! Tu es fort, Brunet, mais moi aussi j'étais fort : regarde ce que je suis devenu.

Brunet murmure sans assurance :

— Il fallait réfléchir à ça avant de nous quitter.

— Crois-tu que je n'y ai pas réfléchi? Je savais tout d'avance.

— Eh bien alors?

— Alors tu vois : je vous ai quittés.

Il sourit à ses souvenirs; le ruisseau rouge, dans sa barbe, s'est coagulé, tressant, au milieu des poils, une petite queue noire.

— Oh! oui, je vous ai haïs! A Baccarat, j'avais froid, j'étais une

ombre, je suis venu à toi parce que tu étais vivant et chaud, je me nourrissais de ta vie, j'étais ton parasite et je te détestais d'autant plus. Quand tu m'as parlé de tes projets j'ai compris que tu étais foutu et je me suis dit : j'en tiens un. Je travaillais avec toi — j'aimais le travail qu'on faisait ensemble : on aidait les types, on leur rendait le goût de vivre, c'était propre — et je me disais : un jour, il sera comme moi. Je voulais être là pour voir ta gueule et je jouissais d'avance.

Il secoue la tête, il regarde Brunet avec application, il dit, au bout d'un moment :

— Ça ne me fait pas plaisir.

— Tu sais, dit tranquillement Brunet, il ne faut pas que tu t'y trompes : ça se peut que j'aie rencontré ces jours-ci quelques petites difficultés, mais je ne quitterai *jamais* le Parti. S'il faut me soumettre, je me soumettrai, s'il faut me désavouer, je me désavouerai. Je ne suis rien, ce que j'ai pu croire ou dire n'a aucune importance.

Vicarios réfléchit :

— Oui, dit-il lentement, on peut faire ça aussi. Qu'est-ce que ça change? De toute façon le ver est dans le fruit.

Il y a un long silence.

— Vicarios, dit tout d'un coup Brunet, est-ce que tu sais que tu es en très mauvaise condition physique? Si tu t'évades, tu as une bonne chance d'y rester.

— Bien sûr que je le sais, dit Vicarios.

Ils se taisent, ils se regardent furtivement, avec une amitié honteuse, puis Brunet s'en va à pas lourds. A la hauteur de la 27, il rencontre Manoël.

— Je t'ai cherché, dit Manoël, où étais-tu?

— Je me promenais, dit Brunet.

— Tu voulais me demander quelque chose?

— Oui, dit Brunet. J'ai besoin de deux costumes civils.

Le vent se cogne aux vitres, tout craque. Brunet gît sur le dos et sue; au dehors et au fond de lui il fait froid. La nuit l'attend. Il écoute : Moûlu ronfle déjà, du côté de Chalais pas un bruit, la haine veille. Le corps de Brunet demeure parfaitement immobile pendant que sa tête se tourne lentement vers le rougeoiement cendreux du poêle qui s'éteint. Il regarde danser les ombres familières, la

douce lumière rouge se fait de plus en plus douce, à présent c'est un regard plein de reproche. Faire confiance à la chaleur, dormir : tout serait simple, après tout je n'étais pas mal ici.

Un petit chuintement pédant et régulier, il sursaute : ça y est, plus de haine, plus de Chalais. Il approche de ses yeux son poignet renversé, il devine deux phosphorescences pâles : dix heures dix, je suis en retard. Il se glisse hors du lit, il s'habille en silence, aux lueurs mourantes du feu. Comme il passe sa veste, le poêle grésille et s'éteint, le fond de ses yeux se tapisse de colchiques ; il se baisse, trouve ses souliers à tâtons, les prend de la main gauche et gagne la porte. Pour l'ouvrir, il se bat : le vent pousse comme un homme. Il se glisse au dehors, fait passer ses grolles dans sa main droite, se cramponne de la gauche au loquet extérieur et reconduit lentement le battant jusqu'au chambranle. Ça y est. Dans le couloir, c'est la tourmente, il entre des deux pieds dans une flaque. Il chausse ses souliers, se courbe pour nouer les lacets, le vent le pousse, il manque tomber sur la tête. Comme il se relève, le froid le frappe sur la bouche et sur les oreilles, l'engonce dans une armure de verre, il reste immobile, ses yeux ne voient rien, pas même la nuit : des touffes de fleurs mauves les aveuglent. Dans la grosse plainte mousse du vent, il discerne un bruit de fête : c'est l'harmonica de Bénin. Adieu. Adieu. Il plonge, trébuche et chancelle, autour de lui l'immense drap noir claque, il étend la main, la nuit l'étouffe, il rencontre la cloison de la baraque et la longe en s'y appuyant de l'épaule. Ses cheveux dansent, une vague l'emporte, il dérive jusqu'à la route, la nuit partout : rien ne le protège, il se sent nu, la haute nuit c'est un peuple, des millions d'yeux qui le voient. Il marche, il résiste au vent, la nuit se fend : une torche électrique au loin, un fil d'or court sur l'eau noire jusqu'à ses pieds, Brunet s'écrase contre une baraque et retient son souffle. Clapotis de souliers, deux hommes passent, leurs capotes sont folles, elles se troussent et bondissent autour de leurs reins. La nuit se referme, Brunet reprend sa marche, patauge : il faudra patauger toute la nuit. Il se heurte à une première baraque, puis à une autre : c'est là. Il entre sans frapper. Thibaut et Bouillé le regardent, interdits. Quand ils l'ont reconnu, ils se mettent à rire. Brunet souffle et leur sourit : c'est le relai. Il cligne des yeux, frissonne, il secoue le froid et la nuit.

— Il fait un vent à décorner les cocus.

— Aussi! dit Thibaut avec reproche, vous aviez bien besoin de choisir cette nuit de chien!

— C'est exprès, dit Brunet. Quand le vent souffle, les barbelés grincent.

Bouillé prend l'air malicieux :

— Tiens-toi bien, il y a une surprise.

— Quelle surprise?

— Ferme les yeux, dit Thibaut. Là, rouvre-les.

Brunet rouvre les yeux et voit un civil.

— Il est pas mignon comme ça?

Brunet ne répond pas : il regarde le civil et ça l'intimide.

— Où étais-tu?

Vicarios lui sourit :

— Je me suis jeté sous les couvrantes quand tu es entré.

Il a l'air de sortir d'un placard ou d'une tombe, mais il ne le sait pas. Il a rasé sa barbe, il porte une chemise blanche, sans col, et semble à l'étroit dans son costume marron. Il s'assied, il croise les jambes, il s'accoude à la table avec une aisance un peu raide comme si son corps se souvenait obscurément d'avoir vécu.

— Je ne te croyais pas si gros, dit Brunet.

— Parbleu, je me suis collé des tranches de pain partout : il faudra que tu en fasses autant.

— Où sont mes frusques?

— Sous le lit.

Brunet se déshabille, il enfile en frissonnant une chemise bleue à col tenant, il passe un pantalon rayé, met un veston noir. Il rit :

— Je dois ressembler à un notaire.

Il cesse de rire : Vicarios, à son tour, le regarde avec stupeur. Brunet se détourne et demande à Thibaut.

— Pas de cravate?

— Non.

— Tant pis.

Il chausse les souliers civils et ne peut retenir une grimace :

— Un peu justes.

— Garde tes grolles.

— Penses-tu, c'est comme ça que Séruzier s'est fait prendre. Non, non, ça doit aller et ça ira.

Ils sont face à face dans leurs déguisements anachroniques, ils se sourient d'un air mystifié. Brunet se tourne vers Thibaut et Bouillé qui se fendent la pipe : ces deux-là ont l'air vrai.

— Fermez ça, dit Thibaut.

Il leur tend deux gourdes plates :

— C'est pour l'eau.

Brunet glisse la gourde dans sa poche de derrière, il dit :

— Le pardessus...

— Boum, voilà!

Bouillé et Thibaut, avec une servilité feinte, les aident à enfiler leurs pardessus, puis ils se reculent et rigolent :

— Oh! là là. C'te gueule c'te binette!

Thibaut examine Brunet d'un œil critique :

— Attention à pas accrocher le pardessus aux barbelés : c'est que vous n'avez plus l'habitude!

— As pas peur, dit Brunet.

Ils rient un moment, puis se taisent et leur gaîté soufflée retombe. Brunet glisse la carte, la lampe et la boussole dans ses poches. Il réalise tout à coup qu'il est prêt, ça lui fait froid dans le dos.

— Et voilà! dit-il.

Vicarios tressaille, il dit :

— Voilà.

Ses mains malhabiles boutonnent lentement son pardessus. Brunet attend, il essaie de tirer le temps en arrière. Ça y est : le dernier bouton est dans sa boutonnière, entre eux et la nuit il n'y a plus rien. Brunet lève les yeux, il regarde le banc, les couchettes, le lacet huileux de la veilleuse, le coquelicot qui danse au bout du lacet, la fumée noire qui s'effile vers le plafond, les grandes ombres intimes qui tournent : il fait chaud, ça sent l'homme et la poussière; il lui semble qu'il abandonne son foyer. Thibaut et Bouillé sont devenus tout pâles :

— Sacrés veinards! dit Thibaut.

Il fait semblant de les envier, par générosité, Vicarios hoche la tête et dit doucement :

— J'ai les foies.

— Bah! dit Brunet. C'est un petit moment à passer : ça ira tout seul dès qu'on sera de l'autre côté.

— C'est pas de ça que j'ai les foies, dit Vicarios.

Il lèche ses lèvres sèches :

— Qu'est-ce que nous allons trouver là-bas?

Brunet sent un petit pincement désagréable et ne répond pas. La nuit : Paris est au bout. Il va falloir se remettre à vivre. Thibaut parle avec précipitation :

— Dès que vous êtes à Paris, n'oubliez pas d'écrire à ma femme. Madame Thibault, Saint-Sauveur-en-Puisaye : ça suffira. Vous lui

donnez de mes nouvelles, que je vais bien, que je n'ai pas le bourdon et qu'elle m'écrive que vous êtes bien arrivés. Elle n'a qu'à mettre : les enfants sont bien arrivés.

— Entendu, dit Brunet.

La planche est là, appuyée contre la cloison. Il la tâte : elle est solide et lourde. Il la met sous son bras. Thibaut s'approche de lui et lui donne un coup maladroit sur l'épaule.

— Sacrés veinards! Sacrés cocus!

Schneider se dirige vers la porte, Bouillé le suit.

— Un de ces jours, dit Bouillé, peut-être bien qu'on fera pareil que vous.

— Peut-être bien, dit Thibaut, que vous nous verrez rappliquer.

Schneider leur sourit :

— Ma femme, dit-il, habite 13 rue Cardinet.

Brunet se retourne. Thibaut et Bouillé se serrent l'un contre l'autre. Thibaut leur sourit d'un air malheureux et tendre, il pousse vers eux sa grosse face plate que la bonté ravage, sa large bouche rit d'amour et d'impuissance : son visage est un don inutile.

— Je vous dis merde, hein!

— Merde! Merde! répète Bouillé en écarquillant les yeux.

— Et pensez quelquefois aux copains.

— Tu parles qu'on y pensera! dit Vicarios.

— Et faites pas les cons si vous voyez que vous êtes pris. Essayez pas de vous tirer parce qu'ils ont ordre de vous descendre.

— On sera pas pris, dit Brunet. Éteignez la veilleuse.

La nuit mange pour toujours ces deux têtes jumelles et leurs ultimes sourires, la carrée s'engloutit dans le noir et dans le froid. En pleine gueule les gifles du vent, dans la bouche un goût d'acier, dans les yeux des disques violets qui tournent. Derrière eux la porte claque, la retraite est coupée : devant eux, un tunnel, une longue patience et, très loin, une aube louche; la boue colle aux pieds. Brunet est heureux parce que Vicarios marche près de lui. De temps en temps il étend la main et le touche, de temps en temps il se sent touché par une main. Une bourrasque les stoppe, ils se rabattent contre les baraques pour s'abriter mais n'y voient goutte. Brunet cogne sa planche contre une fenêtre et rebondit en arrière : heureusement la vitre a résisté. Il entend un juron, un coup sourd : Vicarios a donné du genou contre une marche d'escalier. Brunet le relève et lui crie à l'oreille :

— Tu t'es fait mal?

— Non. Mais on ne peut pas continuer comme ça.

Ils se rejettent sur la route. Brunet ne s'y sent pas à l'aise : trop de vide, ils sont vulnérables de partout. Il calcule avec inquiétude qu'ils devraient être arrivés à la hauteur de l'Entlausungsanstalt : mais ses yeux fouillent vainement l'obscurité. Un trou se creuse dans la nuit, une porte s'est ouverte sur une vague clarté : la Kommandantur, merde, on a pris trop à gauche. De sa main libre Brunet accroche Vicarios et le tire vers la droite. Ils foncent, la planche heurte une cloison, Brunet saute de côté et manque renverser Vicarios, ils courent. Brunet redresse sa planche et tente de la porter verticalement, c'est éreintant parce qu'elle racle la terre. Il court, le bras gauche étendu, la paume en avant, il se jette contre le mur de la nuit, le mur recule mais, par moments, Brunet le devine au bout de sa main et sent qu'il va s'y assommer, la peur se coule dans ses jambes et les embrouille. Longtemps ses semelles écrasent de la bouillie puis elles mordent sur un sol dur, une île émerge : la Place Noire, c'est une première étape. Brunet a chaud, ses souliers lui font moins mal qu'il ne craignait, il envoie un coup de poing dans les côtes de Vicarios et il l'entend rire. Reste à s'orienter. Il lui prend le bras, ils marchent contre le vent, brusquement ils se sentent bousculés de flanc puis il leur pousse des ailes, ils volent.

— Nous tournons en rond, dit Vicarios.

Ils virent de bord et reprennent le vent, bras dessus bras dessous, ça hurle, un grincement d'insecte perce cette grandiloquence oiseuse, il s'enfle; le cœur de Brunet bat plus vite : les barbelés. Il pense : à présent, il faut repérer les chiottes. Au même moment le vent jette contre son nez une puanteur de grésyl et d'ammoniaque. Ils se guident sur le bruit et l'odeur, ils se glissent le long des chiottes, ils s'accroupissent derrière un tas d'ordures, à un mètre d'eux les barbelés fouettent l'air en tournant comme des cordes à sauter, c'est le sabbat. Il y a deux nuits : celle qui s'affale derrière eux, grosse masse coléreuse, déjà hors de combat et l'autre, toute fine, complice, qui commence au-delà de l'enceinte, une lumière noire. Vicarios serre la main de Brunet : ils sont heureux. Brunet passe doucement les doigts sur la planche. Trois rangs de barbelés sur une profondeur d'un mètre vingt, la planche a un mètre trente, ça ira. Tout à coup Vicarios lui serre le poignet, Brunet tressaille : la sentinelle marche sur la route. Brunet écoute ce pas invisible, une joie glacée le transit : tout le monde est au rendez-vous, on va pouvoir commencer. Trois nuits

de suite, il s'est caché derrière les chiottes, il a observé la sentinelle : elle part de sa guérite, juste en face d'eux, parcourt une centaine de mètres et revient à son poste. En comptant du six à l'heure, ça fait environ deux minutes pour l'aller et retour : ils disposent de trente secondes. Il entend le pas s'éloigner, il compte à voix basse, les premiers nombres se collent sur chaque pas, puis le silence, la sentinelle s'est diluée, elle est partout, c'est la nuit même, aux aguets, les nombres tombent dans le vide et sonnent creux. A cent dix-neuf les pas renaissent, la sentinelle se condense, coule au fond de la nuit, se réduit brusquement à ce clapotis solitaire et peineux, passe devant eux, s'arrête, repart. Un, deux, trois, quatre... Cette fois, elle rapplique à cent vingt-sept, la fois d'après à cent vingt-deux, tablons sur cent vingt, c'est plus sûr. Il recommence à compter, à quarante-cinq il pose la main sur l'épaule de Vicarios et sent des doigts durs qui lui serrent le poignet, il est ému : ce sont les doigts de l'amitié. Ils se lèvent, Brunet avance la main, une guêpe de fer y saute et lui laboure la paume, il glisse le bout des doigts le long du fil, évite un autre piquant, touche un piquet sans cesser de compter, lève la planche et la rabat doucement en avant : elle tient, radeau mollement ballotté par la triple vague des barbelés, les mains de Brunet sont pleines de boue, il prend le temps de les essuyer au piquet, cinquante-sept, il pose le pied gauche sur le barbelé d'en dessous, coince sa semelle contre le piquet, prend son élan, s'enlève, appuie le pied droit sur le barbelé du milieu, lève le genou gauche, le racle au passage contre la tête du piquet et le pose enfin sur la planche, cinquante-neuf, à présent il rampe sur les genoux et sur les mains, le temps coule au ralenti, soixante, là-bas la sentinelle s'est retournée, elle le regarde, à la droite de Brunet la nuit est un phare. Il avance, il étend la main, touche le second piquet, avance encore malgré le roulis, touche le troisième, recule un peu et se retourne sur la planche, elle manque chavirer puis se redresse d'elle-même : c'est Vicarios qui s'y est cramponné. Brunet tâtonne du pied dans le vide, rencontre un fil de fer, soixante-deux, il veut sauter parce qu'il a peur d'empiéter sur le temps de Vicarios, le bas de son manteau s'accroche à un piquant, tant pis, l'impatience le fait trembler, il saute et la doublure du manteau se déchire. Il saisit la planche à deux mains et la remue doucement pour indiquer qu'il est bien arrivé. Les barbelés grincent, la planche roule, Brunet la maintient solidement, il pense à la sentinelle, il la sent qui revient sur eux, il pense à Vicarios avec colère : qu'est-ce qu'il fout, ce con-là,

il va nous faire poisser, il tend une main, rencontre un crâne, Vicarios se retourne péniblement sur sa planche, Brunet l'entend souffler puis plus rien. Un soulier érafle sa manche, il l'attrape et l'abaisse doucement jusqu'au barbelé, Vicarios saute à terre, un éclair de joie les transperce, libres! En haut du mirador un autre éclair les foudroie, ils clignent des yeux sans comprendre, la route est blanche de soleil au fond d'un cirque de ténèbres, les flaques rutilent, il y a des diamants partout. Brunet empoigne Vicarios par l'épaule et le force à courir, ça claque, ils courent, des balles sifflent, on tire sur eux du mirador et de la guérite. *De la guérite* : ils avaient caché quelqu'un dedans, on nous a donnés. Brunet court, la route est large comme la mer, tout le monde le voit, c'est un cauchemar, les balles sifflent. Tout d'un coup Vicarios devient flasque et s'affaisse, la poigne de Brunet le relève, il retombe, Brunet le pousse et le tire : la forêt est là, avec tout ce qui reste de la nuit, il le jette entre les arbres, tombe sur son dos, ils roulent dans la neige, Vicarios hurle.

— Ta gueule, dit Brunet.

— Tu me fais mal! hurle Vicarios.

Ils roulent le long de la pente, Vicarios geint, Brunet ne le lâche pas, la colère l'étrangle, on nous a donnés. Là-haut, ça gueule et ça tiraille. Ils roulent, Brunet reçoit un mur sur le crâne, ses yeux lui jaillissent des orbites, ça n'est pas le moment de tomber dans les pommes, il fait un violent effort, ses doigts raclent la neige, il se redresse. Sa tête a donné contre une racine, il est coincé entre un tronc d'arbre et le corps de Vicarios, il remue doucement, son bras heurte l'épaule de Vicarios et lui arrache un cri de haine :

— Fous le camp!

Brunet se met sur les genoux. A présent, il sait qu'il a perdu mais il ira jusqu'au bout, il glisse les mains sous les reins de Vicarios, il veut le soulever et le porter dans ses bras, Vicarios le repousse, Brunet revient à la charge, ils luttent sans se voir : tout à coup Vicarios lui vomit sur les mains, Brunet le lâche, il retombe. Là-haut, c'est le bal des fées : les troncs dansent dans la lumière. Brunet approche son visage du visage de Vicarios.

— Vicarios! dit-il d'une voix suppliante.

— Fous le camp! dit Vicarios. Tout est de votre faute.

— Je ne m'en irai pas, dit Brunet, je me suis évadé pour t'accompagner.

— Tout est de votre faute, dit Vicarios.

— On recommencera, bon dieu! dit Brunet. Je parlerai aux types du Parti. Je...

Vicarios se met à japper :

— Recommencer! Tu ne vois pas que je crève?

Il fait un violent effort et ajoute péniblement :

— C'est le Parti qui me fait crever.

Il vomit dans la neige, il retombe, il se tait. Brunet s'assied, le tire à lui, lui relève doucement la tête et l'appuie contre sa cuisse. Où a-t-il été touché? Il passe la main sur le veston civil, sur la chemise civile, tout est trempé, est-ce de la neige ou du sang? La peur le glace : il va passer entre mes mains. Il plonge la main dans sa poche et sort sa lampe, là-haut, ils crient, ils appellent, Brunet s'en fout. Il appuye sur le taquet, une tête livide sort de la nuit, Brunet la regarde. Il se fout des Fritz, il se fout de Chalais, il se fout du Parti, plus rien ne compte, plus rien n'existe sauf ce'te tête haineuse et fulgurante aux yeux clos. Il murmure : pouvu qu'il ne meure pas. Mais il sait que Vicarios va mourir : le désespoir et la haine remontent de proche en proche le cours de cette vie gaspillée et vont la pourrir jusqu'à la naissance. Cet absolu de souffrance, aucune victoire des hommes ne pourra l'effacer : c'est le Parti qui le fait crever, même si l'U.R.S.S. gagne, les hommes sont seuls. Brunet se penche, il plonge la main dans les cheveux souillés de Vicarios, il crie comme s'il pouvait encore le sauver de l'horreur, comme si deux hommes perdus pouvaient, à la dernière minute, vaincre la solitude :

— Le Parti, je m'en fous : tu es mon seul ami.

Vicarios n'entend pas, sa bouche amère gargouille et fait des bulles, pendant que Brunet crie dans le vent :

— Mon seul ami!

La bouche s'ouvre, la mâchoire pend, les cheveux claquent; cette rafale qui les frappe et s'enfuit, c'est la mort. Il se fascine sur ce visage stupéfait, il pense : c'est à moi que cette mort arrive. Les Allemands dévalent la pente en s'accrochant aux arbres, il se relève et marche à leur rencontre : sa mort vient seulement de commencer.

Jean-Paul SARTRE.

Juan Hermanos.

LA FIN DE L'ESPOIR

> Tout Espagnol qui recrutera des hommes ou fournira des armes pour lutter contre le gouvernement sous des drapeaux séditieux sera condamné à la peine de mort.
>
> Celui qui exécutera des actes tendant directement à remplacer par un autre le Gouvernement de la Nation ou à dépouiller le Chef de l'État de tout ou partie de ses prérogatives sera condamné à la peine de mort si pour ce faire il emploie la lutte armée.
>
> *Loi du* 29 *mars* 1941.

AVERTISSEMENT. — *L'organisation qui est ici décrite n'est pas historique. C'est une synthèse des trois organisations que l'auteur a connues. Il n'a pas voulu confisquer au profit de telle ou telle étiquette politique la gloire et le danger communs à toutes les forces antifranquistes qui luttent sur le territoire espagnol.*

Je dédie à tous mes camarades de combat ce livre qui, selon les lois iniques qui nous gouvernent, me place à mon tour sous le coup de la peine de mort.

I. — LA LUTTE

... Nous avancions maintenant avec plus de prudence qu'au début, l'alerte avait été chaude. La distribution de tracts fut interrompue pendant un certain temps et l'emploi de nos grenades fut remis à plus tard. Quoique la situation dans le monde parût désespérée, nous étions convaincus de la victoire finale des Alliés. A cela aucune

raison logique. S'il y avait des raisons d'espérer — coupés du monde des démocraties sauf par le lien ténu des émissions clandestines — la pression exercée sur le pays nous les cachait. Le gouvernement jouait ostensiblement la carte allemande. Non seulement on recrutait des volontaires pour la Russie, jusque dans les casernes, mais encore on complétait les vides par des injonctions si impérieuses aux récalcitrants, que pour ne pas paraître suspects ils devaient s'enrôler. Quant aux aviateurs et aux techniciens militaires de toute sorte, on les envoyait dans des cantonnements allemands avec autant de facilité que dans une garnison espagnole, sous prétexte d'invitation du gouvernement du Reich. Le port de guerre de Ferrol, que l'on appelait désormais Ferrol du Caudillo, parce que Franco y était né, était transformé en une base de sous-marins allemands. Des bateaux-citernes y stationnaient en permanence et les pirates de l'Atlantique venaient s'y ravitailler. Il faut dire, pour être juste, qu'étant donné le caractère susceptible de tous les marins du monde, il n'était pas rare d'assister à des rixes entre matelots espagnols et allemands. La confiance du gouvernement dans la victoire des nazis était telle que les équipages allemands non seulement descendaient à terre et y passaient de longs stages de repos, mais encore se dirigeaient de là en Allemagne en congé et rejoignaient en Espagne leurs unités comme en territoire occupé. C'étaient des Allemands qui tiraient avec des canons allemands sur les avions anglais égarés près des côtes espagnoles. Les officiers étaient reçus, fêtés dans les familles fascistes, et les jeunes filles de la phalange ne se gênaient pas pour flirter avec les occupants. Pour nous cela ne changeait rien. Être occupés par l'armée de Franco ou l'armée allemande revenait exactement au même. On se rappelait d'ailleurs que l'invasion de Napoléon avait commencé ainsi il y a un siècle, mais la possibilité d'une action directe de l'Allemagne était de plus en plus improbable grâce à la servilité de nos dirigeants. Même plus tard, lorsque Serrano Sunner fut devenu par trop compromettant, son sacrifice sur l'autel de l'opportunisme ne changea rien au fond de la politique espagnole. Ajoutons que ledit sacrifice fut assez doux, car « le beau-frère » (comme Ciano en Italie était « le gendre ») avait abondamment rempli ses poches, ce qui lui permet de mener aujourd'hui encore une vie princière. Quant aux nouvelles, l'un des deux journaux du soir était aussi à la solde de l'ennemi : *Informaciones* que nous appelions *Informaciones-Zeitung*, car il s'était spécialisé dans la déformation systématique des nouvelles déjà déformées .pourtant

par le contrôle du Ministère de la Presse et de la Propagande. Son directeur, Victor de la Serna, recevait, en plus des subventions attitrées, une magnifique propriété de la part de l'Ambassade d'Allemagne. Et ce n'était pas le seul. L'interprétation des événements par *Informaciones-Zeitung* — bien que cela nous fît parfois mal au cœur — ne laissait pas d'être amusante, à force de ridicule. Mais rien ne valut l'éclat de rire et de dégoût qui secoua le pays tout entier lorsque Franco, qui n'osait pas jusque-là s'exposer à la vue de ses victimes, décida de faire sa première tournée de propagande en Andalousie. Le déploiement de police et de gardes du corps fut sensationnel. Il en vint de partout, ce qui à Madrid faisait notre affaire. Les prisons andalouses se remplirent plus que le métro aux heures d'affluence. On rafla tous les suspects. On fouilla toutes les maisons le long du parcours. Je me rappelle la réflexion que j'ai entendue au cinéma un jour où l'on nous montrait le roi d'Angleterre au milieu d'une foule enthousiaste : « Mais où est la police? Ils vont le tuer, s'il n'y a personne pour le garder » (c'était bien entendu après les victoires des Alliés, car pendant l'époque du malheur les actualités anglaises étaient proscrites.... sauf à l'Ambassade anglaise). Notre peuple, en effet, a tellement perdu le sens des réalités que beaucoup de gens simples croient de bonne foi qu'un chef d'État est toujours bon à tuer, si l'on peut, et qu'il doit vivre continuellement protégé par une barrière de gardiens armés jusqu'aux dents. C'est pendant son voyage en Andalousie que Franco jeta le masque. Dans deux discours, à Séville d'abord, à Almeria ensuite, il insulta grossièrement l'Angleterre et l'Amérique qu'il traita en ennemis de la civilisation en général et de l'Espagne en particulier. Mais sa phrase la plus déclamatoire et que tous les journaux soulignèrent le lendemain, c'était un défi collectif aux ennemis du Reich. « Si par malheur, dit-il, l'Allemagne était en danger de perdre la guerre, nous tenons prêt un million d'Espagnols pour défendre Berlin. » Cette rodomontade ridicule chez un homme qui venait de jouer son sort sur la victoire allemande et jurait d'en être convaincu rappelait l'entrée en guerre de l'Italie volant au secours de l'Allemagne victorieuse en juin 1940. Nous autres, d'ailleurs, nous étions sûrs et certains que cette farce allait coûter au pays une humiliation de plus. En effet, Franco n'eut rien de plus pressé au moment des revers que de rappeler le reste des volontaires ou pseudo-volontaires qui se battaient dans les rangs allemands. Malgré tout nous étions enchantés. Nous disions : « L'Angleterre n'a pas la mémoire courte;

après un discours comme celui-là, c'est comme si on nous avait donné la clef de notre prison. La porte était encore fermée, mais il ne tenait qu'à notre patience de l'ouvrir. » Seulement voilà. L'Angleterre a oublié. Elle a oublié que Serrano Suner a insulté son ambassadeur. Elle a oublié qu'on a jeté des pierres sur les fenêtres de l'Ambassade, que les fascistes ont fait des pieds et des mains pour assaillir Gibraltar, qu'on a publié ici des pamphlets la traînant dans la boue. L'Amérique a oublié aussi que le mot « Yankee » était l'insulte à la mode ; qu'un professeur a pu dire en chaire à l'Université ce que tous les hommes importants du pays ont répété à outrance : « L'Amérique est un pays de sauvages. » « Comment peut-on faire confiance à des descendants de Peaux-rouges qui en sont encore à mettre les pieds sur les tables ? »

L'Amérique a oublié également que les Affaires étrangères ont envoyé un télégramme de félicitations aux Japonais pour la conquête de Manille.

Voilà quel était le ton général. C'est pourtant dans cette ambiance que jusqu'à Stalingrad nous avons dû agir. Nous avions commencé une campagne sérieuse pour lutter à la fois contre la peur et contre les abus. Aussi, bien entendu, pour nous attirer de nouveaux adhérents. Le groupe de José, qui jusqu'à présent avait été assez calme, se signala par une action éclatante, mais qui n'en fut pas moins dangereuse et d'une audace fantastique. Après deux jours de préparation et de manœuvres silencieuses, cinq membres du groupe de José distribuèrent des tracts en plein jour à l'Université. Ce fut quelque chose d'invraisemblable. Perdus chacun dans la foule des étudiants, l'œil sur la montre, le cartable plein de tracts, ils ont dû passer des secondes absolument épouvantables. Personne ne parvint à comprendre comment ils réussirent. A l'heure fixée, chacun se mit en marche dans un couloir en distribuant rapidement à droite et à gauche les tracts pliés. Les étudiants, croyant qu'il s'agissait de feuilles de la phalange, n'osaient pas refuser ; pendant qu'ils les dépliaient nonchalamment, les regardaient, se remettaient de leur surprise, celui qui les avait distribués avait tourné le coin du couloir, entrant dans le secteur où venait d'opérer l'autre camarade. En trente secondes toute l'Université était inondée. Les auteurs de cet exploit revinrent tous sains et saufs. José jubilait, mais Miguel défendit sévèrement de recommencer une entreprise de cette envergure. Les phalangistes étaient fous de rage. Cette distribution de tracts fut certainement l'une des opérations les plus fructueuses. Les

indécis se rendirent brusquement compte qu'en plein jour à la barbe de la Phalange nos hommes avaient pu circuler et s'échapper sans dégâts. Cela voulait dire en d'autres termes que beaucoup d'étudiants n'avaient pas *vraiment* voulu réagir. Dans ce cas-là la force de la Phalange était fortement exagérée peut-être. Le nombre des étudiants qui rejoignirent ce mois-là les formations clandestines doubla. Tout le monde parlait de la F.U.E. qui connut une grande renommée à la suite de cette affaire. Nous aimions d'ailleurs beaucoup ces jeunes gens passionnés, d'une imprudence enfantine et d'une loyauté si généreuse qu'elle leur coûta la liberté. Pour mon compte, lorsque je prenais part à des opérations de ce genre, j'emportais dans ma poche une ampoule avec une forte dose de toxique à avaler. Il n'y avait pas longtemps que je la possédais et je me croyais propriétaire d'un trésor. Cela m'avait coûté d'affronter sans remède une rage de dents extraordinaire que je supportai en mordant des mouchoirs et en accumulant des ordonnances. Mais à présent, j'étais maître de ma vie. Si j'étais pris, je n'aurais pas à supporter les tortures dans les cachots de la Sûreté. Marisa m'avait proposé une tablette de mercure blanc volée à son laboratoire, mais je ne l'emportais pas avec moi. L'autre poison je l'avais gagné par ma souffrance. J'avais l'impression que grâce à cela je ne pouvais pas m'accuser de lâcheté. Simplement j'abrégeais une fin inutilement longue et douloureuse. Pour nous il n'y avait pas de salut. Quiconque était pris avec des tracts ou des armes était accusé de rébellion et livré à la justice militaire après avoir été torturé dans les cachots de la gestapo phalangiste. Il y avait, bien entendu, un règlement qui interdisait les voies de fait. C'est ainsi que, pour éviter des réclamations judiciaires, de toutes façons inutiles, s'il y avait erreur, on ne relâchait les innocents qu'après un certain temps pour que les marques des mauvais traitements aient disparu. En attendant, l'innocent restait sous les verrous. Calculez le temps que met à guérir, par exemple, un coup de crosse de fusil en pleine figure. Mais, bien entendu, cela arrivait simplement au cas où l'accusé avait des relations qui agissaient pour lui. Un pauvre inconnu était frappé jusqu'à ce qu'il avouât n'importe quoi. Ce n'était pas pour rien que l'on nous parlait à longueur de journées d'une renaissance scolastique et de la supériorité du moyen âge sur l'époque moderne. La justice devenait moyenâgeuse et appliquait « la question » avec enthousiasme. Il fallait donc s'arranger pour ne pas tomber vivant entre ses mains.

L'instruction des procès était remise, donc, entre les mains de la

justice militaire. Cela voulait dire que l'accusé n'avait pas le droit de se défendre. Il assistait à l'audience, mais sans autre recours que de nier les faits qu'on lui reprochait. La défense était assurée par un officier désigné d'office et qui, bien entendu, ne savait pas un mot de droit, ou s'il le savait, le cachait prudemment. La plupart du temps l'officier ainsi désigné, soit pour ne pas se compromettre par une défense trop chaleureuse, soit pour ne pas se mettre des ennuis sur le dos, se bornait à dire qu'il était d'accord avec les conclusions de l'accusation et qu'il sollicitait l'indulgence du juge. Les défenseurs qui n'acceptaient pas ce régime de justice et remplissaient leur devoir avec une certaine honnêteté disparaissaient de la liste ou se trouvaient poursuivis. Après cela le coupable était condamné à la peine de mort. Plus tard, lorsque les procès (dernièrement) furent un peu moins sanguinaires, on condamnait les gens non plus pour rébellion mais pour violation d'un article du code pénal. Ainsi lors du jugement des membres de la F. U. E. le ministère public ayant demandé des peines dont la plus forte était de quatre ans de prison pour recel de tracts, le juge les condamna à des emprisonnements bien supérieurs pour activités subversives. Il est difficile de trouver quoi que ce soit de sérieux dans une justice de ce genre où les accusés sont à la merci du juge, où l'accusation ne sert que de conseiller gratuit, où le défenseur n'y entend systématiquement rien, et de surcroît, a peur.

D'autre part, l'Église était alors si puissante et les esprits tellement apeurés qu'on apprenait couramment des faits comme celui-ci : un homme est accusé d'avoir assassiné, volé, et brisé dans une église une statuette de saint. On démontre la fausseté de l'accusation quant au vol et à l'assassinat. Les témoins sont d'accord seulement pour dire qu'ils ont vu cet homme briser la statuette dans un accès d'athéisme iconoclaste. L'accusé est condamné à mort.

Ce qui frappait l'imagination dans ces jugements n'était pas tant leur horreur que leur absurdité.

Bien entendu, il fallait compter avec la corruption générale. Les juges civils qui devaient vivre avec des salaires de misère se vendaient, eux et leurs sentences, aux plus offrants. C'était un fait connu que les avocats du parti et les clients riches gagnaient tous les procès. Dans le contentieux, c'était la même chose. Toutes les plaintes contre les passe-droits de l'État, du parti et des administrations étaient cassées. Par contre, même sans injustice à reprocher, les puissants obtenaient des indemnités fabuleuses pour des expro-

priations ou des torts qu'ils n'avaient pas subis. L'Espagne était, est encore une véritable souricière. Qui s'y laisse prendre voit sa vie brisée.

Pour des jeunes gens comme nous la situation était très dure. Moi j'avais pour le moment mes traductions qui me mettaient à l'abri du besoin. Miguel trouvait heureusement chez Maria-Rosa un dérivatif à ses soucis et une raison pour ne pas commettre trop d'imprudences. Il faisait montre en tout de la même audace joyeuse qui l'avait poussé vers moi lorsque je cirais des chaussures et vendais des cigarettes au marché noir à la porte de l'Université. La même spontanéité décidée l'avait lié pour la vie à Maria-Rosa. Elle tremblait pour lui mais se montrait d'une vaillance admirable. A moi seulement elle confessait ses craintes, ses brouilles passagères avec mon ami. Miguel se trouvait lui aussi, maintenant, dans de sérieuses difficultés. Ayant terminé ses études, obligé de dévorer l'héritage paternel qu'il consacrait à la cause, il ne trouvait que des emplois misérables comme le mien qui ne lui permettaient pas de subvenir aux besoins de l'organisation et n'offraient pas d'avenir. Qui ne voulait pas se vendre était condamné à mourir de faim ou plutôt à vivre dans la faim. Ainsi sa capacité combative, pensait-on, serait diminuée; par contre, pour vivre confortablement, il suffisait d'entrer au parti officiel ou mieux encore à l'*Opus Dei*, espèce de franc-maçonnerie blanche qui n'avait pas les points de vue idéalistes de l'autre maçonnerie tout en possédant sa structure; son seul but était d'affirmer l'autorité du Pape et de s'octroyer les prébendes sous la bienveillante protection de l'Église.

Un autre moyen d'arriver était le vol organisé, à condition de mettre un ministre dans l'affaire. Non seulement les deux hommes les plus considérés étaient des contrebandiers notoires à la solde du Ministère du Commerce, mais encore il y avait un grand nombre d'aventuriers sans scrupules qui allaient jusqu'à l'assassinat. C'est à cette époque que se constitua l'une des grosses fortunes de Madrid. Un petit agent d'assurances fit établir une police élevée pour un petit bateau qu'il envoya par le fond. Le directeur des assurances, le petit agent et le propriétaire se partagèrent la forte somme. On avait oublié de mettre dans la combinaison les quatre marins qui n'eurent pas le temps de se sauver. Mais le petit agent d'assurances a aujourd'hui un harem secret comme il est de mode chez les multimillionnaires du marché noir et il dîne trois fois par semaine avec quelque ministre. L'argent du bateau lui a servi pour acheter un

ministre d'abord, puis avec les bénéfices, un autre, etc Tout Madrid le sait et un quart de Madrid le salue.

Vers cette époque l'offensive des grenades commença sérieusement. Nos pauvres grenades domestiques, qui faisaient plus de bruit que de dégâts, mais qui suffisaient pour qu'on nous réglât notre compte sur place sans crier gare si on nous prenait. Ce fut un beau chahut. Des bombes sortirent de tous les coins. Tous les partis, toutes les factions rivalisaient entre eux. Pas un centre de Phalange, pas un gros dépôt de marché noir qui n'ait reçu la sienne. Des portes et des fenêtres éventrées par les explosions, surgissaient, les bras en l'air, de pauvres diables d'assassins en chemises bleues. Malheureusement nous avions à éviter la contre-attaque de la Gestapo : sans avoir le temps de faire justice, nous disparaissions. Pedro et les siens étaient particulièrement experts dans ce genre de sport qui nous occupa un an et au cours duquel pas mal des nôtres tombèrent glorieusement en mission. Il était temps; partout le moral coulait à pic.

Mais pour nous, face à une opinion publique épouvantée et à une Gestapo ivre de rage, il était épuisant de devoir constamment soutenir l'esprit de résistance au péril de notre vie et à la force de nos poignets. Nous ne faisions pas que lancer des tracts et des bombes. Nous reproduisions aussi nos communiqués pour la transmission. De cela se chargeait spécialement le groupe directeur, Miguel, Marga, José, etc. Pour ne rien conserver à domicile, en cas de perquisition, nous avions installé notre quartier général dans l'une des nombreuses maisons en ruines que la guerre avait laissées derrière elle aux abords de Madrid. Quoique isolée d'un kilomètre de la ceinture, elle n'était pas à plus de 20 minutes de marche du métro le plus proche; nous étions là à la fois moins compromis si l'on pratiquait une perquisition et mieux préparés à faire front à une attaque à main armée.

Nos précautions devaient nous être très utiles. Un soir nous étions cinq. Avant de commencer à travailler, Miguel nous commentait à haute voix la situation générale et le communiqué. Gloria était ce jour-là de garde et veillait au dehors. Nous employions en général les filles pour les surveillances qui ne comportaient pas de gros dangers.

Gloria entra bouleversée : « La maison est surveillée, il y a deux patrouilles en vue. »

Miguel d'un geste éteignit la lampe de carbure. Il n'y avait pas

de doute, on nous avait suivis, repérés, et les gens de la Gestapo attendaient l'arrivée de forces plus nombreuses pour donner l'assaut. Gloria exagérait. Les deux patrouilles se réduisaient à deux hommes chacune. Nous n'avions que deux revolvers avec douze balles en tout. Pedro en prit un et Miguel un autre.

Nous autres, nous devions nous lancer vers la ville aussitôt après les détonations. Miguel et Pedro sortirent.

Ils rampaient sur le sol et nous les perdîmes de vue. Cela dura une longue minute.

Les filles haletaient.

Marga avait posé sa main sur la mienne sans que je m'en rende compte. J'y ai vu le lendemain quatre blessures en forme d'ongles. Deux détonations, puis une troisième à gauche. Miguel tirait et courait dans une campagne soudain ouverte. Une véritable fusillade à droite. Et Pedro qui partait en courant à son tour. Nous courions tous. Deux minutes plus tard, je demandai : « Où est Miguel? »

— Miguel n'est pas là.

— Continuez, je vais voir.

— Tu es fou.

— Continuez, les voilà, la Gestapo arrive.

Ils continuèrent. Je rebroussai chemin. Avant que Pedro n'ait tiré, l'un de ceux de droite avait dû abattre Miguel qui fuyait. De là cette fusillade. Une forme qui titubait. Je la pris, un bras passé par mes épaules. Je refis le chemin. Miguel vacillait. Des cris. Des phares. Nous tombâmes à plat ventre; une cinquantaine d'hommes couraient vers la maison, la passèrent. Nous repartîmes en courant. Je traînai Miguel, je le harcelai, je l'insultai. Nous arrivions à la ville. Pas de taxi. Pas de métro. Une voiture arrêtée. Tant pis, je la volai. D'un coup de la crosse du revolver, je cassai le carreau, je passai la main et ouvris la porte par le dedans. Je jetai Miguel à l'intérieur et je montai. Chiendent de sort. La clef du contact. A ce moment le propriétaire sortit d'un porche (il devait, ai-je supposé ensuite, faire ses adieux à quelqu'un sous la porte cochère). Je le menaçai du revolver. « La Gestapo est à nos trousses. Emmenez-nous ou je vous brûle » — « Aviez pas besoin de casser le carreau. » On démarra.

— Qu'est-ce qu'il a, le frère?

— Blessé.

Après un moment il dit : « Je suppose que je peux compter sur

votre discrétion si vous êtes pris comme vous pouvez compter sur la mienne. Où est-ce que je vous arrête? »

Je ne pouvais quand même pas laisser Miguel rentrer chez lui tout seul. Alors j'ai donné une adresse près de chez Maria-Rosa. Le bonhomme a encore grommelé : « Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire à l'assurance pour le carreau? »

Et puis il nous a laissés.

Quand il a été parti, j'ai réussi à traîner Miguel jusque chez Maria-Rosa dont il avait la clef de l'appartement pour se réfugier dans un cas semblable. Nous sommes donc montés, moi le traînant et lui pâle comme une serviette. J'ai réveillé Maria-Rosa. Je connaissais l'appartement et sa chambre. Elle sortit en tenue de nuit tenant à la main sa robe de chambre, aussi pâle que Miguel que j'avais déposé sur le tapis, faute de savoir qu'en faire.

Maria-Rosa a été courageuse. Elle n'a pas pleuré, elle ne s'est pas évanouie. Avant même de passer sa robe de chambre, elle fit chauffer de l'eau à la cuisine, puis elle revint avec des bandes et des remèdes. Avec bien du mal, j'ai porté Miguel sur son lit. Je n'en pouvais plus. Elle m'a dit que je pouvais dormir sur le tapis avec une couverture, mais je préférais rentrer chez moi et elle m'a salué avec un gentil sourire, puis au dernier moment elle s'est approchée de moi, a mis ses mains sur mes épaules et m'a donné un léger baiser sur le coin des lèvres : « Merci », dit-elle, et puis changeant de ton : « maintenant allez-vous-en vite. »

Toute cette affaire nous coûta la perte du local, de la machine et de pas mal de papiers déjà rédigés. Sans compter que Miguel fut presque un mois à se remettre et que sans lui les choses allaient au ralenti.

Pedro ne pouvait se consoler de n'avoir pas tiré assez vite, mais il n'était pas en position et avant d'abattre les deux hommes il avait dû vider tout son chargeur.

Pour le reste, il n'y eut pas de suite. Nous n'avions pas été identifiés. Cette histoire nous calma beaucoup et nous fit redoubler de précautions. Le pays entrait dans une phase de passivité qui a été assez bien décrite dans le fameux roman *Nada* (Rien), quoique ce livre ait été publié plus tard. « Rien », le titre même est révélateur. Nous vivions une époque vide. Pas mal de jeunes intellectuels tournaient le dos aux problèmes de l'heure et tâchaient de les oublier par une frivolité voulue. La plupart, même sans se rendre compte peut-être exactement des causes de leur inquiétude, vivaient

dans un malaise étrange. Tout le roman *Nada* baigne dans ce caractère trouble de gens qui commencent à se résigner et qui, comme les braves Russes de Dostoïevski, n'osent pas prendre parti contre l'oppresseur, mais se sentent humiliés, bafoués. Les intellectuels les plus intelligents, comme l'auteur de *Nada*, qui se peint au premier plan, ou certain de ses personnages, se réfugient dans une excitation morbide, malsaine. Ce n'est pas un hasard si l'on a signalé les points communs de ce roman avec la littérature russe d'avant la Révolution. La seule influence est celle du milieu, mais elle coïncide parfaitement avec celui où se débattait Dostoïevski. Une sourde angoisse qui vibre dans l'air et qui garde encore comme un ciel d'orage les échos des exécutions. Ce « Rien », cette psychose du néant, cette hallucination collective que les intellectuels mourant de faim tirent de leurs souffrances, voilà le véritable décor de la vie en Espagne sous le fascisme.

Mais cela, les étrangers ne le voient pas. On leur montre le seul Lycée décent de Madrid et d'Espagne et ils s'extasient. Ils croient que les autres sont ainsi, mais voilà : il n'y en a pas d'autres. Nous exportons tout ce que nous pouvons pour nous concilier les bonnes grâces du Bloc Occidental, mais ici il ne reste rien à manger pour ceux qui ne peuvent pas payer les prix du marché noir. Le déjeuner d'un maçon consiste couramment en une soupe de pois chiches. Un jeune fasciste à qui je le faisais remarquer récemment répondit : « Ça ne fait rien, ce sont des animaux. » Rien dans l'esprit, rien dans le plat, voilà la situation de l'Espagne de Franco. Malheureusement ce néant auquel ont été condamnés tous nos efforts jusqu'à présent, ce néant vers lequel nous nous précipitons, tête baissée, chaque jour davantage, n'est pas près de finir et nous ne savons pas quand nous en sortirons.

II. — Première débacle

Nous sommes les derniers débris de l'intelligentzia européenne. Nous avons cru généreusement que l'esprit pouvait révolutionner le monde et ce n'était pas vrai.

Ce n'était pas vrai du tout.

Face aux baïonnettes, que peut faire l'intelligence? Nous ne sommes ni des dieux, ni des génies, simplement des garçons et des filles pleins d'allant et d'entrain. Nous avons cru à la liberté et

qu'on pouvait par la parole contribuer à l'avènement d'un monde meilleur. Une grande partie des nôtres sont déjà morts dans les cachots d'une Gestapo quelconque après d'atroces misères. On les a torturés pour leur faire avouer quoi? Nous n'avions pas d'armes. Nous nous sommes jetés en avant avec des mots et avec nos stylos. Maintenant je pense à Elvira. Évidemment je sais que le sort de Marisa et de Gloria a été pire. Marisa qui était laide a été violée ainsi que Gloria qui était jolie. Et puis on les a fusillées avec toute leur honte sans voir le jour, sans voir l'aurore, au cours même de cette nuit sans draps, cette nuit de dures couvertures élimées et rugueuses qui salissent et ne réchauffent pas. Cette nuit qui a dû couvrir de plaques rouges le corps délicieux et blanc de Gloria. Je ne pensais pas à elles en ce moment. Je pensais à Elvira. Quand elle a été bien dégoûtée de tout, elle s'est mariée avec un petit gros, chauve, très riche, qui avait des usines et sans s'exposer avait fait beaucoup pour la victoire des partis de droite, parce que ça lui rapportait et parce que ça paraissait solide et pas dangereux pour plus tard. Il a donné un peu d'argent pour ses ouvriers et ça il l'a crié sur les toits.

Elvira était belle. A la Faculté de Droit, elle avait passé ses examens d'une façon brillante; elle s'était spécialisée en économie politique. Elle parlait toujours de grands projets, de grandes réformes. Maintenant silencieuse, face à une société muette, elle vit à Tarasa, à moins que ce ne soit à Sabadell. Son mari l'a épousée pour son éducation et parce que c'est une femme admirable à avoir dans son lit. Je me demande comment ils couchent ensemble. Bien entendu elle le méprise, seulement elle se méprise elle aussi et ça c'est atroce. Un jour je les ai vus à Madrid en voyage. Lui se méfie des anciens amis de sa femme. Lorsqu'elle s'est arrêtée pour me parler, elle avait le visage brusquement brillant. Elle était très contente de me voir. Moi aussi j'étais content. Lui, le seigneur et maître, n'a pas daigné me regarder, alors nous n'avons pas su quoi nous dire et on s'est quittés. Elle avait alors une si forte envie de pleurer qu'elle paraissait vieille et laide. Je sais que je ne reverrai plus Elvira; ou bien je changerai de trottoir ou bien elle fera semblant de regarder ailleurs.

Les riches nous méprisent parce que nous crevons de faim. Ils disent de moi : « C'est une espèce d'intellectuel, incapable de mettre deux sous de côté, il tire le diable par la queue à la fin du mois. » C'est vrai. Moi je n'ai pas de ces magnifiques voitures américaines

dont on a besoin aujourd'hui pour être considéré. Malgré tout les jeunes filles m'aiment, mes camarades m'estiment, mais je ne peux plus écrire. Ce que je devrais dire est passé de mode. Alors que voulez-vous que je fasse? Me mettre à gratter du papier dans un bureau sans penser à autre chose? On n'a pas une licence universitaire pour devenir rond-de-cuir. Alors je rêve. Je rêve d'un chamboulement général où je crèverai avec les autres, où l'on crèvera tous ensemble, qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'autre? La révolution pour moi, ça serait le moyen d'être, je ne suis rien. De penser sur du matériel neuf. D'agir au lieu de me morfondre à courir les éditeurs pour des travaux que je trouve si inefficaces, si vieux jeu et dont je ris moi-même quand j'y pense. Et cependant il faut conserver l'espoir. Il faut le conserver toujours. C'est Miguel qui a raison, mais c'est dur. C'est de jour en jour plus difficile.

Je regrette de m'être laissé aller. Mais on aurait de nous une idée fausse si l'on croyait que nous échappons aussi au souvenir. Bien entendu, avant tout il y a la lutte. Mais nous ne sommes pas des machines. Nous sommes des hommes. Je hais tout sentimentalisme béat. Mais puisque j'ai décidé de tout écrire, de tout vous faire comprendre, il faut que vous sachiez que nous ne sommes pas des gladiateurs. Nous sommes des hommes. Des hommes infiniment las, infiniment désespérés par cette lutte stérile.

Nous aussi nous revendiquons nos droits à la jeunesse, à l'aventure; l'une des choses qui me paraissent les plus décourageantes, c'est que le temps passe, rien ne vient. Je vais atteindre l'âge mûr et je n'aurai pas eu de souvenirs lumineux.

Toujours lutter, toujours se battre, toujours chuchoter. Et je pense aux jeunes des autres pays. Ils ont été à la guerre, c'est entendu. Mais ceux qui sont revenus ont trouvé des fleurs sous leurs pas et autour d'eux des sourires de jeunes filles. On leur a donné des décorations. Il y avait dans l'air des rumeurs de drapeaux. Les nôtres tombent en silence. Il n'y a pour eux ni monuments ni drapeaux.

Alors je vous dis à tous : « Si vous vous faites les complices de vos gouvernements, vous ne méritez rien, ni vos médailles, ni les fleurs, ni les sourires de vos jeunes filles. Vous n'avez pas gagné la guerre si vous êtes partis pour un monde meilleur et plus juste et si vous permettez ce qui se passe ici. Vous êtes allés comme les soldats des autres guerres ramasser des fleurs et des décorations. C'était dangereux. D'accord. Mais c'était un sport. Ce n'est pas vrai que vous vous êtes battus pour des idées. Vous avez menti en par-

tant. Vous avez menti sur le front, vous mentez encore à l'arrière. C'est à se demander si vos morts sont morts pour de bon. »

Enfin, puisque vous nous avez reniés, je reviens à mon histoire. Peut-être finirez-vous par comprendre.

Vous commenciez à gagner votre guerre. Ici l'enthousiasme était prodigieux. On se chuchotait des nouvelles. On se serrait les mains, on s'abordait avec des visages heureux. Les plus naïfs se figuraient déjà que le jour de la victoire, Franco se suiciderait. J'y songe maintenant, en fait, le jour de la victoire un imbécile de courtisan a eu le culot de lui dire, à Franco : « Jusqu'à présent, vous étiez le troisième « Führer » après Mussolini et Hitler. Maintenant vous êtes le premier. »

Avec les victoires alliées, une vague de confiance s'abattit sur le pays. Mais ce n'était plus la belle confiance guerrière qui nous avait soutenus. C'était déjà un abandon. Nous n'avions plus besoin d'avoir peur, nous n'avions plus besoin de tout risquer, la victoire était certaine. Cette confiance passive donna lieu à bien des imprudences. Le gouvernement en profita férocement. Ce n'était pas le moment pour lui de laisser les républicains profiter des circonstances à leur guise. La terreur en fut accrue. Très rapidement, on passa à l'état de siège, mais ce fut quand même un peu plus tard. Nous autres, nous travaillions plus que jamais. Le groupe atteignait huit à neuf cents adhérents. Nous serions prêts pour le grand jour.

Bien entendu, c'était Miguel qui avait le travail le plus dur. L'Université se fermait de plus en plus aux bonnes volontés. On y trouvait un grand nombre de bons à rien, dont les parents enrichis voulaient faire des intellectuels. Autant mettre un bonnet mitré à un chat. Dans les couloirs de l'Université, on parlait exclusivement de football, de femmes et de cinéma. Aucune inquiétude intellectuelle ne venait troubler la paix de ces êtres ignares. Les meilleurs, ceux qui se rendaient compte de leur nullité, substituaient la pédanterie à la science. Plagiant de-ci, de-là, les œuvres étrangères pour leurs travaux scientifiques, ils ne parlaient que par citations. Un argument ne se défendait que par le nombre d'auteurs qui le soutenaient et leur nom. Procédé d'autre part éminemment scolastique et conséquence logique d'une éducation à base de thomisme. On ne me croira pas si j'ajoute que soutenir la supériorité de Bergson, ou d'Einstein, de Descartes ou de Kant, de n'importe qui sur les scolastiques, provoquait chez ces pauvres hères un ahurissement démesuré. Ils n'avaient entendu parler de ces philosophes que par des maîtres

tendancieux et toujours par rapport au point de vue catholique *espagnol.* Fait particulièrement remarquable, les rares révolutionnaires ne l'étaient que par tradition familiale, alors que partout ailleurs les plus ardents l'ont été contre et malgré leur éducation.

Exposant vingt fois par jour ses opinions, Miguel réussissait à passer pour un original peu dangereux sans grande efficacité. Du moins sans un succès digne de ses efforts. Les milieux bureaucratiques où nous évoluions, Marga et moi, étaient cent fois plus prêts à accepter nos mots d'ordre.

Julio et les autres avaient les coudées franches. En effet, dans les milieux ouvriers, les mouchards étaient assez visibles. Et tout aussi visibles, les opinions de chacun. Seulement les imprudences étaient multiples. Trois fois nous fûmes paralysés par des rafles venant du sous-groupe de Pedro. La troisième fois, Julio fut pris et ce fut une grande perte. Ces accidents nous contraignaient à des mois entiers d'inaction et nous obligeaient à repartir trop souvent à zéro. Non seulement les éléments disparus étaient en général les plus décidés, mais par contre-coup d'autres abandonnaient la partie. Ce n'est pas drôle de dissimuler continuellement ses opinions, d'avoir toujours quelque chose à cacher, de vivre sous le coup d'une arrestation imminente. Voilà pourquoi nous n'avancions pas très vite. On ne peut pas aussi écrire toujours chez soi. Souvent on le fait dans un café. Si un ami s'approche, cela crispe les nerfs de devoir toujours dissimuler ce qu'on écrit. Le faire avec habileté pour éviter les soupçons. Lorsqu'on parle, cela crispe les nerfs de devoir regarder continuellement si personne n'écoute, changer de conversation quand passe n'importe qui. On a beau être plein d'enthousiasme un jour, un autre jour, des mois, des années ainsi, ça use tous les caractères. On ne pouvait pas ne pas excuser ceux qui abandonnaient la partie.

Je me rappelle la mort de Roosevelt. J'écrivais dans un café. Préoccupé, comme d'habitude, avec une angoisse qui depuis longtemps, comme une vieille camarade, ne m'abandonne presque jamais. Il y avait en face de moi une jeune fille. Je me souviens de tout. Elle avait de jolies jambes que je regardais en détournant les yeux de mon travail. C'était une gentille fille, bonne camarade, mais je la soupçonnais d'avoir de la sympathie pour l'autre clan. Un ami s'approcha. Comme toujours je glissai sur le feuillet que j'écrivais le livre ouvert à dessein sur la table. Mais il ne chercha pas à lire. Il dit seulement : « Roosevelt est mort. »

Sur le moment je ne l'ai pas cru. On ne pouvait pas croire une

chose pareille. Nous ne comptions pas beaucoup sur Churchill. L'Anglais est avant tout un Anglais, c'est-à-dire un conservateur. Churchill avait peur des conséquences. Pour lui, nous étions des rouges, rien de plus. Cela suffisait, lui semblait-il, à nous rendre solidaires des attaques qu'il allait bientôt subir, il le savait, de la part des travaillistes.

Mais Roosevelt.

L'héritier spirituel de Wilson. Un Wilson actif, décidé, énergique, aussi généreux et plus réaliste. L'homme qui avait gagné la guerre. Et qui la gagnait comme il l'entendait. Dans un sens et pour des fins telles que tout changement dans la machine fausserait les rouages, nous lancerait vers une nouvelle guerre, saboterait la paix. Quoi? Roosevelt sans qui la paix ne serait qu'un armistice, Roosevelt ne pouvait pas mourir. Et pourtant c'était vrai. La chose incroyable était arrivée. Maintenant, quand j'y pense, je revois les jolies jambes gainées de soie de cette jeune fille aux convictions suspectes. Je sens dans ma gorge et dans ma poitrine ma vieille compagne : l'angoisse. Et cette sensation une fois de plus que c'est inutile, que tout est inutile, que le destin nous en veut. Roosevelt, lui, ne nous aurait pas laissé tomber. Tout s'est lié contre nous. Et maintenant nous sommes encore terriblement, incroyablement seuls.

Et pourtant tout n'était pas perdu. La guerre continuait. Miguel imperturbable faisait front à l'orage. Aux pires moments, en pleine rafle, il assurait les liaisons, allait personnellement de groupe en groupe, se faisait connaître. Il risquait sa vie, mais grâce à lui tout continuait. On bouchait les trous laissés par les désertions et les emprisonnements. Le recrutement devenait de plus en plus difficile. La peur gagnait de proche en proche. Plus la victoire des Alliés était certaine et plus la police voulait avoir de monde sous les verrous ce jour-là. Ce qui coïncida aussi avec la mort de Roosevelt, ce fut la descente en masse des phalangistes armés dans les quartiers ouvriers pour y semer la terreur. L'incident avait pris naissance dans le centre de la phalange à Cuatros-Caminos. Après une courte bagarre, la garnison avait été tuée et les assaillants avaient emporté les précieuses archives avec les fiches secrètes, les dénonciations et autres papiers d'un grand intérêt. Le gouvernement décida alors de réagir par la terreur. Quelques jours plus tard tous les phalangistes (c'est-à-dire, avouaient ingénument les journaux, 200.000 hommes dans une ville qui dépassait le million, en faisant la part de l'exagération officielle) tous les phalangistes furent convoqués au centre

de la ville, armés. Par ordre supérieur, toutes les boutiques, les collèges, les bureaux, tout était fermé afin de rendre plus horrible encore l'impression de peur et afin que tous les sbires fussent libres. Puis la colonne se dirigea en gueulant des provocations vers le quartier ouvrier de Ventas. Une fois là on les lança à l'attaque, comme une troupe de mercenaires dans une ville conquise. Le quartier fut envahi par surprise. Personne ne s'y attendait. Tout homme vu dans la rue et qui ne portait pas la chemise bleue fut arrêté sous la menace des revolvers et systématiquement assommé à coups de poings. Au bout d'une demi-heure, il ne restait plus un civil dans la rue. Alors ces sauvages, non contents de mettre le quartier en état de siège, commencèrent à faire ouvrir les portes « au nom de la loi » (de quelle loi) ou de les défoncer, et les scènes de brutalité continuèrent à l'intérieur. Ce n'est que tard dans la nuit que les moins échauffés se retirèrent et le quartier resta assiégé jusqu'au lendemain. La police, bien entendu, appuyait le mouvement autant que possible.

Si cette démonstration de terreur laissa un profond souvenir de rancœur, il n'en est pas moins vrai que les conséquences en furent désastreuses. En effet, tous ceux qui avaient des armes organisèrent des groupes d'action, mais ils étaient peu nombreux et cela entrait dans les plans du gouvernement. Miguel fut assez sage pour nous empêcher de bouger. En effet, l'infériorité numérique était telle que, malgré tout le courage déployé par les révoltés au cours de deux semaines de bagarres nocturnes entre patrouilles des deux camps, nous y perdîmes une grande partie de nos rares armes. La seule satisfaction morale fut de réussir à hisser à deux reprises et à défendre chaque fois la nuit entière un drapeau républicain au-dessus de positions improvisées. Ces efforts dispersés, sans cohésion, sans surtout une véritable préparation et sans chef devaient échouer. Les opérations de propagande auxquelles nous nous livrâmes intensément ensuite, surtout au moyen de nos grenades domestiques, eurent beaucoup de mal à effacer cette pénible impression.

Mais vraiment nous jouions de malchance. Après la disparition de Julio il arriva quelque chose de bien pire encore. Une chose que je vais tenter de raconter froidement. Il n'y a plus rien à faire même si je sens encore aujourd'hui comme une volée de coups de poings sur ma poitrine lorsque j'y songe, il n'y a rien à faire. C'est comme ça. Marga, Gloria et Marisa ont été arrêtées sur une dénonciation.

Il a fallu que je m'interrompe un moment pour réfléchir. Comment peut-on raconter une chose pareille qui nous a jetés dans une si

profonde tristesse? Voilà, j'avais rendez-vous avec Marga dans un café pour lui présenter une jeune fille que j'avais recrutée pour son groupe. C'était un samedi après-midi. Ce jour-là, je n'allais pas au bureau. Je devais amener la jeune fille dans un café du centre entre trois heures et demie et quatre heures et Marga devait venir nous rejoindre. A quatre heures moins vingt-cinq, nous étions là. La petite était un peu nerveuse. Je la rassurai de mon mieux. Elle était d'ailleurs tout à fait décidée. Malgré tout, lorsque pour la première fois on se met hors la loi, on vit un moment qui marque dans l'existence. Nous avons pris un café et tâché de parler d'autre chose. A quatre heures moins dix, comme Marga n'était pas encore là, j'ai dit : « Maintenant, elle ne peut plus tarder. »

Ce qui prouve que malgré les propos banals que nous échangions sur je ne sais plus quel livre, nous étions nerveux. Malgré moi je regardais tout le temps vers la porte et comme j'étais mal placé, je devais me tordre le cou. Je me suis demandé ensuite pourquoi j'étais si anxieux ce jour-là. Je ne crois pas aux pressentiments. C'est peut-être parce que Marga était toujours très exacte.

A quatre heures, nous nous sommes levés. Heureusement le garçon n'avait pas de monnaie. Il a dû aller en chercher. Nous avons perdu comme cela cinq minutes au cours desquelles ma conviction était faite. Au sortir du café, j'ai dit à la petite : « File d'un côté et moi de l'autre. Je te téléphonerai. Il est arrivé quelque chose. »

Alors elle m'a regardé et avec une petite voix tremblante elle a dit : « Ça ne fait rien. Même s'il lui est arrivé un accident, tu peux compter sur moi. » Nous nous sommes serré fortement la main. J'ai vu sans qu'elle prononce une parole que ses lèvres s'ouvraient à vide, dessinaient un « sois prudent » mais elle ne le dit pas. Nous nous séparâmes. Je ne savais pas où me tourner. Marisa, Gloria ou n'importe quelle fille du groupe aurait dû aviser. La consigne était de transmettre immédiatement, suivant un code, de semblables nouvelles. Il était défendu d'accomplir la moindre démarche pour se renseigner. Si j'avais obéi à mon impulsion, j'aurais couru chez Marisa. Là-bas la Gestapo, commodément installée, attendait les visiteurs.

Je rentrai chez moi et avertis Miguel que quelque chose allait mal et qu'il y avait du danger. La première nouvelle que je reçus fut celle de l'arrestation de Gloria. Un quart d'heure plus tard j'appris que toutes les trois avaient été arrêtées à l'heure du déjeuner.

Pas de doute. Une dénonciation. Il fallait d'abord organiser la quarantaine des sept jeunes filles du groupe et ne les reprendre

qu'après avoir vérifié d'où venait le coup. Immobiliser tout le réseau immédiat jusqu'à nouvel ordre et rattacher le sous-groupe suivant au groupe de tête. Mais la méfiance que nous commencions à avoir des jeunes filles ne nous inclinait pas à reprendre avec nous leur groupe ni, tant s'en faut, à mettre en danger quelqu'un en le plaçant à la tête de la ligne. Pour le moment nous étions atterrés. C'était en effet une dénonciation. La coupable a expié d'une manière inattendue. Folle de peur, elle est entrée dans un couvent. J'aime à penser que cet emprisonnement perpétuel qu'elle a préféré à une justice plus exacte lui laissera largement le temps de souffrir et de pleurer sa jeunesse perdue et sa vie gâchée.

Et pourtant je n'avais jamais cru aux dénonciations. Je sais bien que c'est stupide. L'expérience était là. Mais je ne pouvais pas croire qu'un homme froidement pouvait en supprimer un autre sur un bout de papier. Ce n'est que le jour où nous avons intercepté une partie de la correspondance d'un poste de la Phalange que j'ai vu de mes yeux une dénonciation. C'était à ne pas y croire. Non. Comment peut-on tuer sans risque et avec une telle facilité? Ce n'était pas un rapport de la police secrète, comme je l'avais longtemps cru. Un papier arraché à un cahier de brouillon avec des raies enfantines pour guider le crayon; quelque chose de puéril. Et sur le papier, il y avait écrit :

« M. le Chef de la Centurie — Un tel recherché pour ses
» activités révolutionnaires est rentré en Espagne à travers la
» montagne. Il habite rue..... Je compte sur vous pour garder secret
» le nom du signataire à cause des dommages que cela pourrait lui
» causer. »

Et c'était signé. Au-dessus on mettait : « Si l'on connaissait cette dénonciation, cela pourrait me causer beaucoup d'ennuis ». Une grosse écriture appliquée mais malhabile, probablement changée. Quant au nom, il y a tellement de personnes qui le portent dans une ville, allez chercher. Cependant c'est ce que l'on appelle une dénonciation non anonyme, dont l'auteur n'est pas confronté avec l'accusé sur sa demande.

Personnellement le choc que j'ai reçu ce jour-là a été l'un des plus rudes de toute la campagne jusqu'à ce jour. Les trois jeunes filles sont restées une semaine dans les cachots de la Sûreté avant d'être transférées en prison.

Lorsque je pense aux cauchemars qui m'assaillaient à cette époque,

je comprends que depuis lors, moi aussi comme les autres, j'ai eu du plomb dans l'aile.

Ce qui me rend perplexe, c'est la raison de notre obstination. Pourquoi avons-nous continué? Pourquoi est-ce qu'une poignée encore continue? Pourquoi est-ce que j'ai écrit ces lignes comme un cri de désespoir, comme un dernier appel au secours? Ce manuscrit qui met ma vie en danger et la mettra encore même après que je me serai séparé de lui, sera-t-il lu? Réussira-t-il à passer la frontière? Sera-t-il publié? Et enfin sera-t-il compris? Beaucoup diraient que cela n'en vaut pas la peine, mais depuis qu'en pleine guerre a surgi un jour cette consigne, je ne veux plus l'abandonner : « *Il vaut mieux mourir debout plutôt que de vivre à plat ventre.* » Voilà pourquoi j'écris et voilà pourquoi nous continuons la lutte après dix ans de misère.

Il y a aussi des choses que je n'ai pas encore expliquées et qu'à l'étranger, on ne peut pas comprendre. J'ai parlé de l'*Opus Dei*, cette maçonnerie religieuse, je viens de dire que la jeune fille qui a dénoncé Marga et ses compagnes est entrée au couvent. Cela paraîtra étrange. Il faut que vous sachiez qu'en Espagne, il y a deux dictatures : celle du parti officiel et celle de l'Église. Par exemple, dans un grand nombre de villages, le curé a le droit d'infliger des amendes à ses paroissiens qui travaillent le dimanche ou qui dansent en Carême ou même simplement commencent à danser un dimanche quelconque alors qu'il y a un service à l'église. Ces amendes sont communiquées à la gendarmerie qui se charge de les faire percevoir *manu militari*. Dans des pays comme la France où l'Église est séparée de l'État ou bien dans les pays non catholiques, il est difficile de deviner quelle arme la confession et la direction spirituelle peuvent constituer dans une nation où le catholicisme est religion d'État. Pratiquement l'Église exerce un contrôle non seulement sur les consciences, mais sur toutes les activités publiques. L'Église est ici un obstacle insurmontable dans la vie des non-pratiquants. Par contre, pour ceux qui croient ou font semblant de croire, toutes les portes s'ouvrent. Le professorat, la carrière politique, la diplomatie, même les recherches scientifiques, dont le Conseil Supérieur, bien qu'il ne réalise aucun travail utile, contrôle les études et les découvertes capables d'ébranler la foi; la *Revue Philosophique* n'admet pas l'exposé d'une théorie moderne, l'existentialisme par exemple. Le concours d'entrée à l'École diplomatique comprend une épreuve sévère de religion; d'ailleurs, depuis l'école primaire jusqu'au dernier

cours de l'Université l'examen religieux est chaque année indispensable si l'on veut poursuivre ses études. Heureusement, comme la formation de bons chrétiens intéresse moins l'Église que la perception des droits d'examen et de prébendes de professeurs, l'examen devient une simple formalité. Les livres de Stendhal sont interdits comme des milliers d'autres, classiques ou non. Bref, la dénonciation et la condamnation de nos camarades était due à une confession. La malheureuse jeune fille, poussée par un prêtre qui lui affirmait que celer à la justice l'existence des grands criminels que nous étions, était un péché mortel, avait cédé et s'était réfugiée dans un couvent.

Cela peut paraître absurdement romanesque, mais en Espagne pareils événements sont quotidiens. Comment Marga n'avait-elle pas connu les penchants religieux de sa recrue? C'est l'une de ces imprudences comme l'on ne peut pas ne pas en commettre de temps à autre. Cependant le peuple espagnol est très loin d'être un peuple de mouchards. Ce n'est que sous l'exploitation intéressée du sentiment religieux que l'on arrive à faire taire les scrupules des gens de bonne foi.

Quoi qu'il en soit, ce fut pour nous tous un très rude coup. Et pour moi plus encore que pour les autres, cela va sans dire. Notre petit groupe se trouvait déjà fortement diminué. Miguel hésitait à mettre Maria-Rosa à la place de Marga. Nous avions adopté comme principe de nous méfier des adhésions par amour. Lui et moi nous savions que nous pouvions compter sur Maria-Rosa, mais pour ne pas donner le mauvais exemple, nous ne changeâmes rien aux règles établies. Nous préférions ne pas mettre au courant de notre activité les jeunes filles que nous aimions. Si elles cessaient de nous aimer, nous évitions les angoisses de craindre une vengeance sanglante. L'argument était de poids. Rien de ce que faisait Miguel n'était irréfléchi. Mon rôle de confident servit à quelque chose cette fois-là et Maria-Rosa demeura en dehors de toute activité.

Quand nous pûmes recommencer à travailler, l'état d'esprit avait beaucoup évolué. Il s'était produit un curieux tour de passe-passe. Au rythme des victoires alliées, tout le monde proclamait sa sympathie pour l'Angleterre. Bien sûr, lorsque le premier film de guerre allié fut projeté, il y eut du scandale dans la salle. C'était le film *In which we serve*. Les gens qui sifflaient m'étaient plus sympathiques que ceux qui, sans oser encore ouvertement retourner leur veste, disaient que, en dehors de toute tendance politique, le spectacle était magnifique; ce qui d'ailleurs n'était pas vrai, car il n'avait

rien d'extraordinaire. A partir de ce moment, on laissa passer les communiqués alliés à côté des allemands jusqu'à ce que ces derniers fussent relégués dans un coin au bas d'une page ou simplement oubliés. Seul *Informaciones Zeitung* continuait sa campagne germanophile, comme si rien n'était et annonçait sans cesse des victoires allemandes de plus en plus proches de la frontière du Reich. Une farce honteuse fut le renversement brutal de la politique du gouvernement de Franco à propos de quelques Espagnols massacrés avec le reste de la population aux Philippines. En vingt-quatre heures toute la presse dénonçait la barbarie des amis de l'Allemagne et réclamait vengeance. On venait de rappeler de Russie les derniers volontaires en privant même de leur nationalité les quelques hommes attachés à leurs convictions et qui refusaient de les trahir ainsi. Le gouvernement n'aurait eu aucun scrupule à organiser une nouvelle expédition mais cette fois contre l'autre camp. Il en fut pour ses frais et sa honte. Il ne manquait pourtant pas ici de gens disposés à rejoindre les armées alliées et à revenir avec leur fusil.

. . . .

III. — La fin de la guerre.

L'hiver se passa sans plus d'émotions. Petit à petit nous reprenions du poil de la bête. A la vague de peur et d'indifférence qui suivit, les nouvelles du front portaient remède. Bien entendu, lorsque l'offensive fut arrêtée à Aix-la-Chapelle, les journaux recommencèrent à hurler. *Informaciones Zeitung* clamait sur tous les toits que c'était la plus grande bataille de la guerre, que c'était la dernière. Une nouvelle bataille des Flandres, une nouvelle campagne de 1940. Malgré le sang-froid que nous voulions conserver, nous étions atterrés. La radio anglaise avait beau diminuer l'importance de la défaite, nous ne savions plus qui croire. Ici toutes les nouvelles arrivaient déformées, transformées, méconnaissables. C'était à devenir fou. Les Phalangistes relevaient la tête et se ruaient sur leurs journaux pour les parcourir avec des cris de triomphe. Enfin les Allemands furent de nouveau arrêtés et le pays respira. La libération était plus proche que jamais. Le maquis républicain était concentré à la frontière. Les Alliés n'avaient qu'un geste à faire. Comment croire que ce geste ils ne le feraient pas? A cette époque-là,

reconnaître le gouvernement exilé aurait suffi à chasser Franco sans révolution et sans qu'il demandât son reste. L'écrasement de l'offensive allemande avait placé les Phalangistes face aux réalités. Mais les Alliés firent la sourde oreille. Et pourtant à Dunkerque et à Arras, des Espagnols républicains, engagés dans l'armée française, se sont fait massacrer parmi les derniers pour sauver ce que l'on pouvait sauver et pour ne pas survivre à une seconde défaite. Des Espagnols républicains ont formé des noyaux du maquis. Ce sont eux qui ont appris à se battre à beaucoup de maquisards. Cette tactique des bandes en campagne, qui consiste à grouper les fusils mitrailleurs devant et au centre et à les appuyer par des tirailleurs mobiles sur les flancs, a été inventée par nos milices et nos guerilleros et transmise par nos volontaires au maquis français. Qui aurait pu penser qu'on nous abandonnerait ensuite? Même si cela n'avait été fait que par solidarité démocratique, ils devaient nous aider.

Durant la période qui suivit, des deux côtés on se prépara à la lutte. Chez nous Pedro était encore plus taciturne. Dans la cotte bleue qu'il affectait de porter comme un défi aux préjugés, même les jours où il ne travaillait pas, il était de plus en plus maigre et paraissait plus grand.

José parlait plus que de coutume. J'appris sur sa vie des détails très intéressants. Il avait été phalangiste avant la guerre. C'était l'un de ceux qui avaient été les premiers à s'enrôler chez les rebelles. La guerre finie, il s'était mis à l'ouvrage avec énergie. Trop intègre pour transiger, il avait été dépassé par les opportunistes, républicains d'hier, phalangistes de la dernière heure. Finalement il s'était trouvé écarté de toute activité car, ne voulant pas se laisser acheter, il gênait tout le monde. Il s'était séparé de la Phalange le jour où il s'était rendu compte que pour les fascistes, selon le procédé déjà employé en Italie, LA CORRUPTION ÉTAIT UNE MANIÈRE DE GOUVERNER. D'une part on assurait aux fidèles des rentes appréciables en leur donnant des situations où la corruption était d'usage, d'autre part leur fidélité se trouvait garantie par la constitution d'un dossier où étaient consignés tous les pots-de-vin touchés par eux, dossier qui pouvait les expédier à toute heure en prison, déshonorés, et sous la risée du public dont ils étaient les ennemis par le seul fait de leur charge. José avait alors changé du tout au tout. Il était devenu révolutionnaire. Le mariage de José était un événement épique qui expliquait bien pourquoi Miguel l'avait choisi. José était amoureux d'une jeune fille laide, employée dans un magasin. Il

l'attendit à la sortie, lui parla. La jeune fille, malgré sa laideur, avait un grand charme et de solides qualités. Il insista, sans succès. Alors il commença à appeler Angeline au téléphone de n'importe où et du matin au soir. Les patrons se fâchèrent. Angeline pleura. Sa vie au magasin devint impossible. Tous les soirs José se trouvait devant la porte. Après avoir eu une explication serrée avec l'un des prétendants qui s'acharnait à ne pas abandonner la place, il demeura finalement maître de la situation.

Angeline commença par le haïr.

Elle le haït pendant un mois. A la fin du mois, en la suivant dans une rue, il l'embrassa de force et reçut une gifle magistrale. Il se maria trois semaines plus tard, avant la publication des bans. Le mariage officiel n'eut lieu qu'un mois après, alors qu'il attendait déjà son premier enfant.

Avec un type de cette trempe, on savait où on allait.

Pendant tout l'hiver de 1945, ce fut à lui d'agir. Il recruta bon nombre d'adhérents pas trop sûrs du point de vue de l'action, bien qu'au-dessus de tout soupçon quant à leurs idées, dans le but de constituer une masse qui dirigerait les mouvements éventuels d'opinion dans la rue. Tous les plans étaient prêts.

C'est maintenant que commence la deuxième partie de ce récit. Maintenant vous devez savoir comment, arrivés au tournant décisif, tout brusquement a lâché. Le monde nous a abandonnés et nous sommes restés seuls et sans armes, face aux mitrailleuses du gouvernement.

Alors que les statistiques officielles communiquées à grand renfort de pots-de-vin signalaient que les prisons étaient vides, quand elles regorgeaient, tandis que *The Tablet* menait campagne pour Franco et que *A Voz* au Portugal applaudissait aux exécutions des gangsters (c'est ainsi qu'on appelait les héros des guerilleros lorsqu'ils étaient pris), alors que le pape accordait sa bénédiction à nos oppresseurs et que les catholiques des États-Unis, considérant l'Espagne comme un bastion de l'Église, exerçaient leur influence secrète pour prolonger la honte de la non-intervention, ici les gens se faisaient massacrer sans espoir et sans gloire pour que l'Étranger ne dise pas que nous n'avions pas essayé de nous libérer nous-mêmes.

Il faut reconnaître la vérité. Lorsque les ouvriers de la Standard se mirent en grève, les directeurs américains amortirent les chocs et empêchèrent les représailles. Mais après cela ils firent militariser

l'usine pour que toute faute fût considérée comme trahison, avec les fusillades correspondantes. Cependant, faute d'un signal venu de l'étranger, faute d'armes, tout devait échouer de plus en plus tragiquement. Les héroïques grévistes de Bilbao qui occupèrent leurs usines et durent être délogés par la force des baïonnettes n'avaient pas dix fusils ou revolvers pour mille hommes. Les gaillards qui interrompirent les services publics à Barcelone ne tirèrent pas un seul coup de feu face aux charges de la troupe.

Le plus curieux, c'était l'inconscience de la population dégoûtée. L'électricité ou le gaz ne fonctionnaient pas; l'usine était encerclée, les hommes réduits au silence. La consigne du silence pesait sur la troupe. Les lettres étaient jetées au panier par la censure militaire, les familles des grévistes coffrées. La ville n'apprenait ce qui s'était passé que plusieurs jours plus tard par des chuchotements. Faute d'une aide extérieure, chaque organisation se jeta dans une action-suicide isolée qui ne rapporta rien à personne et coûta beaucoup de sang. Dans une même ville les usines cessaient le travail l'une après l'autre au lieu de le faire en même temps. Lorsque l'une finissait, l'autre commençait; cela favorisait la répression. Mais tous ces incidents se produisirent plus tard après l'armistice.

Ne nous condamnez pas trop vite. Il ne s'agit pas ici de parler de manque de discipline. La discipline consistait à ne rien exécuter sans ordres. On ne pouvait pas donner d'ordres sans distribuer un minimum d'armes. Or, comment voulez-vous que des gens qui ont attendu pendant des années la fin de cette guerre comme leur délivrance, prennent leur parti d'attendre encore plusieurs années. Alors la chaudière a éclaté. Il n'y avait pas de soupape de sûreté; tout avait été essayé, tracts, grenades, guerre des nerfs, guerre clandestine; les nerfs étaient à bout et ce sont les nerfs qui ont lâché. Avec de la patience, le résultat aurait été le même. Il n'y avait rien à tenter. Lorsque les troupes du maquis espagnol en France ont passé notre frontière, elles l'ont fait sans que nous fussions prêts à les accueillir. Dans les régions où elles sont arrivées, on les a bien accueillies et beaucoup de soldats des troupes régulières sont passés de leur côté. Mais l'attaque a été réalisée au petit bonheur. Le pays n'était pas armé pour le soulèvement. Il n'a même pas été mis suffisamment au courant. Une grosse partie des gens a appris l'arrivée des maquisards plusieurs jours après, alors que leur attaque était déjà enrayée.

Tous les soldats sont d'accord pour dire (j'ai parlé avec beaucoup d'entre eux) que si les forces qui leur étaient opposées avaient offert

un semblant de cohésion, ils se seraient joints à elles sans hésiter. Mais comment s'unir à des groupes épars dont on ignore la situation et la force? D'autre part les Alliés n'ont pas appuyé la manœuvre par une déclaration formelle. A ce moment-là ils n'avaient même pas rompu les relations diplomatiques. Ils n'ont pas ravitaillé et aidé ces hommes comme ils auraient dû le faire.

Une fois le danger immédiat passé, les démocraties demandaient uniquement qu'on les laissât tranquilles. Pourtant M. Bidault aurait dû se rappeler ce qu'il avait vu au camp de Miranda. Il devait se rappeler les vexations dont il avait été l'objet. Il devait se rappeler ce jeune officier belge frappé à coups de fouet sous les yeux mêmes d'une jeune secrétaire de sa Légation, jusqu'à ce que le malheureux fût en sang, parce qu'il avait osé dire qu'on les maltraitait. Et pendant ce temps le maquis espagnol en France menait la vie dure aux Allemands. Mais ces choses-là s'oublient vite. Et le fait qu'on les oublie est pour une nation l'un des plus graves symptômes de sa décadence et la justification des horreurs qu'elle peut subir.

Je me rappelle comment au plus fort de la guerre Miguel me démontrait que l'Allemagne ne pouvait pas gagner, car sauf en France (et encore) elle n'avait pas su remporter de victoires définitives. En Norvège on continuait à se battre. Tito luttait en Yougoslavie; la Tchécoslovaquie et la Pologne constituaient un front; en Afrique, au dessus de l'Angleterre et en Russie des armées étaient en présence. Si l'Allemagne avait réussi à éliminer ces ennemis l'un après l'autre, elle pouvait gagner la guerre. Chaque fois qu'elle abandonnait un champ de bataille sans supprimer totalement l'ennemi, plus qu'une victoire présente, c'était un combat futur et rude qu'elle se préparait. Il n'y a de triomphe que définitif.

On a eu beau parler de reddition sans conditions, l'esprit du fascisme plane encore sur l'Europe. Réfugié en Espagne il recommencera à gagner de proche en proche. Écoutez ceux qui y sont. Ici se trouve un foyer d'oppression. L'incendie gagnera de pays en pays. Celui qui tue le loup et ne tue pas les petits du loup peut commencer à craindre pour ses troupeaux.

Vous ne savez pas ce qui se passe ici.

Il faudrait que vous voyiez ces jeunes fils de bourgeois qui pâlissent lorsque l'on parle de grève et crient hystériquement sans dissimuler la peur qui mouille leur pantalon : « Pourquoi est-ce qu'on ne tape

pas dessus? Que fait la police? Si on assommait tous ceux qui sont contre le régime, ils ne recommenceraient pas à s'agiter. »

Ce n'est pas une réclamation en l'air. C'est l'état normal de notre jeune bourgeoisie, fille de trafiquants du marché noir ou de gens de « la situation » (situés au point de vue politique, bien entendu). Lorsque je faisais remarquer à l'un d'eux sournoisement que les agitateurs étaient peut-être trop nombreux pour qu'on puisse leur donner une correction à tous, il me répondait rassuré : « Ça ne fait rien, à tour de rôle ». Dans la bouche de ces gosses élevés dans le fascisme et qui à vingt et quelques années n'ont rien connu d'autre, le mot « libéral » ou « démocrate » est une insulte dangereuse. D'autant plus dangereuse qu'ils ont une peur atroce de la Révolution et feraient fusiller leur meilleur ami s'ils le soupçonnaient. Tout cela est le produit de la fin de la guerre. Ces mois de tension qui devaient nous apporter la victoire ont tout laissé en question.

L'histoire de la fin de la guerre est pour nous l'un des événements les plus tristes qui soient. Nous nous réunissions de nouveau tous les soirs chez Miguel pour écouter la radio. Silencieux, pleins d'espoir. La nouvelle de l'armistice à trois heures de l'après-midi fit carillonner tous les téléphones. Les rues se vidèrent comme par enchantement. Les Phalangistes avaient peur. Les nôtres se réunissaient chez les uns ou chez les autres. Il n'était plus question que d'offensive immédiate. A Bilbao et à Saint-Sébastien où les Basques se jetèrent dans la rue sans armes, il y eut des chocs violents. Malheureusement rien ne vint. Les Alliés ne se souvenaient plus de nous. Les jours passaient.

Les armées en France au lieu de se précipiter vers les Pyrénées restaient immobiles. Ici on bouillait d'impatience.

Un jour. Un autre jour. Notre inquiétude grandissait.

Et puis nous nous installâmes dans l'attente. Les sabotages, la propagande continuaient. Les uns disaient que les Alliés voulaient attendre la fin de la guerre avec le Japon. Lorsque le gouvernement, par une des couardises qui lui étaient habituelles, ordonna cyniquement de pavoiser pour la victoire, le peuple ne réagit pas; les Phalangistes par un reste de décence et par honte, les nôtres parce que c'était bien de pavoiser qu'il s'agissait alors.

L'ébullition se calma.

Les bombes atomiques lancées sur le Japon mirent de nouveau nos nerfs à rude épreuve. La guerre finit tout à fait. Rien n'arrivait.

C'était au plus chaud de l'été. On n'en pouvait plus. Ce soleil et l'exaspération nous rendaient fous. Nous avons recommencé à

attendre jour après jour et puis à dire que l'O. N. U. déciderait de notre sort. Autant dire que nous étions sur le gril pour des mois. On n'en pouvait plus. Et encore du travail clandestin. Encore des affiliations. Notre groupe d'action était complet. Il ne s'agissait plus que d'attendre. Nous nous efforcions de rester calmes.

Cet été-là fut atroce et puis nous nous trouvâmes brusquement résignés à l'attente. Nous avions besoin de patience. De longs mois s'écoulèrent avant de pouvoir prévoir seulement cette fameuse réunion des Nations Unies. La police agissait toujours. Il fallait être prudent. Et dès lors commença à naître le défaitisme. Les plus clairvoyants devinaient ce qui allait se passer.

Nous tombâmes de l'optimisme le plus frénétique dans une méfiance très grande. Ce fut le premier coup dur. La guerre était finie et tout continuait comme par le passé. C'était désespérant. Et cependant, sauf par crise, on ne désespérait pas. Les plus faibles ou peut-être les plus intelligents commencèrent à lâcher, mais les masses tenaient toujours.

Il nous fallut plus de temps que cela pour apprendre à désespérer. Malheureusement les incidents sporadiques dont j'ai déjà parlé commençaient à se produire. Vainement, bêtement, des organisations tentaient leur chance toutes seules. Elles échouèrent bien entendu, les unes après les autres. Et cela nous affaiblit beaucoup. En effet, si ce n'étaient pas les plus sages, c'étaient cependant les plus décidés, les plus audacieux qui tombaient. Le maquis grossit de tous les éléments épars qui passaient la frontière en désordre, sans plan d'ensemble et sans préparation sérieuse. Tous ensemble ils auraient pu emporter la place. Mais comment lancer une action stratégique si les autorités françaises, anglaises et américaines ne les appuyaient pas au départ.

Tout échoua lamentablement. La peur revint plus forte qu'avant. Le scepticisme de ceux qui devenaient indifférents commençait à trouver des bases solides sur lesquelles se fonder.

Et nous, nous devions continuer, continuer encore, envers et contre tout, face au désespoir, face aux mauvaises raisons, face à la police, face à l'abandon général qui commençait à se dessiner. Nous avons fait tout ce qu'il était humainement possible de faire. Chacun a accompli son devoir jusqu'au bout.

Sans la trahison des démocraties, notre victoire était certaine. Mais voilà, elles nous ont trahis.

IV. — L'O. N. U.

Anna était une gentille jeune fille de 19 ans quand je fis sa connaissance dans l'un des plus misérables faubourgs de Madrid. On ne peut se faire une idée de ce que sont ces faubourgs. Les gens y vivent terrés dans des trous avec un morceau de toile tendu au-dessus d'eux pour se protéger du soleil ou de la pluie. Ils se livrent à l'exploitation des détritus de la ville. L'argent y est à peu près inconnu. On fume des mégots, on s'habille de chiffons cousus ou bien simplement attachés par les coins; les petits enfants jusqu'à dix ans y vont tout nus l'été. En général l'un des membres de la famille travaille pour tous, ou bien il vole ce qu'il peut et le vend à des prix invraisemblables, sans rapport avec la valeur réelle, aux propriétaires de boutiques louches, ou bien il bricole par-ci, par-là. Avec une dizaine de pesetas par jour de pois chiches vivent souvent sept à huit personnes. La promiscuité y est effarante. Dans le trou commun dorment les mioches près du couple qui fait l'amour et tout cela se passe dans la crasse la plus nauséabonde. Ces faubourgs ne sont pas continus comme la ceinture de Paris ou de Londres, mais se groupent par colonies, séparées entre elles par de grandes distances, dans un rayon de deux à trois kilomètres après la dernière maison Nous y découvrions les spectacles les plus horribles, comme par exemple un nourrisson à moitié rongé vivant par les vers pour avoir gardé, appliqué contre la peau et pendant une semaine, le même pigeon mort qui devait le protéger de je ne sais quelle maladie.

Pour nous, il ne s'agissait pas d'exercer là une action politique quelconque, mais de jouer purement et simplement le rôle d'infirmiers ou d'assistantes sociales. Nous nous attelâmes à la tâche très tôt mais sans grands résultats. Ces gens se demandaient toujours quel intérêt nous poursuivions et ce que nous voulions d'eux. Leur donner des médicaments pour qu'ils renoncent à leurs remèdes moyenâgeux dégoûtants, apprendre à lire et à écrire aux enfants, tâcher de leur inculquer quelques règles d'hygiène, essayer de les persuader d'accepter quelque travail rémunéré, cela leur paraissait si extraordinairement absurde qu'ils se moquaient de nous avec une ironie lourde que nous devions faire semblant d'ignorer. Cela finit un jour où sans savoir pourquoi une bande d'énergumènes nous lapida à coups de pierres. Il aurait fallu pour remédier à cet état de choses

un appui sérieux des autorités et une offensive générale, une école officielle obligatoire, des secours systématiques, des infirmières, et même en mettant les choses au mieux, l'édification de baraquements pour tâcher de rendre le sens de la vie à ces gens. Ce n'est pas seulement autour des villes que l'on voit cela. Je conseille aux touristes d'ouvrir bien les yeux le long des routes ou le long de leurs trajets en chemin de fer. Il existe de ces colonies de troglodytes dans toute l'Espagne. Mais si l'on n'attire pas leur attention, les visiteurs ne comprennent pas ce que suppose une marmaille nue autour d'une caverne. J'ai parlé avec bien des étrangers. Je leur ai montré bien des choses et ils sont restés stupéfaits de n'avoir rien vu auparavant. Il faut savoir ouvrir les yeux et comprendre que si le gouvernement ne fait rien (après l'énergique campagne des républicains pour donner une solution à ce problème) c'est qu'il y trouve son intérêt. Ces masses abruties constitueraient une grave menace pour le fascisme si on leur donnait conscience de leur misère.

J'ai connu Anna alors qu'elle faisait partie d'un groupe de jeunesse catholique qui venait de bonne foi jeter par terre notre travail. Il s'agissait pour eux d'exploiter le côté superstitieux de ces pauvres gens pour qu'ils deviennent un instrument au service du gouvernement. Cela était très habile. Les malheureux jeunes gens ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Pour eux c'était un apostolat. Pour leurs chefs, c'était préparer contre la république espagnole à venir une Vendée avec des hommes fanatisés par l'Église comme l'avaient été les Chouans contre la naissante république française.

Anna et ses compagnons, comme des imbéciles, avaient donné dans le panneau et se donnaient certainement beaucoup de peine pour maintenir ces pauvres hères dans leur détresse en leur apprenant la ferveur religieuse. On utilisait pour cela les éléments les plus stupides et les plus candides des jeunesses catholiques, ceux qui ne pouvaient pas voir plus loin que le bout de leur nez. Il nous était d'ailleurs, grâce à cela, assez facile de leur cacher nos buts véritables et faute de pouvoir les gêner, nous les tolérions. Ils étaient très contents de ne pas se trouver seuls.

Parmi eux on comptait quelques rares éléments intelligents. Anna m'a plu dès que je l'ai vue. Son enthousiasme, sa grâce, un charme spécial qui adoucissait même les mégères du faubourg. Je ne sais pas ce qu'elle a vu en moi. Mais à partir du jour où nous nous sommes rencontrés dans l'un des bouges du faubourg, nous avons passé trois mois sans nous quitter. Ce qui nous unissait,

c'était à la fois l'effort réalisé en commun et aussi la certitude de se trouver face à un ennemi digne d'estime. Cette double situation d'alliés et d'adversaires nous rendit inséparables.

Seulement il y avait entre nous une barrière infranchissable. Elle était de bonne foi, mais si elle n'était pas pour le régime (trop intelligente pour cela, elle avait toujours refusé d'entrer dans la Phalange), elle était pourtant contre nous, ce qui en fin de compte revenait au même. Ce fut elle qui céda la première. Un beau jour je reçus une lettre où elle m'expliquait qu'elle sentait flancher toutes ses convictions, qu'elle avait besoin de se ressaisir et pour cela de ne plus me revoir. Elle avait demandé à changer de faubourg. Je sus par des amis communs le désespoir où l'avait plongée cette résolution. Plus tard, je reçus d'elle deux lettres désespérées l'une et l'autre mais d'une fermeté fanatique. Dans le monde où nous vivons, la lutte est sans merci. Il faut laisser aux romanciers de l'ancien temps les récits émouvants de réconciliations par l'amour. Il faut que vous compreniez que nous sommes dans une impasse et que la question d'uniforme prime tout. Je fus pendant un mois très affecté, mais je ne changeai rien à mes activités. Je comprenais qu'il ne pouvait en être autrement, mais je ne pouvais me résoudre à la perdre. Deux ans plus tard, je lui ai téléphoné un soir où je n'en pouvais plus. A peine avais-je dit quelques mots, sans me nommer encore, j'ai entendu une sorte de gémissement dans l'appareil puis un déclic, elle avait raccroché. Ni elle ni moi n'oubliions. Mais il y a entre nous une question d'uniforme.

Puis vint le temps de notre dernier espoir et de notre dernière désillusion : la réunion de l'O. N. U. Nous y croyions comme un enfant croit au Père Noël, avec une bonne foi attendrissante. Le pays se préparait pour la grande lutte; les deux clans étaient définitivement délimités. Le nombre des indécis diminua à notre profit au cours des dernières semaines. Et nous attendions un miracle. Je sais bien que nous n'avions pas reçu d'armes, que Franco était appuyé par tous les capitalistes, tous les bourgeois, tous les pleutres, tous les catholiques dévots, tous les jésuites et tous les tartuffes du monde entier qui tremblaient à l'idée d'une révolution sociale, mais pour l'O. N. U. c'était une question de prestige. Si son premier geste n'était pas pour nous délivrer, elle jouait perdant dès le début. Seule une action énergique pouvait lui assurer l'adhésion des masses, la confiance des peuples libres, la fidélité des classes ouvrières, l'appui moral des démocrates sincères.

La délivrance de l'Espagne si longtemps promise effacerait la veulerie de la S. D. N. C'était une tâche facile, urgente, nécessaire. Au premier ultimatum, avant même de réunir des forces internationales, avant d'appliquer de sévères sanctions économiques, Franco devait céder. Il s'agissait de se montrer résolus et forts. L'existence de l'O. N. U., l'éventualité d'une prochaine guerre, l'édification du monde nouveau allaient dépendre d'un seul succès bien exploité.

Ici les plans furent établis une fois de plus avec frénésie. L'affolement des phalangistes faisait plaisir. Dans les milieux gouvernementaux, on ne parlait que de passeports pour le Portugal ou l'Argentine. Cette fois, c'était vraiment la fin de l'esclavage.

Les manœuvres s'accélérèrent.

Nous étions suspendus à nos radios.

Nous dévorions les journaux chaque matin.

Le jour de la discussion du cas espagnol, une effervescence gagna d'heure en heure tous les milieux sociaux. On se disait : « Qu'est-ce qu'ils fabriquent? Peut-être ont-ils déjà décidé? »

Cette nuit-là nous nous attendions à tout. Les groupes étaient préparés.

De sang-froid, nous nous rendions compte à quel point tous nos plans étaient théoriques si nous n'avions pas assez d'armes.

En admettant même la réussite et qu'au matin nous puissions tenter le coup, si le gouvernement ne cédait pas, on nous jetterait hors de nos positions en quelques heures, et ce serait la boucherie. Cependant il était probable que le gouvernement n'oserait pas résister et accepterait le fait accompli. Tout au moins une importante fraction des chefs responsables, voyant tout perdu, se déclareraient solidaires de la révolution afin de pouvoir tourner leurs armes contre leurs camarades et se réclamer ensuite du rôle qu'ils avaient joué. Si ces précisions ne se réalisaient pas, c'est-à-dire si le gouvernement ne se laissait pas intimider ou bien si les Alliés n'appuyaient pas leur ultimatum par une action directe, nous étions mûrs pour le peloton d'exécution.

Les nouvelles nous parviendraient à minuit. Nous avions toute la soirée à perdre. Tous les détails étaient réglés depuis longtemps. Il n'y avait plus qu'à attendre. Il fallait surtout laisser les nerfs se calmer avant le grand jour.

A huit heures du soir, je rentrai dîner. Je n'avais pas faim. A neuf heures j'étais de nouveau dans la rue. Personne ne

sortait ce soir-là. Après la séance de cinéma qui finissait à neuf heures, les gens rentraient précipitamment chez eux. J'ai vu les rues se vider. J'avais au moins deux heures avant le rendez-vous avec Miguel. La « Gran Via », l'artère principale de Madrid, était déserte. L'éclairage fortement diminué à cause des restrictions d'électricité rendait la tristesse plus poignante. J'abandonnai l'avenue pour me glisser dans les rues adjacentes. On remarquait que la ville était occupée militairement. Partout des cars de police vides, embusqués dans les coins noirs; les hommes devaient être cachés dans les cours. Je vis deux cars s'arrêter devant la Poste et deux sections de la Gestapo se ruèrent dans l'édifice. Une minute plus tard les cars avaient disparu et la rue redevint déserte.

La place devant la poste constituait un champ de tir privilégié et contrôlait quatre importantes artères. L'affaire était très sérieuse. Je ne vis rien d'autre pour le moment. Chaque ambassade était gardée par une section entière, du moins l'ambassade de France tout près de là et où je courus tout de suite. Évidemment on avait peur que des meneurs ne s'y fussent réfugiés pour connaître les décisions des gouvernements et agir en conséquence.

Pendant que j'errais dans la ville on commença à fermer les portes des maisons. Alors se produisit un phénomène étrange. Dans presque tous les porches apparurent des lucioles et je me rappelai qu'au régiment on nous apprenait à camoufler les boucles des ceinturons la nuit parce qu'elles brillent dans le noir et sont visibles à plusieurs dizaines de mètres. Sur la promenade qu'on appelle La Castellana, où il me semblait être seul, j'avançais entre une double haie de boucles de ceinturons. A côté d'un arbre, je vis un éclair, non pas jaunâtre celui-là, mais comme bleuté. J'en eus la respiration coupée : le canon d'un fusil mitrailleur.

Les précautions étaient bien prises.

Je rencontrai une camarade qui déambulait par là, inspectant la rue à son tour. Aussi étrange que cela puisse paraître les gens de la Gestapo la laissaient passer sans lui jeter tout leur répertoire de grossièretés, comme ils avaient l'habitude de le faire.

Ma camarade passa près de moi et me fit une moue peu réjouissante. L'ambassade d'Angleterre, la Maison Américaine, l'ambassade des États-Unis étaient complètement entourées de policiers. Miguel qui prenait un plaisir évident à faire des bêtises arpentait tranquillement le trottoir sous les yeux soupçonneux des agents. Ceux-là suivaient avec intérêt les mouvements de la cigarette de

Miguel. Mon ami m'arrêta au passage et se mit à bavarder au sujet du temps. Puis il m'offrit une cigarette et alla avec moi demander ingénument à un policier pourquoi il y avait tant de précautions prises ce soir. Trop interloqué pour nous rembarrer, l'homme nous répondit que c'étaient des mesures de protection. Et sur cette vague formule Miguel se confondit en remerciements. Le policier le plus proche avait la main sur son revolver et vint nous dire de circuler. Miguel m'entraîna : « Ça va, dit-il, ces gaillards-là sont tellement nerveux qu'ils ne sont pas capables de viser avant de tirer un seul coup de feu. Ils lâcheront le chargeur de leur revolver au hasard et, s'ils y pensent, ils auront encore leur fusil comme massue au corps à corps. Mais ils se démoraliseront avant. »

Je lui fis part de mes craintes quant à l'occupation des points stratégiques par la Phalange. Cela, à son avis, était plus grave. Pour nerveux qu'ils soient, des hommes abrités derrière des fenêtres se sentent plus en sûreté que des bougres exposés dans la rue à servir de cible sous les porches des maisons.

A onze heures, nous étions chez Miguel.

Une fois tout le monde réuni, il y eut une heure de discussion. José voulait mettre à exécution le plan prévu, quoi qu'il arrivât. Pedro pour la première fois hésitait. Jorge, Miguel et moi étions d'accord pour penser que le jeu en valait la chandelle si l'O. N. U. envoyait une sommation directe à l'Espagne, appuyée par une menace d'action directe.

Il y avait beau temps que nous avions renoncé à recevoir des armes et à faire reconnaître le gouvernement républicain exilé au même titre que l'avaient été les gouvernements de tous les pays occupés par les fascistes. Mais au moins, si nous allions jouer le tout pour le tout, sans armes, dans un effort désespéré, il fallait que ce fût avec une chance de succès.

Miguel croyait qu'avec nos quelques revolvers nous pouvions par surprise abattre quelques policiers et dans la confusion nous emparer de leurs armes. Chacun avait un fusil et un revolver. Pour chaque ennemi abattu, nous armions deux hommes. Toujours en comptant sur la surprise et sur la rapidité que nous donnait un plan bien mûri, nous pouvions arriver à tenir un certain nombre de points. A partir de là, rien n'était plus prévisible. Nous serions rejetés et éliminés dans un temps très court si le gouvernement s'en donnait la peine, avant que le pays ne se rendît compte de ce qui se passait. Si au contraire le désarroi régnait, la nuit suivante nous aurions toute la

ville avec nous. Miguel comptait sur les premières barricades au cours de l'après-midi.

Il ne nous cachait pas que nous avions une chance sur dix de réussir, mais il aurait été criminel de ne rien tenter. Si l'O. N. U. se limitait à une déclaration de principe sans mise en demeure... mais nous ne voulions pas croire à cette hypothèse.

La radio donnait les nouvelles en anglais. Seul Miguel et moi comprenions. Nous prîmes chacun un papier et un crayon. Les autres haletaient.

Les nouvelles se succédaient. On ne parlait pas de l'Espagne. Les autres s'impatientaient. Miguel leur faisait signe avec la main de se taire. Il regardait son papier. Moi, je le regardais. Je pensais : « S'il s'était passé quelque chose, on l'aurait déjà dit. Ils veulent étouffer l'affaire ».

Miguel leva les yeux et me regarda.

Nous pensions la même chose.

Nerfs détendus.

Nous avions perdu. C'était fini.

Vite les crayons. Écrire, écrire... Les ambassadeurs... proposals of... C'était fini.

Je me levai. Je crois que j'étais très pâle.

Je me sentais le visage défait. Je devais être livide. Miguel se leva lentement. Il me regarda. Il regarda les autres. Eux, ils avaient deviné. Et Miguel dit avec une voix de gorge qui passait difficilement : « On est foutus, mes enfants. »

Alors ce fut un éclat.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit?

— Malheur, mais qu'est-ce qu'ils ont dit?

— Il n'y a pas encore de décision. On examine une proposition de rappel des ambassadeurs.

Pedro est têtu. Il demanda encore :

— Ils rompent les relations diplomatiques et commerciales? Ou diplomatiques seulement?

— Ni les unes ni les autres. C'est un geste seulement.

— Mais ils ne peuvent pas nous laisser crever.

— Ils vont nous laisser crever.

— Les lâches, les lâches.

Conseil de guerre. Campagne de tracts. Attendre encore. José protesta. « Qu'on y aille tout de suite, qu'on crève une fois pour toutes. » Pedro perdit les étriers. Lui, il était d'accord.

On tâcha de les calmer. La révolution est avant tout une question de sang-froid. Nous avions charge d'âmes. On ne peut pas faire massacrer des gens pour rien. Attendre et voir venir. Commencer une violente campagne de tracts et attendre encore. Il était sept heures du matin quand nous nous séparâmes.

Le téléphone devait être surveillé. Pas moyen d'alerter les gens. Ça aurait pu se faire grâce à un mot de passe en cas d'action. Parce qu'après de toutes façons on était à découvert. Il fallait être de nouveau prudent.

Dans la matinée la consigne passa. C'était le glas de notre espoir.

Les uns furent presque soulagés. Curieux, cette réaction. Pourquoi sont-ils avec nous, demanderez-vous? On ne sait pas. Ils s'en voudraient à mort de leur passivité s'ils ne faisaient rien. Mais des années d'attente les ont rongés. Je sentis qu'ils étaient soulagés et cependant cette nuit-là ils se seraient battus comme des lions. Mais dans cette nuit ils avaient épuisé leur réserve de courage.

Les démocraties ont fait pire que nous laisser tomber. Elles nous ont coulés avec armes et bagages. Elles ont englouti le moral pour toujours. Miguel avait raison : « Nous sommes foutus. »

Je crois bien n'avoir même pas regardé les journaux les jours suivants. Nous passions par une crise de dépression inimaginable. Tout le monde lâchait. Les Alliés retirèrent symboliquement leurs ambassadeurs. Il n'y eut ni armes ni appui. Les Alliés continuèrent à envoyer du fer, de la laine, du coton. En échange de concessions dérisoires, tout juste bonnes à permettre la vie du fascisme, on acheta les consciences des Nations avec des tonnes d'huile, des tonnes d'oranges. Mais cela ce fut plus tard.

La version officielle était que toute l'Espagne protestait au nom de son indépendance contre l'intervention de l'O. N. U. alors qu'en réalité nous ne voulions que cela. Pour renforcer cette thèse, une manifestation solennelle fut organisée. Elle fut précédée de préparatifs destinés à tromper les gens ici et au dehors. Il s'agissait en Espagne de faire croire au peuple que la discussion de notre situation devant les Nations Unies était un outrage à l'honneur national et que si les Espagnols « voulaient un régime ou un autre, ils étaient assez grands pour le choisir ». Ces sornettes électrisèrent non seulement la minorité franquiste mais firent des ravages chez les froussards non encadrés encore et qui, ne connaissant pas les circonstances accessoires d'un soulèvement éventuel, se déclarèrent dès lors prêts à y participer, mais tout seuls pour démontrer à l'étranger que nous

n'étions pas des enfants et n'avions pas besoin de nourrices. Cette propagande habile qui n'atteignit dans nos rangs que les simplets, avait un second visage au-delà des frontières. Là-bas, ce n'était plus une manifestation d'amour-propre, mais d'adhésion au régime. Pour l'appuyer, on commença dès lors à faire des visites au domicile de chacun pour obliger les gens à signer des listes d'adhésion. Je vous prie de me dire qui aurait pu refuser, dans un pays où, pour trouver un emploi, il faut obtenir du commissariat de police un certificat de loyauté, simple formalité que l'on ne refuse d'ailleurs qu'à ceux qui se sont signalés par des propos ou des actes hostiles au régime et rapportés par les espions. Il y eut cependant des abstentions sur la liste. C'était des gens qui ne pensaient pas voyager et ne voulaient pas de passeport, qui avaient un emploi sûr et ne pensaient pas en changer, qui avaient un passé répondant d'eux-mêmes si aujourd'hui ils étaient devenus antifranquistes, enfin des gens qui avaient touché le fond du désespoir et se foutaient désormais de tout. Tous les autres signèrent, sous la menace de ne plus avoir de travail, de passeports et de se retrouver entre quatre murs ou dans la chambre de torture un beau matin, sans plus de raisons.

Le caractère, non pas franquiste, mais de vanité nationale fut exploité énergiquement par la propagande. Une pluie de tracts et d'affiches proclamait que nous n'étions pas une colonie, que nous n'entendions pas être protégés.

Grand Dieu! Nous étions occupés et il y avait encore des gens pour se laisser prendre à ces singeries.

Le jour de la manifestation, les ordres étaient stricts. Chacun devait se rendre à son travail. A dix heures le délégué phalangiste de chaque boutique, de chaque atelier, de chaque bureau devait amener le personnel à la place Colomb d'où l'on défilerait jusqu'au Palais Royal. Là Franco prendrait la parole. Malgré les difficultés que présentait l'évasion dans de telles circonstances, il y eut des délégués (anciens phalangistes qui n'étaient pas d'accord avec le parti officiel, mais continuaient à payer leur cotisation) qui ne dirent rien. Il y eut aussi beaucoup de malades ce matin-là. Enfin tous ceux qui le purent, sans se faire trop remarquer, s'échappèrent par des rues adjacentes. L'ennui, c'est que dans une telle foule, on ne voit personne et on voit tout le monde. On ne sait jamais si à deux mètres il n'y a pas un phalangiste connu qui par hasard vous verra déguerpir. La peur étreignait la plupart. Je connais des centaines de personnes qui ont dit qu'une fois embarquées là-dedans, elles ont eu peur de

s'en aller. D'autres qui étaient libres d'y aller ou non à cause de leur profession, sont allées voir ce qui se passait et n'ont pas pu s'éclipser non plus de peur d'être vues. D'ailleurs, depuis que nous savions que tout espoir était perdu, nous n'en voulions même plus à ceux qui retournaient leur veste ni à ceux qui lâchaient tout. Nous n'avions plus la force de leur en vouloir.

La place du Palais Royal se remplit comme un verre d'eau. A ras bord. Combien y avait-il de gens là-dedans? 150.000? 200.000? Sur une ville d'un million d'habitants qu'on avait voulu entraîner de force, l'abstention des trois quarts officiellement reconnue pouvait passer pour un succès. Ce jour-là nous pouvons dire que tous les gens valides qui n'étaient pas définitivement contre le régime sont sortis dans la rue. D'abord par vanité nationale, ensuite parce qu'on a voulu forcer tout le monde, enfin par tiédeur, par inertie et en tout dernier lieu par conviction. Tous ceux qui, coûte que coûte, ne voulaient pas renverser Franco, ont manifesté. Je dis bien tous ceux qui ne voulaient pas le renverser définitivement. C'est dire qu'on comptait sur la manifestation des timides, des peureux, des gens faciles à manier ou des gens qui pour une raison ou pour une autre sont contre le régime. Ceux-là je ne les compte pas avec nous. Faites aussi le compte des soldats que l'on envoya manifester par ordre. Il y a donc, en dernier ressort, un tiers de la population au grand maximum sur lequel on ne peut compter, quelles que soient ses convictions. Restent deux tiers qui ont démontré ce jour-là en pleine débâcle qu'ils ne céderont pas.

Maintenant, les amener à agir, c'est autre chose.

De même que Franco ne peut disposer que d'une infime fraction de ce tiers de la population, nous avons perdu sous les coups répétés et face aux trahisons les plus abjectes de nos alliés, l'esprit combatif qui nous a lancés à la bataille pendant tant d'années et qui a conduit tant d'entre nous à la prison et à la mort.

La manifestation contre l'O. N. U. nous a révélé la faiblesse de Franco. Pas notre force. Malgré les cris de victoire de la presse et de la radio, malgré le spectacle dans les actualités cinématographiques d'une masse impressionnante de 200.000 personnes, nous savons désormais que cette masse est tout ce qu'il a, et même beaucoup plus que ce qu'il a avec lui à Madrid.

Tout le reste est avec nous. Mais désormais ils sont morts. Ils ne parlent plus. Ils ne font plus de projets. On n'entend plus qu'un mot partout : Émigrer, émigrer, s'en aller où que ce soit.

Mais la xénophobie de certains cercles français influents est bien connue. Le pourcentage d'immigration des Espagnols aux États-Unis est couvert pour sept ans. L'Angleterre est celle qui nous a laissé tomber la première. Où aller? Où peuvent bien aller ces millions de « desesperados » prêts à tout, sauf à céder, et qui paient de leur sang depuis dix ans leur amour de la liberté?

Et vous, vous nous répondez en présentant des bilans commerciaux, des intérêts capitalistes et le plan Marshall.

V. — La fin de tout

Nous avions beau faire l'impossible pour ne pas nous laisser désarçonner, nous touchions vraiment à la fin de la Résistance Après les catastrophes que je vais raconter, il y a encore des braves qui agissent. Ils ont repris le dessus envers et contre tout. Ils viennent de repartir à zéro et ils recommencent jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un. Moi, pour mon compte, je me suis retiré. J'ai écrit ces pages et j'attends dans le désarroi le plus profond. Je ne sais plus que faire.

Mais il faut que je reprenne mon récit là où je l'ai laissé. Il sera bref. Les événements se sont précipités.

Les quelques-uns qui avaient vraiment la foi se sont remis au travail, mais il y avait beaucoup de désertions et beaucoup de dégoût. Les étudiants de la F. U. E. ont été une fois de plus à la hauteur des circonstances. Ils se sont lancés aveuglément dans une campagne de propagande et n'ont eu de cesse qu'on n'ait mis tous les meneurs et pas mal des membres derrière les verrous.

Voilà comment cela s'est passé.

Une fois rassurés sur leur avenir, nos geôliers ont voulu nous faire payer cher la frousse qu'ils ont eue. Pendant huit mois ils se sont mis à rafler tous les suspects. Perquisitions, interrogatoires, descente sur descente, bagarres de style américain contre ceux qui ne se laissaient pas faire. Rues bloquées, assauts aux maisons, coups de revolver. Nous avons eu de tout en huit mois. Pour comprendre, faites appel à vos souvenirs de guerre.

Avez-vous vécu dans une ville bombardée? On entend les bombes, quelques-unes. On entend même le sifflement de celles qui tombent tout près. Mais on est étonné de constater le lendemain dans les journaux que mille avions survolaient la ville. On apprend qu'il

y a mille victimes. On ne le dirait pas. Il faut chercher pour trouver les maisons démolies. Ce n'est qu'après une série de bombardements que l'on découvre des dégâts partout. C'est ce qui est arrivé ici. Après ma description, vous pourriez croire que la ville était en état de siège. Pas du tout. Des bruits couraient : « On a arrêté celui-ci, on a tué celui-là, on s'est battu dans la rue Barquillo ou sur la place des Quatre-Chemins. » Seulement, au bout de huit mois, tout le monde avait une demi-douzaine d'amis derrière les grilles et avait assisté à quelque arrestation tumultueuse dans les rues. L'une d'elles eut lieu en plein midi sur la place Centrale, la Cibèle à Madrid, de même qu'à Barcelone il y eut à onze heures du matin un accrochage au cœur même de la ville, sur la place de Catalogne. Dans ce dernier cas d'ailleurs les nôtres réussirent à s'échapper, grâce à l'aveuglement complaisant des témoins. Le procédé pour les arrestations était simple. Ces messieurs avaient tout leur temps et l'opinion publique mondiale leur assurait l'impunité. Ils allaient chercher quelqu'un. Si le suspect n'était pas là, ils repartaient comme ils étaient venus. Le malheureux vivait caché un certain temps, puis s'il ne déménageait pas, il revenait vivre chez lui. La police ne faisait de nouvelle apparition que trois ou quatre mois plus tard. Plus il leur en échappait, et mieux ça valait. On ne savait plus où les mettre.

Dès le début, deux puis un troisième de nos groupes furent pris intégralement. Cela se comprend aisément. Après les années de lutte clandestine, la réunion de l'O. N. U. avait été pour beaucoup le dernier espoir. J'ai déjà dit que plusieurs semaines auparavant régnait une confiance illimitée dans le pays. Les langues s'étaient déliées et même Miguel n'avait pas réagi aussi calmement qu'il l'aurait dû. Maintenant ces bavardages et cette confiance nous coûtaient cher. Nous ne savions pas jusqu'à quel point nous étions brûlés. Le réseau se paralysa pour la dernière fois. Miguel savait qu'il ne pourrait plus le remettre en mouvement et il tint tête à l'orage pendant un mois. Il ne se résigna à cesser le feu que lorsque toute action fut devenue criminelle. Nous avions charge d'âmes. La discussion au conseil fut la plus serrée que nous ayons eue. José et Pedro voulaient tenter une sortie désespérée, continuer à travailler au grand jour, ameuter les ouvriers et nous faire fusiller tous à notre poste en clamant la révolution. Miguel refusa. C'était très romanesque mais absolument stupide. Nous faire massacrer, nous, nos hommes et les ouvriers qui nous suivraient. De la folie. D'ailleurs une masse inorganisée ne pouvait rien. Toutes les masses se brise-

raient face aux mitrailleuses. Les masses ne pouvaient que venir au secours d'un petit groupe de techniciens qui auraient occupé par surprise les leviers de commande. Il revenait à notre idée première, nous rappelait que nous y avions tous adhéré. Mais Pedro était lancé et ne voulait pas entendre raison. Miguel dut même dire une phrase qu'il n'aurait pas pensé devoir proférer : « C'est moi qui commande ici. »

Cela suffit à calmer les deux autres, tant était fort le prestige de Miguel. On recommença à examiner plus calmement la situation. L'organisation devait être considérée comme détruite. Il faudrait après l'alerte repartir à zéro et encadrer de nouveau les éléments de choc qui resteraient. Les masses pouvaient être séparées, défaites, refaites sans difficulté. Ce n'était pas ce genre de sympathisants qui nous importait. Le pays en regorgeait. Il faudrait donc encadrer de nouveau le reste des adhérents, des fameux « mille » qui formaient la base de tout le mouvement. On repartirait comme au début et on recommencerait tout.

En attendant chacun était libre d'agir ou plutôt de se terrer comme bon lui semblerait. Miguel, Jorge et moi pensions que la prudence allait être le meilleur service que nous pourrions rendre à la cause en lui conservant ses éléments de combat. Pedro annonça qu'il partirait rejoindre les guerilleros du Guadarrama qui tenaient le maquis à une centaine de kilomètres de Madrid. José ne savait pas encore. Il voulait continuer à agir, mais en nous promettant la plus complète prudence.

La séparation fut émouvante. Pedro nous promit de nous tenir au courant pour que nous puissions le rejoindre ou bien le rappeler suivant les circonstances.

Ensuite chacun s'en fut de son côté en se demandant si la Gestapo n'était pas déjà en train d'attendre.

Pendant quelques mois la vie fut vraiment difficile. La police faisait irruption partout. Tous les prétextes étaient bons. Paroles en l'air, dénonciations, conversations téléphoniques, surprises. Les communiqués cessèrent d'arriver. Sous l'apparente normalité de la vie, tous les réseaux souterrains étaient frappés de silence; les communications coupées, beaucoup de groupes ayant perdu leurs intermédiaires se trouvaient isolés comme dans une ville assiégée et se dissolvaient. C'était la pagaïe. Et tout cela nous le devions à la veulerie des démocraties. Beau travail. Elles avaient de quoi être fières.

« Si c'est ça la démocratie, me dit avec amertume un camarade, par boutade, moi je me fais phalangiste. »

C'était dur mais sans réplique.

Le gouvernement s'en donnait à cœur joie. Il rendait la politesse à nos anciens amis en proclamant sur tous les toits que nous n'avions rien d'un état totalitaire. Nous étions une démocratie, mais une démocratie « organique ». Personne ne sait encore ce que cela veut dire, mais ça sonne bien. On fait remarquer avec emphase que nous avons un Parlement. Il est vrai que ses membres sont nommés un par un par le gouvernement et destitués chaque fois qu'ils ne votent pas ce que le Dictateur désire. Un certain nombre d'entre eux ayant présenté une motion de caractère royaliste furent poursuivis. Ensuite personne n'osa plus bouger. Mais c'est une liberté « organique ».

On ferma les yeux sur la présence dans les vitrines de libraires de certaines éditions argentines de nos auteurs républicains. Nos maîtres considéraient la liberté comme une faveur insigne et chaque petite goutte nous en était dosée avec soin.

On autorisa même l'ouverture d'une chapelle protestante. Il est vrai que des bandes d'olibrius excités par l'Église et la police allèrent plusieurs fois y manifester. C'est alors surtout que l'on s'aperçut des ravages de ces dix ans. La génération qui atteignait sa majorité était abrutie. On lui avait interdit de penser pour ne pas critiquer le culte de l'État et par contre-coup le dogme religieux qui le servait. Je voudrais que des élèves de philosophie de n'importe quel pays lisent les manuels des écoles fascistes. On y voit des titres de ce genre : « Preuve de l'existence de Dieu, faiblesse de toutes les écoles philosophiques non chrétiennes, démonstration des erreurs des protestants, preuve de l'immortalité de l'âme. » Ces catéchismes enfantins pleins d'arguments scolastiques s'appellent « cours de philosophie ». Parmi la jeunesse cette étroitesse d'esprit donnait déjà d'excellents résultats. Un faux zèle religieux, solidement protégé par les uniformes gris de la Gestapo, rendit possibles des tartuferies de ce genre en nombre sans cesse croissant. La solide honnêteté, mi-rationnelle, mi-traditionnelle des républicains fit place à une farce d'hypocrisie systématique sous les dehors de la dévotion. La combinaison entre ce régime policier et les forces de coercition religieuse donnèrent au pays un très curieux aspect éthique. On peut dire qu'une morale chaotique s'installa sur toute l'Espagne et surtout dans les deux

grandes villes : Madrid et Barcelone. Les effets de la propagande religieuse appuyée par des lois très dures firent que les liaisons se trouvèrent placées sous une menace perpétuelle et diminuèrent dans de grandes proportions. Cependant le niveau moral ne monta pas, car la prostitution augmenta dans des proportions effarantes. La corruption se maintenait secrète par l'interdiction du raccolage sur la voie publique. Mais le nombre des bordels augmenta, tout au moins ceux qui restaient secrets. Comme il faut bien que les gros trafiquants dépensent leur argent et satisfassent leur besoin, les prostituées se virent entretenues comme des femmes légitimes et menèrent un train de vie exceptionnel. Pour les jeunes filles, aussi bien pauvres que riches, c'était là un défi constant. Les prostituées s'affichaient en tous lieux avec fourrures et voitures, et sauf dans les foyers on les rencontrait partout.

Le commerce des vierges dans les bordels de luxe devint une affaire lucrative. On pouvait se procurer une vierge pour des sommes variant de mille à cinq mille pesetas. La statistique secrète de la Sûreté et de l'Église accusait une courbe sans cesse croissante des maisons de tolérance chaque année. L'Église tenait compte, en général, des bordels non déclarés sur lesquels elle donnait tous les détails et qui doublaient ou triplaient le chiffre fourni par la police. Ce qui était épouvantable, c'était que cette corruption des mœurs mise en rapport avec d'une part la vénalité régnant à tous les échelons de la société et d'autre part avec le refoulement dont souffraient les jeunes gens foudroyés par les menaces de l'Église, amena une série de catastrophes. Le nombre de jeunes filles dites « bien » qui se prostituaient dans le plus grand secret était incroyable. Entre autres choses, notre groupe féminin avait mené une fois une enquête pour examiner le bien-fondé de certaines rumeurs; les résultats nous avaient laissés abasourdis. Il nous était impossible de comprendre comment certaines jeunes filles de notre connaissance avaient pu cacher si parfaitement leur jeu.

Cet état d'esprit fut résumé devant moi un jour par un jeune bourgeois qui commentait le cas d'une étudiante ayant tout abandonné pour aller vivre avec son amant : « Je comprends, disait mon imbécile d'interlocuteur, qu'une femme rompe avec son passé pour avoir des fourrures, des bijoux, une voiture, un appartement ou simplement pour gagner de l'argent, mais qu'elle parte par amour pour vivre avec un pauvre, ça c'est indécent. » Il le disait sans la moindre ironie, dogmatique comme le sont ces jeunes gens « de la

situation » dont les poches sont abondamment remplies par leur trafiquant de père.

Voilà où nous en étions.

Les prostituées allaient donc partout. On les courtisait. On se les arrachait. Le besoin d'en changer le plus souvent possible, d'en avoir deux ou trois, faisait monter les prix. Mais si une femme se donnait au lieu de se vendre, elle ne recevait que des affronts et on la mettait au pilori. Seulement, grâce à ces procédés, les liaisons désintéressées étaient en voie de disparition et l'Église proclamait qu'elle moralisait le pays.

Vénalité de tous côtés. Corruption et dépravation. L'héroïsme bafoué, la liberté ridiculisée; de la part d'une fraction croissante du pays une indifférence qui n'était pas naturelle, née de la peur.

L'arrestation du Comité exécutif et de nombreux membres de la F. U. E. fut un des derniers épisodes de cette terreur silencieuse. Mais le retentissement dans le pays fut tel que le gouvernement comprit que sa police avait fait preuve d'un zèle maladroit et décida à l'avenir d'opérer avec plus de discrétion.

Mais les arrestations étaient encore trop nombreuses et effectuées dans un milieu trop vaste et trop ouvert. De l'Université le bruit gagna toute la ville, surtout lorsque fut effectuée une perquisition menée par la Gestapo, en violation du statut d'ex-territorialité du Lycée français, afin d'arrêter l'un des pensionnaires que l'on soupçonnait de recel de tracts dans sa chambre. Ce groupe comprenait surtout de très jeunes gens, trop candides, trop confiants. Selon un plan de la police espagnole, on introduisit dans le groupe une femme venue d'Amérique. Elle vendit tous les camarades. Cela fut d'autant plus facile que ces gosses jouaient franc jeu, respectaient aveuglément la parole donnée et croyaient la trahison seulement possible dans les films et les romans. Nous les avions avertis gentiment à plusieurs reprises. Mais d'un dévouement sans égal les uns à l'égard des autres, inoffensifs à force d'ingénuité, ils travaillaient presque à visage découvert. Une seule trahison et combien amère suffit à briser les études et la vie d'un grand nombre. Je veux saluer ici ces gosses courageux qui attendent dans les geôles fascistes et attendront encore de longues années qu'on leur rende leur jeunesse.

. . . .

Je n'ai presque plus de nouvelles de personne. De temps en temps quand je rencontre quelqu'un et que je lui demande ce qu'il fait, presque toujours il me répond qu'il lâche tout. Nous sommes très

peu. Ils sont très peu ceux qui veulent encore tenter quelque chose. Avec Miguel, par exemple, nous ne parlions plus de cela. Il s'arrangeait, je ne sais comment, pour ne pas vivre trop mal. Il devait gagner de l'argent maintenant dans le bureau d'un grand avocat. Nous reçûmes deux fois des nouvelles de Pedro. Pas trop réjouissantes. La vie était très dure là-haut. Toute l'armature de notre organisation était brisée. Vraisemblablement, sauf ceux qui étaient en prison, presque tous avaient renoncé à la lutte, du moins pour le moment. Quelques-uns s'étaient affiliés à d'autres groupes survivants, mais à vrai dire nous ne savions pas grand-chose.

Pedro est le seul à avoir eu une fin digne de lui. Du moins jusqu'à présent. Peut-être l'avenir nous réserve-t-il, à nous aussi, une belle mort. Son groupe opérait dans les montagnes de l'Escorial à 60 km. au N.W. de Madrid. Bien que la police ait été alertée, elle ne tenait pas à se frotter aux guerilleros. Quelques gendarmes furent envoyés pour garder les routes et patrouiller dans les villages. C'est alors que se produisit un de ces accidents, comme il n'en arrive presque que dans les romans. Dans la vie ça arrive aussi mais très rarement.

Les gendarmes couchaient dans les villages, où ils pouvaient, de préférence chez les espions. Eh bien, par un hasard invraisemblable, Pedro et un camarade vinrent se ravitailler dans un village chez un épicier qui cette nuit-là abritait deux membres des forces régulières. Deux inconnus qui viennent acheter une telle quantité de nourriture, ça éveille des soupçons. Pendant qu'il les servait, le patron envoya sa petite fille avertir les policiers.

— Vos papiers?

Mains à la poche.

Deux détonations et la fuite.

Deux jours plus tard un bataillon sur le pied de guerre débarquait dans le village et la montagne fut cernée de partout avec l'aide de la gendarmerie. Pedro et les siens étaient quinze. Pendant longtemps ils furent insaisissables. Les poursuivants étaient tombés dans de fréquentes embuscades et ils auraient pu croire que les guerilleros avaient forcé le cordon de police. Enfin au prix de grands efforts, alors que l'espace libre se réduisait à peine à un sommet, la bataille s'engagea autour d'un moulin abandonné. C'était le soir. Le commandant des forces du gouvernement fit placer tout autour du moulin des armes automatiques. Que pouvaient penser, à ce moment-là, les autres à l'intérieur du cercle? Avaient-ils encore la foi? Savaient-ils qu'ils allaient mourir pour rien? J'espère qu'ils croyaient

encore à quelque chose, que les Nations Unies finiraient par tenir leur promesse, qu'on n'avait pas crevé sans raison pendant tant d'années. Que pouvaient-ils penser, enfermés dans leur cercle de mitrailleuses? Ils se battirent toute la nuit. On tirait dans le noir au jugé. Ceux du dehors tiraient sans cesse dès qu'une feuille bougeait. Ceux du dedans ménageaient leurs munitions. Dix fois ils tentèrent de forcer le barrage. Deux fois ils arrivèrent au corps à corps. Au matin les gendarmes et les soldats se rendirent compte, comme le jour se levait, qu'ils prenaient depuis un certain temps pour des réponses les échos de leurs coups de feu. Autour du moulin dans la grisaille du jour, il y avait quinze corps étendus. Alors ils avancèrent en rampant encore. Ils avaient peur, même des cadavres. Et voilà que l'un des corps blessés, sans munitions, couvert de sang, se leva. La progression s'arrêta net. L'homme restait là sans armes. Les soldats se redressèrent. A ce moment, le commandant, livide, cria à l'homme : « Va, cours, échappe-toi. »

L'autre obéit en titubant. Alors dans le dos, l'officier lui tira un chargeur qu'il n'avait pas osé lui vider en plein visage.

Vous ne savez pas ce que c'est, vous autres. Nous nous mordons les poings ici. On nous a avilis, on nous a piétinés, et qu'est-ce que cela peut bien vous faire?

Nous en sommes à hurler notre rage comme des loups. J'ai envie de cracher mon désespoir. Pas d'avenir. Tout est bouché. Tout est fermé. Notre jeunesse condamnée à végéter et à pourrir sur place.

Sacré nom de D... Est-ce que vous ne pourrez jamais comprendre ce que nous souffrons ici. Nous sommes désespérés. Nous étions l'intelligentzia, les vaillants, les combattants de la première ligne. Nous sommes devenus des galeux et des hors-la-loi. Nous sommes à la merci d'un salaud de policier en gris qui peut nous taper dessus jusqu'à nous assommer. Pas de garantie. Rien.

Et je pense à Marisa qui est morte pour ça, qui a été une martyre pour ça. Pourquoi, grands Dieux? J'ai envie de la rappeler, de lui dire : « Ça ne valait pas le coup, toute cette saloperie a été montée pour nous avoir. On nous a eus. On a fait les idiots. On a cru à la liberté, au progrès, c'était de la foutaise. Truman s'en fiche comme d'une guigne, de la liberté. Il veut des marchés pour les produits américains. Churchill s'en contrefiche du bonheur des hommes, il veut la grandeur de l'Angleterre. On a fait les idiots. Autant crever ou devenir un phalangiste, mais pas se sacrifier comme ça. Je voudrais qu'elles reviennent, Gloria, Marga et les autres; c'est pour

ces foutues sornettes que j'ai perdu l'amour d'Anna. Nous sommes à bout. Je n'en peux plus. C'est de la saleté, toute cette politique, c'est de la crasse. Ils ne veulent qu'une chose, c'est que Franco nous exploite, nous gruge, nous humilie, nous écrase jusqu'au dernier. Ils sont tous d'accord avec lui. J'en appelle au peuple américain, au peuple anglais, français. Comment pouvez-vous permettre ça? J'en appelle aux quelques braves gens qui sont à l'O. N. U.

Les Espagnols crient « Au secours ». Nous avons lutté pour le monde nouveau comme vous. Nous avons eu plus de morts et plus de souffrances qu'aucun de vous. Quatre ans de guerre. Dix ans d'occupation. Ce n'est pas assez, peut-être?

Je clame à la face du monde, je voudrais manier un tocsin : « L'Espagne se meurt, l'Espagne est morte. »

On ne s'est pas contenté de cela. Comme nous n'avions pas encore souffert assez d'injures et d'humiliations, on nous a imposé la farce du plébiscite.

Ç'a été immonde. Ils nous ont fait ratifier notre abjection. Ils ont couvert les murs d'affiches. Ils ont rempli les rues de tracts : « Votez oui ».

Voter « oui » c'est sauver l'Espagne, voter « oui » c'est assurer la grandeur du pays, et autres imbécillités. Alors tout le monde en masse décida de ne pas voter puisqu'on ne pouvait voter « non ». Mais l'abstention des trois quarts du pays aurait été une catastrophe pour le gouvernement. On rendit le vote obligatoire, sous peine de suppression de la carte de rationnement. Chaque électeur devait en déposant son vote faire apposer un cachet sur sa carte d'alimentation. Toute carte qui n'aurait pas le cachet ne serait plus valable ni renouvelable. Tous les anciens prisonniers politiques furent d'office exclus des listes. En même temps on répandit le bruit que les bulletins seraient disposés de telle manière que, grâce au contrôle des cartes, on saurait qui avait voté « non ». Enfin, pour éviter tout imprévu, on envoya les bulletins à domicile avec ordre de les apporter déjà remplis. De telle sorte qu'une simple demande de présentation dans la queue pouvait causer une arrestation. Les phalangistes ne se privaient pas de montrer à leur voisin le bulletin qu'ils allaient remettre. Quiconque refusait de montrer son bulletin avait écrit « Non ». J'eus de nombreuses discussions à ce sujet. Tout le monde cédait. A part quelques désespérés, le pays entier qui, la veille, était décidé à ne pas voter, écrivait son « oui ». Le lendemain d'ail-

leurs, par réaction et pour se prouver à eux-mêmes qu'ils n'étaient pas des lâches, bon nombre de gens commirent l'imprudence stupide de crier dans le métro, dans le tramway, à des voisins inconnus, en lisant les résultats dans les journaux : « Moi aussi j'ai voté « oui » mais c'est parce que j'avais peur ». Cette peur avait été créée par une campagne de nerfs. Des représailles très dures, disait-on, seraient exercées contre les récalcitrants. L'annonce, par exemple, d'une suppression de leur salaire aux fonctionnaires qui ne voteraient pas, eut plus d'effet sur l'opinion que les années de terreur politique et de contrôle des esprits que nous avions subies. Voilà pourquoi des scènes du genre de celles que j'ai évoquées se produisirent le lendemain en abondance. J'ai assisté à trois d'entre elles le même jour. Dans les trois cas les auteurs hurlaient leur honte à gorge déployée, mais la police satisfaite de la victoire de la veille laissa faire sans intervenir. En cas d'imprévu, Franco avait passé la journée, dans le plus grand secret, au large sur son yacht. C'était d'ailleurs idiot, car le résultat ne fut pas contrôlé et plus d'un bureau présenta des chiffres préparés d'avance ou bien le Président, tout seul, après avoir jeté un coup d'œil disait : « Il y a mille habitants, dont dix *non* », et c'était tout. J'avais cru être très malin en n'apportant pas de bulletin tout prêt, afin de pouvoir agir selon les circonstances. On me présenta bien à plat sur la table un bulletin neuf que le président eut l'amabilité de fixer de son doigt tout en regardant ce que j'écrivais et sous le regard intéressé de tous les syndics. Avec rage, je griffonnai un « oui ». Le président sourit : « Pliez-le, pour qu'on ne le voie pas et mettez-le dans l'urne ».

Postface

J'ai écrit tout cela pour me prouver que je tiens encore. Je l'ai écrit au péril de ma vie ; celui qui tapera ce texte à la machine risquera sa vie et aussi celui qui l'emportera hors de nos frontières. Celui qui a ces lignes entre les mains ou cousues dans la doublure de son veston risque sa vie.

Il faut quand même que le monde sache ce qui se passe ici.

Ce n'est pas une autobiographie.

Ce n'est pas une œuvre de propagande.

Je ne fais que raconter exactement ce qui se passe. Il n'y a dans ce livre rien de publicitaire. Je ne cherche ni gloire, ni argent, pour

la bonne raison qu'il me faut rester dans l'anonymat... si je veux continuer à travailler.

Nous sommes presque au bout du rouleau. Il faut que vous fassiez quelque chose, il faut que tout le monde fasse quelque chose, ne fût-ce que pour les trois garçons qui, pour faire entendre leur voix, ont écrit, copié et transmis ce manuscrit.

Pensez aux vingt-cinq millions d'hommes prisonniers dans leurs frontières. Je ne veux pas croire qu'après les gouvernements les peuples vont nous abandonner aussi. Nous sommes déjà tellement seuls. Une poignée continue à lutter. Il en tombe tous les jours. Pressez-vous ou sans cela vous arriverez trop tard, alors que nous serons tous tombés l'un après l'autre, sans illusions, sans espoir, POUR L'HONNEUR DE LA RÉPUBLIQUE.

(MADRID, *janvier* 1946.)

(*Traduit de l'espagnol.*)

Étiemble.

D'UNE PRÉTENDUE CRISE DE NOS ROMANS

Après la crise économique où se prépara la guerre de 1939, la notion de crise eut son petit, son grand succès. Crise de ceci, de cela se succédaient, pour la chance des chroniqueurs qui du moins ne chômaient pas. Avec l' « actualité » de Thucydide, ou celle de Montaigne, voire celle de Nostradamus, la crise enrichissait journaux et nouvellistes. Par malheur, on les lit quelquefois, et l'on finit par admirer l'actualité de tout; par admettre, par exiger que tout soit crise de quelque chose. Ainsi naquit certaine crise du roman:

— Ah! mon cher, que de romans, cette saison! On ne sait plus où donner du coupe-papier.

— Oui, mais si peu de bons romans; ou même, de romans lisibles.

— Bien sûr. Il y a crise du roman, tenez, moi qui tirais à vingt mille en 46, à peine si j'ai vendu deux mille de mes *Amours polychromes.*

— Et puis, avec toutes ces traductions d'écrivains étrangers, le goût français se perd...

— Et le peu d'argent dont dispose l'acheteur va se perdre à Londres, à Néviorque, comme si ces gens avaient besoin de nos quatre sous. Je vous avouerai, entre nous, que nos jeunes confrères s'ingénient à décourager le déjà timide client. Ils se piquent de penser, les nigauds. D'être intelligents, ou d'avoir des idées. Non, vous voyez ça, des idées! Quelle idée! Ils oublient qu'un roman, c'est une heure d'oubli...

— Ne croyez-vous pas que les romans noirs, avec toutes ces épices dont ils échauffent les palais — encore s'ils n'échauffaient que les palais...

— Nous ne pouvons tout de même pas interdire les traductions. Pensez aux représailles. Nous surtout, pays de monnaie faible. Ainsi, moi qui vous parle, je viens de vendre un bon prix, je dois le dire, les droits de mon dernier livre. Les Américains ne sont pas regardants.

— Pour enrayer cette crise du roman, vous pouvez du moins piétiner vos cadets. Mieux encore, ne jamais parler d'eux. A quoi bon les ménager? des galopins qui se prennent au grand sérieux et qui, de leurs petits romans, voudraient changer les mœurs, préparer le grand soir.

— Cela va sans dire. Ah! je vous mets au défi de me citer celui à qui nous avons fait plus d'honneur qu'il n'en mérite.

Etc... Ce dialogue, on l'entendait aussi voilà plus de cent ans, quand les Bovarys se gorgeaient de Walter Scott, que les grands critiques insultaient Balzac ou raillaient Mérimée, et qu'un pauvre sot, qui s'appelait Stendhal, écrivait néanmoins *Armance*, *Lucien Leuwen*.

***

Il est une façon, plus généreuse et plus sévère à la fois, d'attaquer aujourd'hui le roman contemporain : celle de Roger Caillois. A son avis, le roman, qui tend à constituer de nos jours le tout des lettres, n'est pas, ne peut pas être un genre littéraire. Celui-là excepté qu'on nomme policier et qui assouvit nos passions, mais en les asservissant par le jeu de l'intelligence unie à la volonté. Quant au reste, noirs ou roses, bons ou mauvais, qu'on s'en déleste en vrac, car enfin, de quel profit sauraient-ils être, ces romans?

Candidat légitimiste à la députation, partisan du trône et de l'autel, soucieux de mettre son œuvre au service de ces deux idoles, pourquoi Balzac n'a-t-il écrit que pour inciter aux ambitions démesurées les meilleurs de nos jeunes hommes? C'est ainsi que Roger Caillois résumerait l'un de ses griefs contre un genre littéraire dont la vogue aujourd'hui inquiète en lui l'esthéticien autant que le sociologue. A quoi s'ajouterait qu'un livre vient de paraître pour louer en Balzac un aïeul d'Aragon, et de son réalisme. Et après? je ne vois rien là, rien du tout, qui puisse condamner *la Comédie Humaine*. Au nom des mêmes attendus, proscrivons alors toute la poésie, puisque Rimbaud depuis sa mort incite les adolescents à revivre cette part justement, cette seule part de sa vie qu'il a reniée. Romanesque ou poétique, musicale ou plastique, toute œuvre d'art n'agit sur les foules et sur les générations que dans la mesure précisément où le public s'en inspire à mal escient. Toute pensée nous parvient réfractée par le temps, l'espace, les consciences, les intérêts qui la transmettent. L'objet en soi nous demeure interdit; celui même de

nos goûts littéraires. Mais puisqu'il s'agit là de notre condition, et comme d'une catégorie de notre peu d'entendement, allons-nous, par l'effet d'une révolte aussi judicieuse que celle qui nous dresserait contre la pesanteur, jeter au feu Balzac comme coupable de tous nos Rastignacs? Si oui, mettez la torche à Notre-Dame, et, pour régler son compte à cette civilisation qui ne survit que de mensonges, recourez sans merci aux armes radioactives. Car, s'il est un héritage à n'accepter que sous bénéfice de perpétuel inventaire, c'est bien — me semble-t-il — cet héritage culturel (auquel Caillois, ailleurs, accorde le juste prix [1]).

Il est vrai qu'un roman lèse toujours quelque sacré, et qu'il doit à ce titre inquiéter les Églises. Je connais, à la rigueur, un groupe humain où le roman soit impossible : la tribu des indiens Hopis, telle que nous la devinons grâce à la confession de Don Talayesva, *Sun Chief*; Sun Chief jamais ne juge les mœurs de sa tribu. Indigné par les gifles à quoi recourent les parents « blancs » qui corrigent leurs petits, il approuve les tortures physiques infligées aux enfants Hopis, pourvu qu'on les lui garantisse traditionnelles. Ce que plus que tout il redoute c'est de paraître « ka-Hopi », non Hopi (*un-american*, au vrai sens pour une fois de ce mot si mésusé). Or la civilisation des Hopis, elle pourrit très bien sur quelques mesetas. Point de romans pourtant qui l'aient désagrégée, ou qui l'aient initiée aux fantaisies sexuelles.

Si je devais m'inquiéter, moi, de l'avenir des sociétés, je réserverais mon souci pour celles où le sacré tout-puissant interdit au roman de naître et de prospérer. « Aucune littérature, sans doute, n'a eu dans le temps et dans l'espace, et par le volume des œuvres, une extension comparable à la littérature sanskrite [2] »... Théologie, logique et poésie, petits ou grands manuels d'érotisme, de rhétorique ou de grammaire, rien ne manque là-bas de ce qui constitue un trésor intellectuel; rien, sauf le roman : « Dans la littérature d'imagination, il n'existe en prose que quelques rares romans, quelques recueils de contes et de dialogue théâtral. » Le système des castes, où le sacré social trouve sa perfection, coïncide par conséquent avec un monde sans romans. Or, le moment où les castes vont craquer, c'est exactement celui des premiers récits. Lorsque Gandhi s'accroupissait à côté d'un paria, Mulk Raj Anand écrivait *Untouchable*,

1. Voyez *Patagonie*.
2. Louis Renon, *Anthologie Sanskrite*, Payot.

The Coolie, dix autres romans dont le passé de l'Inde n'a transmis aucun exemple. Admettons que l'œuvre des sociologues ait autant joué que celle du romancier pour éveiller ce peuple à la conscience de soi; que l'*Essai sur le régime des castes* [1], vingt travaux sur ce thème, aient favorisé l'actuelle évolution. Cela n'infirme point la valeur cruciale de cette observation : point de roman, théocratie; théocratie, point de roman.

Caillois attaquerait moins ferme le roman s'il ne le voyait apparaître et prospérer aux périodes où décline la grande architecture, et, du même coup, la grandeur des cités : dans l'Europe contemporaine. Notre premier roman, celui de *Renart*, fut pourtant contemporain des cathédrales. Quel succès en son temps, et quel esprit laïc! De l'*Ecbasis Captivi* à *Renart le Contrefait*, de 930 à 1340, pendant plus de quatre siècles et au moment même où la France tissait le « blanc manteau d'églises » dont Glaber allait la vêtir, fleurissent et provignent les mille « branches » de *Renart*. Inépuisable Renart, inexpugnable. A preuve : les bâtisseurs le sculptaient, prêchant aux poules, sur les stalles du chœur d'Amiens. Que, du Xe au XIVe, Renart ait fait tant de petits, toujours mal élevés, toujours mal pensants, quelle assurance pour nous que la faveur du roman le plus audacieux non seulement ne ruine point la cohésion d'une société forte et belle, mais plutôt la favorise en lui fournissant ce sans quoi nous retombons dons la fureur théocratique : l'ironie, l'esprit critique. La *Somme* de saint Thomas, Chartres, Saint-Sernin, Cluny, *Renart*, c'est donc tout un. Sans Cluny, point de *Renart*; mais sans *Renart*, point de Cluny.

C'est trop tirer d'un seul exemple? Supposez qu' « indépendamment des mystères religieux et en opposition avec leurs principes [2] » ait vécu en Égypte ancienne, deux mille ans avant notre ère, une littérature de volonté laïque, et fort impertinente, et cela, aux siècles mêmes où Pharaon, fils de Râ, du blanc manteau de ses églises et de ses tombes à lui, balayait puissamment les sables de son désert. Préférez-vous d'autres pays, des temps moins reculés? Qu'à cela ne tienne : voici le *Roman de Genji* que Thibaudet un jour me disait tenir en singulière estime et ranger avec les tout plus grands; on l'écrivait aux environs de l'an mille, bien avant le Meiji, quand la société japonaise gardait encore, vigoureux, les principes de son ordre féodal et sodomite. Et voici des romans chinois, d'une aisance,

1. Par Célestin Bouglé.
2. Étienne Drioton, *Le théâtre égyptien*, Le Caire, Hous.

d'une liberté qu'on n'attendrait selon Caillois que dans notre siècle de boue. Les *Tsing Tsai*, par exemple, les *Amours contraires*, ou ce *Kin P'ing Mei*, attribué à Hsu Wei[1].

Mais j'ai tort d'avouer ces œuvres « licencieuses », car je m'offre du coup au grief de Roger Caillois. Non pas, comme un jour j'ai pu l'écrire lestement, que celui-ci se scandalise et dissimule un puritain. Relisant *Babel*, j'y découvre en effet que notre ami s'adonne à l'occasion, sans trop de déplaisir, aux ouvrages dont c'est le propos délibéré d'exciter en nous les images lascives (ouvrages que, pour cette raison, il préfère mal écrits, ou point du tout : car le plaisir qu'il sait prendre au beau style l'empêche d'apprécier, dans son entière pureté, l'autre forme d'émotion). « Il est à craindre », nous assure-t-il, « que la présence dans un roman de passages trop encourageants pour la sensualité du lecteur ne place pas celui-ci dans les dispositions les plus convenables à la bonne intelligence de la portée de l'ouvrage, ni à l'appréciation exacte de l'art de son auteur. Le trouble qu'ils suscitent et qui, parfois, enflamme le viscère ou mouille la muqueuse, empêche qu'on détourne son attention des images qui le provoquent ou qui l'entretiennent. » J'ai de ces lectures une pratique trop rare et trop détachée pour contrevenir à l'opinion des experts. A défaut toutefois des livres « trop encourageants pour la sensualité » (et dont à ma connaissance on ne se formalise guère) j'ai quelque notion de ceux qui la découragent, et qui, pour ce motif, sont valablement accusés de corrompre la jeunesse : *L'apprenti*, de Raymond Guérin, les *Tropiques* d'Henry Miller et, en général, tous ces livres si repoussants qu'on fait queue pour les acquérir. Ceux-là, si Roger Caillois les condamne, c'est pour considérer qu'un livre bien écrit, bien construit, ou du moins dont l'ambition se hausse à briguer ces qualités, ne saurait sans déchoir s'attarder à « ce que personne jamais ne doit apprendre de nous ». Dès qu'il accompagne au lit ses personnages, ou à la salle de bains, le romancier nous interdirait cette sympathie, cette connivence qui doivent s'établir entre héros et lecteurs. Les lois de la beauté, plus gravement encore que celles de la morale, voueraient au néant les romanciers contemporains.

1. *Tsing Tsai*, publié en français à cent exemplaires. *Kin P'ing Mei*, traduit en anglais, sous le titre *Golden Lotus*, avec nombreux passages en latin; traduit en allemand, interdit sous Hitler. La première moitié vient de paraître en France, chez Guy le Prat. Cent coups de bambous à qui le lisait, en Chine, ou l'achetait : on le lisait d'autant plus.

L'argument vaut qu'on l'examine. Accordons que trop de gens, s'ils achètent l'*Amant de Lady Chatterley*, ou *les Liaisons dangereuses*, se ruent aux paragraphes où l'écrivain évoque ce que le traducteur de *Kin P'ing Mei*, plus soucieux en l'espèce d'exotisme que de rigueur, appelle obstinément « les jeux de la lune et des vents [1] ». Mais, une fois de plus, devons-nous condamner le savoir pour l'usage pervers qu'en firent les hitlériens? Parce que s'y vautre un lecteur immoral, ou malheureux, faut-il sacrifier dans *Lady Chatterley* ces passages moralisants où plus d'un jeune homme incertain de nouveau connut la saveur de la femme et reprit du goût à la vie? (Il n'est jusqu'à Jésus en croix, jusqu'aux martyrs dans leurs supplices qui n'apaisent, à l'occasion, les instincts les plus cruels : en proscrirons-nous les images?) Et s'il s'agit de connivence à préserver, quelle plus intime complicité que celle qui, pour quelques heures, identifie à l'*Affamée* de Violette Leduc l'une quelconque de nos Renée Vivien? M. de Charlus, dont nous savons à peu près tout ce que selon Caillois nous devons ignorer, qui prétendra qu'il ne soit pour nous qu'un ilote, ou qu'un objet?

Aussi bien : de siècle en siècle, de pays en pays, la pudeur se déplace, et le secret de compagnie. Krafft-Ebing, Havelock Ellis, Magnus Hirschfeld, Freud, Malinowski ont rendu quelque innocence à cette part de l'homme sur qui s'appesantit depuis deux millénaires la méprise d'un prétendu péché. Le jour approche où les parties trop longuement jugées honteuses recouvreront chez l'homme aussi le nom qu'elles portaient naguère chez le cerf : *les daintiers*. Les daintiers, les dignités. Nom si beau, si nécessaire, qu'une femme au moins de ma connaissance, et peu versée en vénerie, l'avait spontanément réinventé, à force de sa pureté. Mais alors, ceux qui déjà possèdent leurs daintiers, n'ont-ils pas le droit, le devoir d'en parler comme ils font, pour que chacun, si possible, avec ses dignités récupère sa dignité.

Que font-ils ce faisant qu'en Inde Mulk Raj Anand, lorsqu'il ose braver les partisans des castes? Sans doute voilà deux siècles environ que nous ne brûlons plus les animaux coupables d'involontaire complicité avec les hommes; nous n'en sommes plus tout à fait à lâcher au fil de nos fleuves le cadavre d'une sœur, d'une cousine impures. Mais que nous restons loin du paradis perdu. Cette répu-

1. *Fong-yu*, en chinois, c'est *vent-nuage*, en mot à mot; en fait : l'élégance, les privautés, les caresses. La métaphore, ainsi que souvent il arrive, n'étant plus perçue comme telle.

gnance aujourd'hui de tous ou peu s'en faut pour le plus valable des apports contemporains : la connaissance du corps, elle devrait nous inquiéter. T. E. Lawrence, lui, savait déceler en James Hanley, que l'on allait bientôt poursuivre en Angleterre, à cause de *Boy*, le classique d'aujourd'hui : « Votre santé morale, lui écrivait-il le 2 juillet 1931, et plus généralement votre propreté, se dressent hors de vos livres jusqu'à une demi-lieue : les gens qui ont en eux des taches sales tournent en rond autour, y font allusion, mais n'en parlent jamais franchement. Ils ont peur de trahir leurs souillures, et l'on peut en dresser le tracé rien qu'en délinéant les lacunes. Tandis que, Dieu Tout-Puissant, vous ne cachez ni un mot, ni un geste. » Mais c'est M. Mauriac, la bouche encore souillée de baisers au lépreux, qui, ces temps-ci, dans *le Figaro Littéraire*, s'en prend aux jeunes écrivains, qu'il taxe d'immoralité.

On s'étonne, parfois, de les trouver si assidus à leur enquête, à leur quête, et l'on se demande avec Roger Caillois pourquoi diable ils s'obstinent à tant de sérieux, absorbant tout savoir, intégrant tous les genres. Lettre ou satire, freudisme, mathématique, tout y passe, pour faire du roman ce que jadis la *Somme*. Voyez *La Montagne magique*, ou *Ulysse*. Pourquoi? Rien de plus simple, de plus sain. Au XVIIe siècle, on imposait au poète épique de connaître tous les métiers, de ne rien négliger qui pût enrichir son œuvre : ni l'art du général, ni celui du maçon, ni les ruses de la femme, ni celles du magicien. Que Balzac se soit imposé une aussi sage discipline, et que sa *Comédie*, au même titre que l'autre, la *Divine*, fasse la somme de son siècle, il faudrait en louer l'écrivain florentin afin d'en mieux blâmer l'écrivain tourangeau? Et puis, si tant de romanciers cherchent aujourd'hui à constituer des Sommes, des inventaires, fresques d'un monde hagard et en attente, c'est pour mieux sentir que d'autres à quel point justement il nous manque une *Somme*, ou notre *Encyclopédie*. Ni Marx, ni Freud, ni *Mein Kampf* ne sauraient nous satisfaire. Donnez-lui réponses aux questions *de son temps*, et l'homme volontiers s'inventera des fées, des loups-garous. Mais aussi longtemps que vous lui proposez d'enterrer les cochons plutôt que de les distribuer aux meurt-de-faim, de laisser pourrir en prison, pour une sottise, des garnements qu'un peu d'amitié eût guéris et récupérés, que voulez-vous qu'il écrive, l'écrivain qui se respecte (et vous respecte)? Cette histoire merveilleuse, invraisemblable : un pauvre qui rêve de manger du boudin, un garçon qui apprend à conquérir ses dignités. Dans un monde à

l'envers, c'est un romancier qui nous présentera l'image redressée.

Il ne le peut, dit-on, qu'en perdant forme et style, qu'en s'excluant ainsi du domaine littéraire. Homère et Dante, ces fourre-tout, ont-ils perdu forme et style? Il est vrai qu'aux *Liaisons* succèdent Jean-Christophe, Jallez et Jerphanion : que chez nous le roman se trouve à très peu près dans l'état du théâtre à la fin de notre seizième. Plutôt que de plus mal encore m'exprimer que je ne fis, je vais donc ici me citer : « le roman se trouve aujourd'hui dans la situation qui fut au seizième celle de notre théâtre : profusion et gâchis, énergie, mais désordre. Qui eût alors prédit qu'en moins d'un demi-siècle deux ou trois hommes décidés imposeraient des règles si arbitraires, mais si fécondes que bientôt elles seraient senties comme les seules raisonnables, on lui aurait bien ri au nez. » Pour moi, je ne ris point au nez de ce Queneau qui me dévoile sa recette : « Les trois romans que j'ai choisis : *Le Chiendent*, *Gueule de Pierre* et *Les Derniers Jours* expriment tous un même thème, ou plutôt des variantes d'un même thème, et *par conséquent*, ont tous trois la même structure : circulaire. Dans le premier, le cercle se referme et rejoint exactement son point de départ : ce qui est suggéré, peut-être grossièrement, par le fait que la dernière phrase est identique à la première. Dans le second, le mouvement circulaire ne retrouve pas son point de départ, mais un point homologue et forme un arc de spirale gauche : le signe final du zodiaque, les Poissons, ne se situe pas sur le même plan que les bêtes-poissons. Dans le troisième enfin, le cycle n'est plus que saisonnier, en attendant que les saisons disparaissent : le cercle se brise dans une catastrophe : ce que le personnage central dit explicitement dans le dernier chapitre. — Il m'a été insupportable de laisser au hasard le soin de fixer le nombre des chapitres de ces romans. C'est ainsi que *le Chiendent* se compose de 91 (7×13) sections; 91 étant la somme des 13 premiers nombres et sa somme étant 1, c'est donc à la fois le nombre de la mort des êtres et celui de leur retour à l'existence, retour que je ne concevais alors que comme la perpétuité irrésoluble d'un malheur sans espoir. En ce temps-là, je voyais dans 13 un nombre bénéfique parce qu'il niait le bonheur; quant à 7, je le prenais, et puis le prendre encore, comme image numérique de moi-même, puisque mon nom et mes deux prénoms se composent chacun de 7 lettres et que je suis né un 21 (3×7). Bien qu'en apparence non autobiographique, la forme de ce roman en était donc fixée par ces motifs tout égocentriques : elle exprimait ainsi ce que le contenu

croyait déguiser. » Si j'ai cité ce texte tout au long, c'est qu'on ne le connaît guère [1], que la démonstration n'en saurait être résumée, et qu'il m'intrigue d'autant plus que je n'ai jamais lu d'article sur *le Chiendent* où l'on ait soupçonné la rigueur de ces structures. Sans connaître alors la poétique de Queneau, mais en m'autorisant des lignes de Corneille auxquelles il se réfère [2], je m'étais imposé de bâtir mes romans sur des épures du même ordre; un seul critique a su les lire en filigrane, les autres déplorant qu'un livre si ceci, ou si cela, que sais-je encore! soit ainsi composé à la va-comme-je-te-pousse.

*
* *

Allons! ne pleurons pas sur le roman français, rarement avons-nous vécu décades plus prometteuses. — Tiendront-elles? — Qu'appelez-vous tenir? Révéler un grand roman? Le voici, vous dit Jean Paulhan : *Liaisons du monde.* Et l'auteur? Léon Bopp.

ÉTIEMBLE.

1. Il parut dans *Volontés*, le 20 janvier 1938.
2. Leurs règles (celles des Anciens) sont bonnes, mais leur méthode n'est pas de notre siècle, et qui s'attacherait à ne marcher que sur leurs pas ferait sans doute peu de progrès et divertirait mal son auditoire. On court, à la vérité, quelque risque de s'égarer, et même on s'égare assez souvent, quand on s'écarte du chemin battu; mais on ne s'en égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte. Quelques-uns arrivent plutôt où ils prétendent et chacun peut hasarder à ses périls.

Claude Lefort.

SOCIOLOGIE DU COMMUNISME

Faire une sociologie du communisme c'était là une idée entre toutes séduisante. Mais elle reste à faire, M. Monnerot l'a manquée. Sa sociologie est réductive et a-historique; sa conception du communisme tout extérieure et « idéaliste », pour employer un terme dont notre auteur se moque abondamment, mais qui est plus que jamais justifié.

On ne peut pas dire que la sociologie de M. Monnerot soit un échec ou qu'il se soit *trompé*. M. Monnerot n'est pas un savant qui fait œuvre désintéressée, il prend parti — et nous lui donnons raison sur ce point; il polémique, avec bonheur parfois; il condamne et s'indigne; et surtout il se réclame ouvertement d'une idéologie qu'il nomme européenne et bourgeoise. Son ignorance est refus de savoir; ses condamnations refus de comprendre; sa méthode révèle l'esprit d'une classe qui a ses valeurs et ses postulats, et ne veut pas les mettre en question. Mais en ce sens l'œuvre de M. Monnerot, si elle perd en vérité, gagne en intérêt. Sa signification déborde la personnalité de l'auteur.

Il s'agit d'abord pour M. Monnerot d'assimiler le communisme stalinien d'aujourd'hui au bolchevisme et de montrer qu'il n'y a pas de solution de continuité entre la pensée de Marx et l'idéologie stalinienne. Cette double assimilation donne le ton de l'ouvrage. Certes il se propose principalement d'attaquer l'U.R.S.S. et les partis communistes d'à présent, mais il cherche en même temps à discréditer le marxisme en montrant qu'il ne pouvait mener qu'au stalinisme, qu'il en était pour une large part la théorie politique et l'inspiration religieuse.

La réduction du stalinisme au bolchevisme est conduite dans une assez grande confusion. L'auteur a résumé pour les besoins de sa cause quelques chapitres du livre de M. Souvarine sur Staline;

mais il ne s'est attaché qu'aux caractères les plus extérieurs des événements et il a voulu ignorer les problèmes que soulève l'évolution du bolchevisme, du début du siècle à la mort de Lénine. Il s'agissait en Russie, écrit-il, de renverser une oligarchie dont la faillite s'étalait. Le pouvoir était à saisir. Lénine a agi comme César (p. 28); il a voulu mobiliser les masses et il a donc adopté la stratégie marxiste, « art de prendre et d'occuper le pouvoir » (p. 12); il a organisé la « plèbe ». Son livre *Que faire?* est un traité de « l'impuissance de la plèbe » (p. 31). La solution trouvée par Lénine est donc celle de tous les dictateurs : transformer les masses en troupes, les organiser dans une armée solidement commandée par une poignée de chefs (p. 39). Cette armée, Lénine n'en a pas inventé la structure, il lui a donné « les anciennes règles des sectes secrètes et des ordres conquérants » (p. 41), il l'a dotée d'un état-major tout-puissant et d'une discipline qui est celle de toutes les armées de métier. Il l'a seulement qualifiée du nom nouveau de Parti.

En fait, l'analogie est superficielle; Lénine n'a pas cherché à mobiliser la « plèbe » pour s'emparer du pouvoir. C'est le prolétariat lui-même (et non la plèbe) qui a posé le problème de son organisation et de la destruction du pouvoir des classes dirigeantes. Ce problème il ne l'a pas posé contre telle oligarchie en faillite, mais à l'échelle universelle, et il a tenté de lui donner une réponse par ses propres moyens. Certes la conscience du prolétariat a d'abord été rudimentaire et ses premières manifestations, révoltes immédiates contre les patrons ou contre les machines elles-mêmes, en accusent la confusion. Mais il est sûr qu'elle est apparue dès la constitution du prolétariat en classe, comme une totalité. Avant les revendications de la Commune, avant celles du chartisme, avant même celles des canuts de Lyon, les manifestations révolutionnaires du prolétariat embryonnaire de la société de 1792 montrent que les ouvriers ont eu d'emblée conscience de l'exploitation de classe et ont compris la nécessité d'une transformation sociale radicale fondée sur une gestion collective de production [1]. Ce n'est pas Lénine qui a posé le problème de l'organisation du prolétariat, mais les ouvriers eux-mêmes qui se sont réunis dans des corporations, qui ont formé des syndicats, qui se sont entendus pour faire des grèves, qui ont *inventé* ces formes d'organisation que sont la Com-

1. On trouve dans le livre remarquable de M. Daniel Guérin, *La Lutte de classes sous la* 1re *République*, des témoignages étonnants sur cette première conscience de classe dans un prolétariat encore embryonnaire.

mune et les Soviets. En fait la personne de Lénine et les conceptions de *Que Faire?* ne prennent un sens que replacées dans l'évolution du mouvement ouvrier. Certes les ouvriers n'auraient sans doute pu en 1902 définir eux-mêmes la stratégie du parti révolutionnaire comme Lénine l'a fait, mais ceci ne signifie pas pour autant que cette stratégie leur ait été imposée du dehors. Lénine n'a fait que réfléchir sur l'expérience du mouvement ouvrier et amener à leur expression achevée les tendances organisationnelles de la classe. L'analogie entre l'armée et le parti est d'ailleurs superficielle. Ce n'est pas en alignant les mots : obéissance, discipline, état-major, qu'on parviendra à masquer la différence essentielle qui sépare les deux organismes — *à l'époque du bolchevisme*. Le parti bolchevik avait un programme, non pas un objectif très général (prendre le pouvoir), mais un ensemble de mots d'ordre concernant toutes les sphères de l'activité sociale, fondé sur des analyses serrées du développement de l'histoire, de la structure de la société russe et du capitalisme mondial, enfin du fonctionnement de la société socialiste. Ce programme était âprement discuté dans l'organisation à tous les échelons. Quelques milliers de documents et entre autres les œuvres complètes de Lénine auraient pu l'enseigner à M. Monnerot s'il avait voulu l'apprendre. Étrange armée césarienne en vérité que ce parti rationaliste, hanté par le souci de rigueur, déchiré par des conflits théoriques et dont la politique dépendait en définitive de l'opinion de sa majorité (on l'a vu dans de grandes circonstances et notamment en avril 1917).

L'assimilation entre le prolétariat et la plèbe est d'ailleurs révélatrice. M. Monnerot parle de l'impuissance mondiale de la plèbe (p. 76) et fait appel à l'exemple des Gracques (p. 28) mais il se garde d'affronter d'une manière sérieuse les analyses marxistes concernant le prolétariat. Les conceptions révolutionnaires de Marx sont précisément fondées sur cette idée que le prolétariat n'est pas seulement une masse indifférenciée, une matière d'exploitation, mais une classe structurée par le capitalisme. C'est le capitalisme qui « organise » d'abord la classe ouvrière en la rassemblant dans des usines; c'est l'industrie qui sculpte, dans la masse amorphe, des groupes organiques, rationnellement liés à leur tâche et constamment instruits par leur travail. Si l'organisation politique du prolétariat est possible c'est précisément parce qu'elle se fonde sur une organisation économique de fait.

Il est cependant vrai que l'expérience du bolchevisme pose un

certain nombre de problèmes[1] : suprématie idéologique des cadres, qui tend à réduire au rôle d'exécutants la majorité des membres du parti; liaison insuffisante du parti avec le reste de la classe, etc. Mais ces questions n'ont de sens que posées dans une perspective prolétarienne; que liées à un certain moment de l'histoire du mouvement ouvrier. C'est le droit de M. Monnerot de refuser cette perspective : le résultat est qu'il s'en tient à des analogies superficielles qui embrouillent bien plus qu'elles n'éclairent (Lénine-César; parti-armée...)

Ses jugements sont d'ailleurs confus. Tantôt il présente Lénine comme un dictateur (p. 392); tantôt il déclare qu'il se situait « certes » (?) dans une perspective de classe (p. 40). Tantôt il parle du Parti bolchevik dans les mêmes termes que du Parti stalinien (ch. IV et VII), tantôt il déclare que le parti en 1926 n'était plus du tout ce qu'il était en 1910 (p. 99); il emploie même à plusieurs reprises le terme de « contre-révolution stalinienne », laissant entendre donc qu'il y a eu changement qualitatif du bolchevisme au stalinisme.

La thèse de M. Monnerot, il est vrai, consiste souvent à opposer les intentions et l'exécution. Lénine aurait agi subjectivement comme un révolutionnaire dévoué au prolétariat; objectivement il se serait comporté comme César et aurait préparé l'avènement de la bureaucratie stalinienne. « L'histoire réelle » aurait joué « à son double idéologique un de ces tours dont elle est coutumière » (p. 77). Mais cette opposition demeure assez artificielle; il faudrait expliquer en effet pourquoi les « intentions » de Lénine ont pu prendre corps au point de provoquer un soulèvement général du prolétariat, la constitution de soviets, etc. L'histoire idéologique est ici une histoire réelle puisqu'elle a été vécue et affirmée par des millions d'hommes. Réciproquement il faudrait voir que l'histoire stalinienne n'est pas seulement « réelle », c'est aussi une histoire idéologique dont les caractères ne se comprennent pas à partir de l'idéologie marxiste seule. En fait c'est M. Monnerot qui *choisit* la réalité. Il considère comme *apparents* tous les phénomènes qui se sont déroulés pendant la révolution russe et comme réelle l'histoire de la bureaucratie stalinienne. Ce choix il l'opère en vertu d'une certaine philosophie de l'histoire. Mais celle-ci n'est pas justifiée :

1. Nous avons nous-même essayé de formuler ces problèmes dans *Les Temps Modernes* (déc. 48-janv. 49 : *La Contradiction de Trotsky et le Problème révolutionnaire*).

nous n'en trouvons ici qu'un considérant, affirmé, non démontré : la plèbe (dont le prolétariat n'est qu'une variante) est historiquement, organiquement et mondialement impuissante.

***

Le principal de l'ouvrage consiste en une analyse de l'U.R.S.S. et du phénomène communiste stalinien. M. Monnerot a été frappé par la nature « pluridimensionnelle » de l'U.R.S.S. L'économique, le politique et le religieux sont ici complètement mêlés. L'U.R.S.S. est à la fois « un état universel et une religion séculière », c'est-à-dire une entreprise politique d'expansion mondiale et une mystique de l'humanité. Le marxisme aurait fourni la religion et celle-ci, incarnée dans un État, aurait servi de justification à une conquête impérialiste. Dans cette conjonction du politique et du religieux, M. Monnerot croit retrouver les traits de l'Orient islamique, des Séfévides de Perse et des Fatimides d'Égypte. Dans ces divers cas on est en présence d'un empire qui cherche le pouvoir universel en utilisant un « mythe historique apte à fanatiser les hommes ». N'est-il pas vrai que l'Islam comme l'U.R.S.S. faisait de la propagande idéologique et du noyautage chez l'ennemi les armes principales de sa politique? M. Monnerot insiste longuement sur cet aspect religieux du communisme. Celui-ci serait essentiellement un « drainage des ressentiments » individuels, une « dérivation des agressivités ». Névrose sociale, il emprunterait toute sa puissance aux névroses individuelles. Les déracinés, les inadaptés par nature, etc., seraient voués au communisme. Ceux-ci « transfèreraient » leur délire, leur obsession sur un être collectif, le parti, qui les délivrerait de leur trouble proprement individuel, dans la mesure où il leur permettrait d' « extérioriser » et de « vivre en commun » leurs idées fixes et leurs projections paranoïaques. Il les rendrait ainsi (artificiellement, certes) au monde, à l'action et au sens du réel (p. 287 et suiv.).

Comme on le voit, M. Monnerot reprend un thème assez ancien (le révolté c'est l'inadapté) qu'il accommode aux découvertes de la psychanalyse. Un certain nombre de ses analyses nous paraissent d'ailleurs incontestables (la « suggestion réciproque », « la communion » dans les défilés et les meetings, l'identification de chacun avec tous dans le parti, le choix des héros et la projection de l'idéal du moi, etc...). Mais son interprétation générale et ses conclusions

sont superficielles. L'explication par la névrose est le type de l'explication passe-partout qui permet à l'auteur d'avoir toujours raison parce que son hypothèse est incontrôlable. Il faudrait nous montrer que tous les névrosés sont communistes et que tous les non-communistes échappent à la névrose pour qu'une telle explication ait un sens. Or M. Monnerot admettrait sans doute que tous les névrosés ne sont pas communistes. Mais alors le choix du communisme par le névrosé, plutôt que du christianisme ou de quelque chauvinisme, reste à expliquer par d'autres facteurs que la névrose. D'autre part la formation et le développement des névroses exigent eux-mêmes une explication. Il sera toujours possible à un marxiste de répondre que la plupart des névroses individuelles sont dues à l'aliénation de l'individu dans la société d'exploitation.

La méthode de M. Monnerot est ici typiquement *réductive*, puisqu'elle consiste à ramener un phénomène social à une somme de phénomènes individuels, et *explicative* puisque la névrose devient la *cause* de l'adhésion au communisme. Enfin, ici encore, on ne peut accepter l'assimilation des staliniens et des militants révolutionnaires de l'époque du bolchevisme. Les uns s'abîment dans le parti, suppriment leur individualité pour s'oublier devant l'idéal du moi, cherchent par tous les moyens l'identification; les autres se comportent comme des individus, jugent et agissent en fonction de fins qu'ils se sont rationnellement proposées, se critiquent âprement entre eux et ne haïssent rien tant que la confusion sentimentale (en font foi les œuvres de Lénine et de Trotski et le mépris qu'ils professent pour les sociaux-démocrates incapables de dépasser ce stade).

Il ne s'agit nullement de diviniser les bolcheviks et nous sommes persuadés qu'aux meilleurs temps de la Révolution, un certain nombre de militants étaient entrés dans le parti parce qu'ils étaient inadaptés, parce qu'ils avaient des sentiments d'infériorité, etc. Trotski a d'ailleurs très bien décrit ce type de révolutionnaires dans son *Staline*. Ils collent à une définition, ils appartiennent à un certain type d'hommes complètement déterminés par leur psychologie. Mais il reste à comprendre le cas de ceux qui n'ont pas subi passivement l'inadaptation, mais qui l'ont réellement assumée, qui ne l'ont pas *transférée* dans l'activité révolutionnaire, mais lui ont conféré un sens positif et en ont fait le motif d'une prise de conscience. La méthode dont use M. Monnerot rend bien compte du pseudo-révolutionnaire et de son comportement stéréotypé, elle

est incapable de nous faire comprendre l'action d'un homme qui lutte effectivement pour l'abolition de l'exploitation. Elle explique beaucoup plus le phénomène stalinien que le phénomène révolutionnaire.

*
* *

La religion n'explique pas à elle seule la puissance du communisme. Il a fallu, nous dit M. Monnerot, qu'elle vienne recouper une puissance temporelle. Il tente donc de donner une analyse de la nature de l'U.R.S.S. et du rôle qu'elle joue dans le monde actuel. C'est sans doute la partie la plus faible de son ouvrage, bien qu'elle soit la plus nourrie d'exemples historiques. M. Monnerot consacre tout un chapitre aux tyrannies du monde grec du VIIIe au Ve siècle av. J.-C., et de l'Italie du XIIIe au XVIe siècle, pour en arriver à cette définition de la tyrannie, qu'il applique à l'U.R.S.S. : « un système intérieur imposé par une minorité à une majorité et tendant à maintenir et à accroître par la coercition une réussite issue de circonstances favorables » (p. 336). La première partie de la définition ne nous apprend rien et elle nous paraît valable pour tous les systèmes d'exploitation démocratiques ou tyranniques. La seconde partie qui insiste sur le caractère temporaire et accidentel de la tyrannie (d'autres passages l'éclairent) est extrêmement contestable en ce qui concerne l'U.R.S.S. Il est bien évident que la révolution a succédé en Russie à une époque de crise sociale, mais il reste à savoir si le stalinisme a offert une « solution » à cette crise, si son régime correspond à un nouvel ordre économique et social, si son aspect tyrannique est ou non solidaire du système économique. En affirmant que les tyrannies modernes sont seulement « la solution provisoire apparente » d'un « état de crise historique » (p. 339), comme les tyrannies anciennes, M. Monnerot ne s'en tient qu'à leurs caractères extérieurs et refuse notamment de voir comment elles sont liées à un certain devenir économique. Il est significatif que l'on ne trouve nulle part dans cette étude de l'U.R.S.S. une analyse économique. L'U.R.S.S. est peut-être une tyrannie et un Islam, mais elle représente aussi l'avènement d'un système économique qui n'est pas d'un autre monde que la société capitaliste du XXe siècle, mais au contraire qui en exaspère et en accuse les tendances essentielles. L'U.R.S.S. est le pays où la concentration du capital, représentée ailleurs par la monopolisation continue

et la fusion croissante des monopoles avec l'État, a été poussée jusqu'à son terme. L'U.R.S.S. est autre chose qu'un accident historique, une réponse provisoire à une crise sociale, c'est un moment du développement organique du capitalisme mondial, c'est un système qui exprime l'idéal de la société capitaliste moderne en ce sens qu'il élimine les contradictions inter-monopolistiques, planifie la production et la consommation en fonction des intérêts généraux de la classe dominante et réduit le prolétariat à une simple matière d'exploitation. M. Monnerot nous parle du « totalitarisme » et rapproche l'hitlérisme et le stalinisme en montrant que les deux systèmes ont un double aspect politique et religieux, mais il passe sous silence le fait que l'hitlérisme est, lui, un produit direct du capitalisme, que ce sont les monopoles qui ont financé Hitler et sont demeurés ses véritables inspirateurs jusqu'à la guerre. Nous pensons que le régime stalinien a des points communs avec le régime hitlérien, mais essentiellement en ceci qu'ils expriment l'un et l'autre (à des degrés très divers) la même tendance de l'économie mondiale à l'étatisation et à la concentration achevée du capital. Une étude économique aurait amené M. Monnerot à s'interroger sur la parenté des systèmes « capitalistes occidentaux » et de l'U.R.S.S., qu'il veut opposer radicalement, et à dévoiler l'unité structurelle du système mondial d'exploitation.

On serait tenté de dire à M. Monnerot, en le paraphrasant, que les faits sociaux ne sont pas des représentations. Ce n'est pas seulement en décrivant l'aspect autoritaire, policier, religieux d'un régime qu'on peut comprendre sa nature. Encore faut-il faire d'abord une analyse économique et dévoiler les rapports sociaux dans leur forme première et pour ainsi dire organique, au niveau de la production. Ce n'est pas non plus en pratiquant des coupes verticales dans l'histoire, en invoquant les Fatimides d'Égypte et les Séfévides de Perse, Gengis Khan et les Visconti, qu'on nous fera percevoir la signification historique de l'U.R.S.S. Pour comprendre la société russe actuelle, il faut relier les traits politiques, religieux et économiques du système et insérer la structure que l'on dégage dans le contexte concret de la société mondiale contemporaine, voir quel rôle elle joue dans le fonctionnement et l'évolution de cette société. M. Monnerot préfère esquiver cette étude et procéder par analogie.

En fait la sociologie de M. Monnerot, pour mériter une critique sérieuse, devrait être fondée sur une philosophie de l'histoire. Celle-ci n'est nulle part exposée; M. Monnerot traite de *l'essence* de la

tyrannie (p. 380) sans justifier la validité des essences en histoire, il considère l'économique comme secondaire sans nous expliquer ce choix. Davantage, il fait un usage contradictoire des catégories historiques les plus fondamentales. Il nous dit que bourgeoisie et prolétariat sont des notions qui ne correspondent à aucune donnée scientifique, mais il les utilise continuellement ; il affirme que le marxisme est une méthode largement erronée et complètement périmée mais il écrit : « *dans une certaine mesure* ces phénomènes (les phénomènes de masse) mettent en défaut *l'application stricte* du matérialisme historique de Marx [1] », laissant alors entendre que l'essentiel du marxisme est valable; il enseigne que « capitalisme » est un terme beaucoup trop général qui recouvre des réalités très différentes (p. 258), mais il ne se prive pas de parler de « l'essor du capitalisme », de la « société capitaliste », etc. Ses critiques sont verbales, jamais sérieusement étayées. Il cherche à discréditer les notions et les analyses marxistes, mais l'incertitude de sa propre pensée est évidente.

*
* *

Huit chapitres, il est vrai, consacrés à la philosophie, sont chargés de fonder théoriquement la confusion et l'incertitude comme méthode en sociologie et en histoire. Certes la critique que fait M. Monnerot de la dialectique hégélienne et marxiste est souvent très valable. Nous sommes d'accord avec lui pour penser que dans l'histoire ce sont des contraires et non des contradictoires qui s'affrontent; que la triade est une abstraction, que l'esprit de systématisation et de rationalisation absolue contredit l'effort de description du réel. Mais les conclusions nous paraissent inadmissibles : elles auraient pour effet de rendre toute pensée impossible sur l'histoire et la politique. Si l'on ne peut s'arrêter à aucun concept, parce que chaque concept fixe une réalité mouvante, si aucune opposition n'est durable parce que les termes ne cessent de se transformer, c'est l'idée même d'histoire qui devient incompréhensible. « Pour nous, dit M. Monnerot, il y a des esclavages, des féodalités, des capitalismes, qui ont chacun une histoire, qui ont profondément changé au cours de cette histoire et dont chacun au cours de chaque histoire en arrive à différer de lui-même autant ou presque autant qu'il diffère des autres ». Le problème n'est pas de savoir si le concept

1. P. 340. C'est nous qui soulignons.

recouvre des réalités très diverses. Nous en sommes persuadés, et Max Weber a sans doute mieux que personne exprimé cette idée quand il disait que nous n'obtenons nos catégories que par une « rationalisation utopique », que nous ne faisons que forger des « types idéaux ». Mais nous avons le choix entre penser, et procéder donc à cette idéalisation du réel, ou nous interdire toute réflexion sur l'histoire. Quand il dit qu'il y a des esclavages, des féodalités, des capitalismes, M. Monnerot laisse cependant entendre que ces diverses formes de l'esclavage, de la féodalité, du capitalisme sont recouvertes par un concept commun. Si l'on accepte de dire qu'il y a des capitalismes, pourquoi ne dirait-on pas qu'il y a *le* capitalisme, c'est-à-dire un concept, obtenu par une nouvelle idéalisation du réel, qui exprime les traits les plus essentiels du phénomène en question. Avant de passer d'une notion à une autre, en montrant la transformation qui s'est effectuée dans le réel, la dialectique établit des notions, « structure » le réel. En ce sens, loin de faire « sauter du dedans tout ce qui ressemble à un système ou à une ébauche de systématisation » (p. 208) la dialectique ne se conçoit pas sans systématisation, c'est-à-dire sans une mise en ordre du réel, sans la constitution de catégories, et d'une méthode en ce qui concerne l'histoire — d'une philosophie. C'est confondre la dialectique avec un relativisme vulgaire que de dire (*ibid.*) : « l'usage correct de la dialectique est de faire passer le docteur Guillotin sous le couperet de la guillotine » (de condamner Marx au nom de la méthode marxiste). Marx n'est pas condamné parce que le temps s'écoule. S'il est condamné (et nous ne le pensons pas) c'est parce que son système est faux et cette fausseté est alors à établir. Marx n'a pas tort parce qu'il a voulu penser l'histoire, étant lui-même situé à un moment de l'histoire, s'il a tort c'est simplement parce qu'il a mal interprété le sens de l'histoire. Ceci ne sera démontré que par qui donnera un autre sens à l'histoire, critiquera les concepts marxistes et leur opposera d'autres concepts.

Est-ce à dire que Marx est sacré, que son système est inviolable, que l'histoire obéit à sa pensée? Nous laissons le soin de défendre cette thèse à ceux qui le trahissent tous les jours et n'ont trouvé en lui qu'un alibi. Mais M. Monnerot s'est donné la partie trop facile en ridiculisant la troupe des théoriciens staliniens. Marx n'a jamais dit que l'histoire roulait sur des rails, ni que son système ne supportait pas la critique. Il a dévoilé le rôle de la lutte des classes dans l'histoire, analysé le procès du capitalisme, mis en lumière la fonc-

tion révolutionnaire du prolétariat, affirmé la possibilité historique et la nécessité humaine de l'abolition de l'exploitation. Ce sont ces thèses que l'on doit critiquer d'abord si l'on attaque le marxisme. M. Monnerot s'est contenté de dire que la lutte de classes n'expliquait pas totalement l'évolution historique, sans préciser davantage; il s'est tu sur l'analyse économique marxiste; il a affirmé que le « prolétariat » était pour le juif Marx un mythe de remplacement qui venait relayer le mythe du peuple élu, au lieu de tenter une analyse sociologique sérieuse; il a enfin décrété que l'abolition de l'exploitation était une idée religieuse sans fondement historique.

Quant à l'antistalinisme que professe M. Monnerot nous en voyons trop les mobiles pour pouvoir un seul moment l'adopter. Un grand nombre des analyses de l'auteur sur le stalinisme nous semblent vraies, mais ce sont des vérités partielles et le silence de M. Monnerot sur l'exploitation, la mystification et les névroses collectives qui règnent dans les trois quarts du monde non communiste nous est intolérable. Nous ne pouvons oublier pendant notre lecture que le travail dans la société dite capitaliste est une exploitation, que le libéralisme et la démocratie sont des mystifications, que le christianisme, le nationalisme, et le racisme sont le fruit de névroses qui n'ont rien à envier à la névrose stalinienne, et qui ont même sur celle-ci l'avantage de l'ancienneté. Nous fondons, pour notre part, notre antistalinisme sur des valeurs révolutionnaires. La condamnation d'une société d'exploitation, quand elle est portée au nom des idéologues d'une autre société d'exploitation, n'est ni sérieuse ni intéressante.

(*Octobre* 1949.) Claude LEFORT.

François Erval.

GEORGES LUKACS ET L'AUTOCRITIQUE

Les textes que nous présentons ne sont pas destinés à retracer l'évolution intellectuelle de Georges Lukacs, mais à montrer son attitude présente à l'égard des diverses étapes de sa propre pensée.

Lukacs débuta en 1908 par une étude sur *l'Évolution du Drame Moderne* (parue en hongrois seulement, mais certains passages importants au point de vue théorique ont été publiés par des revues allemandes). Ses livres suivants furent écrits directement en allemand : une série d'essais littéraires (dont un sur Charles-Louis Philippe), *L'Ame et ses formes* (1911) et *La Théorie du Roman* (1916). Après la première guerre mondiale, Lukacs abandonne les études esthétiques pour se consacrer à la politique et à la philosophie. Il publie en 1922 *Histoire et Conscience de Classe*, son œuvre majeure, suivie d'un *Lénine* et d'un essai sur *Moses Hess et les problèmes de la dialectique idéaliste.*

Aujourd'hui, Lukacs désavoue tous ces livres et s'oppose à leur traduction ou même à une simple réédition. Il ne défend que ses écrits publiés depuis 1932 environ; sauf *Existentialisme ou Marxisme* et *Le Jeune Hegel*, tous ces ouvrages traitent de problèmes esthétiques : *Gœthe et son époque*, *Brève Histoire de la Littérature Allemande*, *La Théorie esthétique de Marx et Engels*, *Les Grands Réalistes Russes*, sont accessibles en français ou en allemand, tandis que *Le Roman Historique*, *Balzac*, *Stendhal*, *Zola* et *Littérature et Démocratie* n'ont paru qu'en langue hongroise.

Lukacs rentra en Hongrie en 1945 et subit immédiatement de sévères attaques. Le premier article qu'on lira répond à une de ces attaques et a été publié dans l'hebdomadaire *Uj Magyarorszag* le 16 avril 1946. Nous le donnons avec quelques coupures, se rapportant principalement à des analyses de la situation politique et littéraire en Hongrie :

« *Est-ce notre droit — ou même notre devoir — de reviser ce passé, dont les erreurs nous sont perceptibles à la suite de l'évolution des évé-*

nements et du développement de notre propre pensée? Georges Somlyo conteste ce droit. Il me reproche, dans le dernier numéro de Magyarok, *d'avoir commis un « autodafé sans précédent » en critiquant sévèrement la ligne intellectuelle erronée de mes anciens écrits. Il n'est pas de mon intention de discuter à fond ses remarques. Mais je crois que les problèmes posés par lui sont* théoriquement importants, *de telle sorte que je profite de l'occasion qui m'est offerte. J'aimerais considérer les accusations concrètes que l'on m'oppose comme un* prétexte *à l'examen du problème lui-même.*

» Que signifie l'acte de renier? Tout simplement ceci : nous estimons que la direction essentielle de notre pensée et de nos actes, suivie jadis, pendant une période déterminée de notre évolution, avec une conviction et une bonne foi parfaites, s'est avérée, par la suite des événements et de nos propres réflexions, comme inexacte, voire dangereuse. Il est de notre devoir, je pense, de préserver les autres de ces errements, dont nous avons pu nous dégager à temps.

» Mon contradicteur me refuse ce droit. Sans entrer dans le détail, je me contenterai de citer son argument central : « Georges Lukacs », dit-il, « ne saurait empêcher que nous jugions le caractère, l'évolution et les enseignements de son œuvre, prise dans sa totalité, en partant de ses anciens livres, aujourd'hui reniés. » Ce serait donc la notion de « l'œuvre totale », qui représenterait ce fruit défendu, destiné à m'empêcher de critiquer mon passé. Or, je puis distinguer dans mes œuvres quatre périodes : celle de l'idéalisme subjectif [1], *suivie d'une période d'*idéalisme objectif [2], *puis une autre, consacrée à* l'apprentissage du Marxisme [3] (*avec des moyens philosophiques insuffisants*), *et enfin une* période marxiste [4]. *Il est évident que le Lukacs marxiste s'oppose au représentant des théories précédemment énumérées. Je juge, en effet, la méthode de la « Geisteswissenschaft » erronnée et nuisible : ai-je le droit d'être moins sévère à l'égard de mes œuvres qui s'inspirent de cette méthode qu'à l'égard de l'œuvre de n'importe quel autre penseur, influencé par cette philosophie? Mon adversaire constate qu'il m'est impossible d'entraver l'action qu'exercent mes anciens livres : raison de plus pour les juger sans ménagement. Et je crois pouvoir ajouter que cette critique doit augmenter en sévérité, dans la mesure où d'autres penseurs accordent de l'importance à ces études dépassées par mon évo-*

1. *L'Évolution du Drame Moderne, L'Ame et ses Formes* (N. d. T.).
2. *Théorie du Roman* (N. d. T.).
3. *Histoire et Conscience de Classe, Lénine, Moses Hess* (N. d. T.).
4. Œuvres postérieures à 1932. (N. d. T.).

lution ultérieure. Si la valeur de mon ancienne production était nulle, personne ne s'y arrêterait.

» L'argumentation que je viens de développer semble tellement claire que l'on pourrait croire inutile toute discussion plus approfondie. Malheureusement, il me faut donner encore quelques précisions, qui dépassent ma propre personne.

» Il s'agit donc de l'unité de l'œuvre (Lebenswerk) et il est incontestable que cette notion existe objectivement. Au-delà de l'importance d'un ouvrage particulier, de Gœthe, Tolstoï, Hegel ou Marx, pris isolément, l'ensemble de leur œuvre a une valeur propre et forme une totalité spécifique. L'œuvre d'un grand penseur ou d'un grand écrivain nous permet de voir le reflet d'une période historique dans l'esprit de l'un de ses grands représentants...

» En parlant de « reflet », nous n'avons pas l'intention de nier l'individualité des grandes figures de l'histoire. Nous croyons, au contraire, que nous sommes en présence d'une œuvre totale, digne de ce nom, lorsqu'une individualité vraiment grande *reflète d'une façon aussi bien intensive qu'extensive les problèmes de son époque. Le préjugé bourgeois qui ne voit la grandeur que dans son élément purement subjectif, croit pouvoir réduire une œuvre à la personnalité de son créateur. A mes yeux une individualité vraiment grande ne se manifeste que par* la synthèse des problèmes capitaux d'une époque...

» Ce qui fait une grande individualité au point de vue subjectif — et justement *au point de vue subjectif — n'est donc pas le lien des événements extérieurs à l'intérieur de son œuvre, mais leur solution concrète. Une œuvre totale n'est qu'une synthèse postérieure et jamais le résultat d'une volonté consciente; elle naît de cette unité supérieure des positions et contradictions qui s'opposent souvent au sein d'un homme et de ses créations. L'évolution nous oblige souvent à des reniements; Tolstoï vieillard rejette les œuvres de sa maturité et le Gœthe de Weimar celles de sa période du « Sturm und Drang ».*

» L'évolution individuelle d'une grande personnalité forme un ensemble objectif avec le développement de la société, et la postérité verra une unité même dans la série de ses contradictions. Cette unité et cette continuité ne sont pas le résultat d'oppositions purement intellectuelles, mais naissent des contradictions de la vie elle-même. L'unité se fait par cette évolution des grands hommes qui ne se sentent jamais liés par leurs anciennes positions : un grand homme se voue toujours sans réserve à sa tâche historique. *Il nous est permis de dire d'une grande œuvre, de ses origines morales et psychologiques, ce que*

Gœthe a dit de l'évolution de Wilhem Meister : « il s'en alla à la recherche des ânes de son père et trouva un royaume ».

» *Ici comme partout, le subjectivisme moderne a faussé tout ce problème. Une œuvre ne saurait être qu'un résultat et jamais un a priori, une catégorie destinée à former une vie ou provoquer une création littéraire. Ce subjectivisme renverse le problème et détruit en même temps ce qu'il souhaite consacrer. L'homme qui voudrait agir en fonction du subjectivisme moderne doit se sentir lié, aussi bien dans sa vie que dans son œuvre, par cette prétendue unité et cette fausse continuité entre son passé et son présent.*

» *Le subjectivisme a pour conséquence d'empêcher tout tournant hardi, tout aveu des anciennes fautes, toute critique impitoyable des erreurs commises et ne permet pas de rectifier, conformément à nos nouvelles conceptions, nos actes passés. Cette attitude crée un faux équilibre et une fausse unité, car elle aboutit à* un humanisme qui évite des prises de position franches. *Ce n'est pas par hasard que mon critique conclut : « il faut porter le deuil de ce qui meurt et fêter le nouveau, mais jamais salir le passé et s'enthousiasmer bêtement pour ce qui naît. » Cette brève citation nous permet de voir le manque d'objectivité de son attitude : il demande de la bienveillance pour le passé, même mauvais, et dénigre le nouveau, même créateur. Cet académisme éclectique est en opposition avec la prise de position décidée de l'homme total et de ses vues tendues toujours vers l'avenir.*

» *Cette attitude présente cependant encore des inconvénients plus graves; elle nous porte, en effet, à styliser notre propre passé et affaiblit notre sincérité vis-à-vis de nous-même. Il ne s'agit pas de nier la continuité subjective d'une vie humaine, mais il est dangereux de se prévaloir de cette idée pour se débarrasser de sa propre responsabilité quant aux erreurs du passé. Il ne faut jamais élaborer à l'avance cette* justification historique, *cet acquittement de l'histoire que seule la postérité peut nous accorder pour certaines de nos erreurs. L'attitude constante des esthètes modernes est de* jouer à la postérité *pour leur propre compte, de* vivre consciemment leur propre autobiographie, *ce qui leur interdit de* vivre une vraie vie. *Cette tendance les oblige à transformer — et à fausser — le passé en fonction des nécessités de l'heure présente et à interpréter leur attitude actuelle pour la conformer à leur propre passé : toutes ces falsifications sont les conséquences de la notion de continuité subjective.*

» *En face de cette attitude, il nous faut dire clairement :* certains buts peuvent être atteints, mais jamais voulus. *La volonté consciente*

constitue même une entrave infranchissable pour les rejoindre : l'œuvre totale, elle aussi, peut être atteinte, mais jamais voulue. »

***

Nous avons donné cet article en tête de ce choix de documents, parce qu'il prend position à l'égard de l'ensemble des problèmes que pose l'attitude de Lukacs par rapport à son œuvre. Chronologiquement, il a été cependant précédé par une étude envisageant plus particulièrement l'évolution des concepts esthétiques qui, selon Lukacs, doivent dominer une critique littéraire marxiste.

Le premier livre que Lukacs publia après son retour en Hongrie est consacré à *Balzac, Stendhal, Zola.* Dans une préface importante (décembre 1945), l'auteur saisit l'occasion de s'expliquer sur les changements survenus dans sa propre conception et montre les transformations de sa pensée, depuis la *Théorie du Roman.*

« *Les articles réunis dans ce petit volume ont été écrits il y a dix ans environ... Pourquoi les publier maintenant? Je crois avoir droit à une réponse subjective : je rentre, en effet, en Hongrie, après un exil de* 25 *ans. Il est compréhensible que je veuille présenter au public hongrois mes œuvres écrites au cours de l'émigration... En rentrant, j'ai constaté, avec une satisfaction que tout écrivain comprendra, que mes anciens écrits avaient encore de nombreux et fidèles lecteurs. Mais cette satisfaction a entraîné également des soucis et une part de responsabilité. Les expériences de ces dernières* 25 *années, mon évolution politique, philosophique et esthétique, née de ces expériences, ont formé en moi une nouvelle conception du monde qui m'oblige à considérer comme démodée et dépassée à tous points de vue mon œuvre antérieure...*

» *C'est à propos de ce livre qu'il me faut insister particulièrement sur ces différences, car son contenu esthétique et littéraire touche de près ma* Théorie du Roman, *parue jadis en langue allemande. Les contenus se rapprochent, mais cette parenté permettra d'autant plus clairement de dévoiler l'opposition radicale des méthodes qui les inspirent...*

» *Commençons par l'atmosphère générale : le brouillard de mysticisme qui a entouré pour moi d'une couleur chaude et poétique certains phénomènes littéraires, en créant autour d'eux une ambiance intéressante, s'est définitivement levé. Nous regardons aujourd'hui ces phénomènes dans une lumière crue... Cette lumière nouvelle, je la dois au marxisme...*

» La Théorie du Roman *a été écrite au cours des années les plus sombres de la première guerre mondiale. Son ton fondamental révèle un pessimisme profond, qui n'admet aucune consolation au milieu du fracas de la chute d'un monde et d'une civilisation. L'influence du livre est due en grande partie à la description impitoyable de ce déclin, à son appréciation pessimiste, qui excluait toute compromission facile. L'évolution historique de l'Europe Centrale et particulièrement de la Hongrie, a donné ultérieurement de nouveaux arguments à ce pessimisme. Ce n'est pas par hasard que des penseurs comme Spengler et Heidegger ont approfondi ce pessimisme, pour bâtir leur philosophie sur une généralisation de ce désespoir... Le fait que mon livre a gardé la majeure partie de ses lecteurs est dû justement à cette situation, car ils ont suivi les courants dominants de cette époque, tandis que l'auteur du livre s'éloignait de ces conceptions à la suite de la révolution qui a terminé la première guerre mondiale.*

» *Il s'agit maintenant de communiquer les expériences de ce cheminement intellectuel... Le marxisme ne cherche pas à consoler en minimisant nos difficultés économiques ou spirituelles. Mais il nous permet de voir la ligne principale de l'évolution humaine. Celui qui a rejoint cette connaissance sait, malgré toutes les difficultés passagères, d'où nous venons et où nous allons... Là où la philosophie du désespoir pleure la faillite d'une civilisation, le marxisme distingue la naissance d'un monde nouveau...*

» *On pourrait me répondre — on l'a déjà fait — que tous ces problèmes philosophiques et sociologiques n'ont aucun rapport avec la théorie et l'histoire du roman... En déplaçant le problème sur le terrain purement littéraire, nous sommes amenés à nous demander quel auteur a atteint le sommet de l'art romanesque au* XIXe *siècle. Est-ce Balzac ou Flaubert?... Le roman doit-il accepter l'unité du monde extérieur et de notre moi intérieur ou, au contraire, partir du fait de leur rupture? Pour poser ce problème d'une façon concrète, il nous faut examiner si le roman moderne a atteint son sommet dans l'œuvre de Gide, Proust et Joyce ou s'il a trouvé son achèvement déjà chez Balzac et Tolstoï, perfection que seul Thomas Mann, qui nage contre le courant, rejoint de nos jours...*

» *Le roman est l'art dominant de la civilisation bourgeoise; son évolution est significative, non seulement pour le développement de l'art, mais encore pour toute la civilisation bourgeoise. Au point de vue de la philosophie de l'histoire, la question correcte est la suivante : le chemin de notre civilisation est-il ascendant ou descendant? Ce*

*chemin est certainement noyé dans l'obscurité, mais il s'agit de savoir si l'obscurité qui nous entoure — et dont l'*Éducation Sentimentale *est la première expression adéquate — est définitive, ou si c'est seulement un tunnel, long, bien sûr, mais qui mène vers la lumière.*

» *La* Théorie du Roman *n'a indiqué aucune voie qui conduise vers la libération. Pour elle la littérature n'est qu'un moyen pour éclairer notre vie intérieure... et elle a dû nécessairement considérer* L'Éducation Sentimentale *comme le sommet de l'art romanesque moderne.*

» *Ce n'est pas par hasard que les grands marxistes acceptent toujours les traditions de l'esthétique classique... Cet héritage classique se reconnaît chaque fois que l'art décrit l'homme total, au sein d'un ensemble social... Le but de l'humanisme prolétarien est justement cet homme total... Ces perspectives théoriques et pratiques décident des critères qui autorisent l'esthétique marxiste à se réclamer des classiques et à découvrir au milieu des luttes littéraires d'aujourd'hui de nouveaux écrivains qui s'inspirent du classicisme. Les Grecs, Dante, Shakespeare, Gœthe, Balzac, Tolstoï, nous offrent des images humaines et indiquent la voie à suivre dans la lutte idéologique pour atteindre l'homme total...*

» *Ce point de départ nous permet de constater que l'héritage des grands romanciers français du début du* XIXe *siècle ne se retrouve pas chez Flaubert — et certainement pas chez Zola — mais chez les romanciers russes et scandinaves de la seconde moitié du* XIXe *siècle.*

»...*Sur le plan purement esthétique, nous arrivons à l'opposition entre le réalisme et le naturalisme... Le réalisme n'est pas une « moyenne » entre un faux subjectivisme et un objectivisme erroné, mais la solution,* le tertium datur... *Le critère essentiel, et le but final, du réalisme est la création de types, c'est-à-dire la synthèse organique du général et de l'individuel...* »

*
* *

Georges Lukacs publie depuis quelques années à Budapest une revue théorique *Forum* et il est en même temps membre du comité de rédaction de la *Tarsadalmi Szemle*, revue doctrinale du P.C. C'est dans le numéro de juin de cette revue que l'on pouvait lire une attaque particulièrement violente contre une réédition de son livre *Littérature et Démocratie.*

L'auteur de cet article, L. Rudas, est tout comme Lukacs membre

du comité de rédaction de cette revue. Ses divergences d'opinion avec Lukacs ne datent cependant pas d'hier. Il était, il y a 25 ans déjà, un des adversaires les plus résolus des théories soutenues dans *Histoire et conscience de classe.* Ses articles, ainsi que les réponses de Lukacs, ont paru dans une revue viennoise, malheureusement introuvable en France. Nous sommes donc dans l'impossibilité de reproduire l'autocritique philosophique de Lukacs; seules quelques explications récentes nous permettent de voir les grandes lignes de son évolution. Lukacs reproche à *Histoire et conscience de classe « d'être une œuvre de transition au point de vue gnoséologique; je n'avais pas encore défini à ce moment les conceptions fondamentales de l'hégélianisme. Ma théorie de la connaissance hésite entre la théorie du reflet et la conception hégélienne de l'identité sujet-objet, avec une préférence marquée pour cette dernière. La polémique engagée contre Engels est donc complètement erronée, et on y trouve encore de nombreuses erreurs importantes. La théorie de la réification (Verdinglichung) se transforme parfois en une mystification, un abandon de toute objectivité, comparable aux idées que nous trouvons dans la* Phénoménologie de l'Esprit *à propos de l'aliénation. En ce qui concerne la notion de conscience de classe — correctement exposée par Lénine dans* Que faire? — *elle est définie d'un point de vue idéaliste...* »

La controverse Rudas-Lukacs tourne essentiellement autour de problèmes esthétiques. Rudas a bien cherché à élargir la discussion : son article de plus de 25 pages constitue un véritable acte d'accusation. Il reproche à son adversaire de multiples déviations : les griefs d'idéalisme, boukharinisme, cosmopolitisme, luxembourgisme sont les plus graves. Rudas conclut son attaque en exprimant l'espoir que « le parti ouvrier hongrois veillera à ce que les perspectives d'évolution ne correspondent pas à celles qui sont esquissées par le camarade Lukacs ».

Si Lukacs dans sa réponse, intitulée « *Critique et Autocritique* », reconnaît le bien-fondé de la critique de Rudas dans sa tendance générale, il lui reproche d'avoir méconnu le sens de son œuvre, d'en avoir fait une critique malveillante et même d'avoir tronqué des citations [1].

1. Voici quelques fragments de l'exposé des motifs de Rudas. Une phrase de Lukacs sur le surréalisme sert de point de départ à la critique. Lukacs a parlé de « l'affinité subjective du surréalisme avec une époque où la vie sociale ne s'ouvre qu'à des arrivistes, gangsters et bandits et où l'individu manque de perspectives ». Rudas reproche à cette phrase

Il nous est impossible de rendre le détail de cette discussion dont la majeure partie est consacrée — tout comme le livre condamné — à des problèmes culturels spécifiquement hongrois. Nous nous contenterons de donner l'essentiel de l'autocritique de Lukacs et de montrer comment il est obligé d'abandonner — au moins partiellement — sa théorie du réalisme classique, pivot de son système esthétique au cours de sa « période marxiste ».

« *Ce qui donne un sens à toute notre critique, un appui décisif à nos arguments, est la civilisation soviétique, la voie nouvelle qu'elle indique. Celui qui tend à ignorer ce fait nouveau est condamné à rester aveugle, et justement sur le plan esthétique...*

» *Si je jette un coup d'œil critique sur mon activité de ces dernières années il me faut avouer que mon erreur réside très exactement dans cette négligence. Il s'agit ici d'une faute stratégique, qui rend douteux tous les autres résultats positifs de mes écrits. Je le répète : la majeure partie des combats que j'ai soutenus sur le plan littéraire et artistique reste juste, mais risque de devenir inefficace faute d'un rapport concret avec la civilisation soviétique. En exposant la théorie du réalisme classique ou en condamnant la décadence mes écrits avaient cet élément concret qui leur faisait défaut lorsque j'abordais la littérature soviétique.*

» *Le marxisme nous oblige à juger les hommes en fonction de leurs actes et non d'après leurs intentions. Je sais que ma connaissance de la littérature soviétique est inférieure à l'information dont je dis-*

son sens unilatéral. « De quelle vie sociale et de quel individu », demande-t-il, « parle Lukacs? Est-il permis d'oublier en parlant de vie sociale que notre monde ne se limite pas à la société impérialiste... S'agit-il de l'individu du monde capitaliste ou de l'homme de l'U.R.S.S. et des démocraties populaires? Dans ces pays la vie sociale n'est pas ouverte aux arrivistes, au contraire elle se ferme hermétiquement devant eux... *L'époque impérialiste est en même temps l'époque des révolutions prolétariennes...* avons-nous le droit de l'oublier en parlant de l'individu ou de la vie sociale? Ou faudrait-il croire que dans notre patrie la vie sociale ne s'ouvre, depuis la libération, qu'à des arrivistes? »

Rudas ne croit pas qu'il s'agisse d'un simple oubli. Lukacs a toujours tendance à « réduire » le monde d'aujourd'hui au monde capitaliste. Il s'agit ici d'une « *ligne* » constante de sa pensée. Lukacs présente « Lénine comme le plus grand théoricien de l'ère impérialiste ». Or, répond Rudas, ce point de vue est inadmissible : « celui qui considère Lénine simplement comme le plus grand théoricien du stade impérialiste, se place *en dehors du parti*, car il oublie l'effort capital de Lénine qui fait de lui *un des plus grands révolutionnaires de tous les temps et le théoricien de la révolution prolétarienne* ».

pose en d'autres domaines; il m'était donc impossible d'atteindre, en parlant de la littérature soviétique et de l'évolution de certains écrivains soviétiques, le niveau habituel de mes autres livres. J'ai toujours été convaincu qu'un savant marxiste perd tout son crédit et son influence idéologique en s'attaquant à des problèmes qu'il ne domine pas intégralement. Cette conception s'est avérée fausse. Mon rôle à l'intérieur de la Hongrie n'était pas dû à ma qualité de spécialiste d'une certaine époque de la littérature européenne, mais provenait de ma qualité de communiste qui assume la responsabilité de montrer aux écrivains hongrois le chemin du socialisme. S'il est vrai que ma préparation était insuffisante pour parler de la littérature soviétique dans un essai à caractère scientifique... j'aurais dû me contenter de m'occuper de certains écrivains soviétiques dans des études à prétentions plus modestes ou dans de simples notes de lecture. J'espère corriger — malgré mon retard — ces erreurs.

» *Cette attitude avait des conséquences graves : tous ceux qui s'opposaient tacitement à la civilisation et à la littérature soviétiques croyaient discerner dans ma position, qui se contentait de déclarations de principes dans ce domaine, une confirmation de leur opinion erronée... ils croyaient qu'il existe une ligne littéraire « officielle » en opposition — ouverte ou déclarée — avec une « ligne Lukacs ». Ils pensaient pouvoir accepter cette dernière, et devenir de vrais écrivains socialistes, sans reconnaître la valeur de la littérature soviétique...*

» *Cette constatation se trouve au centre de mon autocritique. Il me faut protester énergiquement contre ces faux admirateurs qui voudraient opposer à la ligne du parti une prétendue ligne Lukacs. Il n'y a qu'un seul communisme; notre travail le soutient et toute déviation, due à nos erreurs personnelles, se corrige par l'autocritique.*

» *J'ai qualifié ma négligence de faute stratégique. Le problème fondamental que j'aurais dû poser dès le début se résume, en effet, de la façon suivante : quelle est la direction à suivre par nos écrivains? Où doivent-ils chercher le nouveau?...*

» *Mes œuvres n'ont pas donné une réponse à ces questions, même si j'envisageais certains problèmes concrets d'un point de vue correct... Elles ne pouvaient donner aucune réponse satisfaisante, car la condamnation, même sévère, de la décadence artistique et idéologique, garde toujours un caractère négatif... Le réalisme classique que j'ai opposé à la décadence appartient au passé... L'écrivain contemporain trouvera de riches enseignements en étudiant les œuvres de Balzac ou de Tolstoï, mais s'il est un écrivain véritable, il n'écrira pas comme eux...*

» *Ce n'est que le présent, un présent riche d'avenir, qui peut montrer la voie... Ce présent s'incarne en premier lieu dans la littérature de l'U.R.S.S. Les écrivains qui luttent pour la libération, ou ceux qui poursuivent leur œuvre dans les démocraties populaires, cherchent cette voie nouvelle, et à ce titre, leurs tentatives sont intéressantes et riches d'enseignements. Mais* en tant qu'ensemble, *seule la littérature soviétique montre le chemin.*

» *L'étude des classiques reste importante et l'histoire de la littérature soviétique le prouve. Conformément à l'enseignement de Marx ce n'est que d'un niveau d'évolution supérieur que l'on peut comprendre un niveau d'évolution inférieur. Les grands hommes du passé ne deviennent compréhensibles et leur œuvre vraiment créatrice que si nous les envisageons du point de vue théorique et pratique du socialisme.*

» *J'ai manqué d'insister sur tous ces aspects dans mon livre, et cette négligence d'un problème central fausse même les parties de mon étude qui, envisagées isolément, seraient justes.* »

François ERVAL.

COMMENTAIRE

Faut-il un mot de commentaire? Le marxisme a toujours admis que les valeurs de culture étaient, comme tout le reste, solidaires de l'histoire sociale, mais n'a jamais admis que les deux développements fussent point par point parallèles, ni donc la littérature et la critique de simples auxiliaires de l'action politique, des variétés de la propagande. Engels disait que la courbe des idéologies est beaucoup plus compliquée que celle de l'évolution politique et sociale. Marx parle, dans un passage fameux, du « charme éternel » de l'art grec. Il reconnaissait donc un registre de l'art (et sans doute de la littérature) où étaient possibles des anticipations intemporelles ou même des acquisitions « éternelles ». C'était le communisme optimiste, qui fait confiance à la spontanéité de l'écrivain ou de

l'artiste, au développement intrinsèque de leur culture et ne leur donne d'autre consigne que d'être aussi profondément que possible écrivain ou artiste, persuadé qu'il ne peut jamais y avoir conflit, mais au contraire convergence et rencontre, entre les exigences de la culture et l'action révolutionnaire. Le communisme d'aujourd'hui se comporte au contraire comme s'il n'y avait plus de critères intrinsèques en matière de culture, comme si littérature et science étaient des moyens, parmi d'autres, de l'action politique immédiate, elle-même comprise comme simple défense de l'U.R.S.S.

En 1946, Lukacs défendait sa conception de l'autocritique en termes de culture : c'était le droit dont les écrivains, les philosophes et les savants ont toujours usé de dépasser ce qu'ils avaient précédemment dit ou écrit, de comprendre et de juger leur propre passé, de mûrir et de grandir sans craindre les contradictions apparentes, sans ce souci de rester formellement d'accord avec soi-même qui est en réalité une prétention décadente : prétention de totaliser une œuvre avant qu'elle ait commencé, regard posthume sur une vie qu'on n'a pas encore vécue. Pour tout dire, nous ne sommes pas sûr que cette théorie de l'autocritique pût justifier les autocritiques que Lukacs pratiquait dès 1946 : nous avons peine à croire que, de l'hégélianisme de *Geschichte und Klassenbewusztsein* à la théorie de la connaissance réaliste des ouvrages récents, il y ait maturation, croissance. Mais enfin la théorie du moins était saine. C'était en fait le droit de se tromper reconnu à l'écrivain, les difficultés et même les ambiguités de l'expression et de la culture réaffirmées d'une manière énergique. Et au contraire l'apparent libéralisme de ceux qui défendaient contre Lukacs ses premiers ouvrages n'était peut-être qu'une manière rusée de l'enfermer dans son passé pré-marxiste.

Aujourd'hui, il n'est plus question de rechercher, sur le terrain de l'histoire littéraire, à quel moment le roman a atteint sa plus grande force d'expression, ou s'il n'y a pas dans Tolstoï et dans Gœthe un « charme éternel » qui fait d'eux des modèles. Les modèles sont tout trouvés : puisqu'il y a eu une révolution en Russie, c'est en Russie que la littérature de l'avenir se dessine. La défense de l'U.R.S.S. est aussi serrée sur le terrain du roman que sur celui de la diplomatie, elle n'est pas un des devoirs révolutionnaires, elle est le seul. Le reste est occidentalisme. L'autocritique de Lukacs au sens de 1946 était un fait de culture. Au sens d'aujourd'hui, elle en est la négation.

En 1937, Boukharine, reconsidérant son attitude des années passées dans la perspective de la situation mondiale, se déclarait criminel pour avoir fait opposition, mais refusait de s'avouer espion ou saboteur. En 1949 Rajk, contre tout ce qu'on sait de lui, se donne pour un agent américain. En 1946 Lukacs revendiquait pour l'écrivain le droit de dépasser son passé, en 1949 il lui faut disqualifier ses travaux de critique et d'esthéticien, comme si la haute estime où il tenait Tolstoï et Gœthe n'avait été qu'étourderie et précipitation. Ainsi le communisme passe de la responsabilité historique à la discipline nue, de l'autocritique au reniement, du marxisme à la superstition.

M. M.-P.

Maurice M.-L. Savin.

CHRONIQUE DRAMATIQUE

La Sonate des spectres, de Strindberg,
au Théâtre de la Gaîté-Montparnasse.

Nous n'étions pas nombreux, l'autre soir, au théâtre de Roger Blin. Tant pis pour ceux qui n'étaient pas là, car le spectacle était bon. Quelle fatalité, en France, sur Strindberg? C'est assurément la fatalité des courants d'air. Mais je voudrais haut témoigner que, nez dans la laine, on ne se repent point d'avoir tenu. Roger Blin et ses camarades tiendront-ils? Je redoute l'effet du vide. S'ils sont contraints de battre en retraite, que ce soit du moins avec les honneurs. Je n'étais pas seul à être content. La petite troupe des spectateurs applaudissait l'autre si ferme qu'on aurait pu croire la salle comble. Si on le mesurait à l'intelligence et au courage, elle aurait dû l'être. Je ne sais si cette *Sonate des spectres* fut jamais jouée chez nous. Aujourd'hui encore, c'est une partie à gagner; mais je crois que les temps sont venus. Blin fait la preuve qu'il y a des acteurs pour tout rendre, violences, finesses; et maintenant il y aurait un public, je dis large, pour tout suivre.

Certes, voici un texte difficile. Il faut souffrir de ne pas tout comprendre d'abord, et même de ne jamais tout à fait comprendre. Je ne vois pas que mes souvenirs de lecture m'aient beaucoup aidé. Au contraire; ce qui n'était qu'obscur au livre, et comme confus, à la scène devient opaque, massif, évidemment impénétrable. Lisant, j'avais presque conclu à une sorte de maladresse, comme si l'auteur n'arrivait pas à camper ses personnages, ni à nouer et dénouer l'intrigue. Au théâtre, de telles pensées ne viennent point. On accepte le drame, sans démêler exactement de quoi il est fait. C'est le dramatique qui impose le drame, qui donne vie à l'anecdote; mais ensemble il la réduit, la recouvrant de toutes parts. C'est une ombre, c'est une fumée. Au travers, on ne voit plus, on aperçoit.

D'autant que Strindberg ne veut plus de ces faits divers, comme on dit, qui ont autant de réalité que les images d'Épinal. Dans la plupart des drames et comédies réalistes, les êtres ne sont que des silhouettes. Ils manquent d'une dimension, l'épaisseur. Sans rien changer, en apparence, aux coutumes et conventions, Strindberg travaille à marquer l'épaisseur, et il change tout. Car un personnage, qu'est-ce, s'il n'est pas une vie tout entière présente dans le geste, dans la parole, dans l'invention de soi? L'épaisseur est de temps. Si encore Strindberg nous avait délégué un explicateur, qui, sous la redingote de Prologue, nous eût conté les tenants et aboutissants! Mais ç'eût été dissiper cette épaisseur qui fait la matière du drame. Par exemple, on saurait qui ment. Si le colonel, qui peut-être n'est point colonel; ou si le vieillard diabolique, qui, de la hauteur de ses béquilles, se dresse en justicier. Mieux, on saurait s'ils mentent. Or, une seule chose est claire, c'est que Strindberg veut que nous restions en doute. C'est ainsi qu'il en usait dans la célèbre *Danse de mort*, où bien malin qui distribuerait justement les torts. C'est tout démons dans un couple démoniaque et si, d'aventure, un cousin pénètre dans le cercle damné, damné il devient aussitôt. On dirait d'une marmite de sorcière, où du mensonge cuit et recuit depuis vingt ans. Et chacun de se barbouiller, et de barbouiller l'autre, de la détestable mixture. Nul moyen de distinguer si le masque est masque ou visage. Chacun jure de son mensonge. Il y trouve son être. Au plus secret de la confidence, il mentirait sans doute encore. Il est vrai que le plâtre des visages n'est pas si solide qu'une lézarde parfois ne s'y déclare. Alors, comme dans les tragédies de Sénèque, le soleil hésite et s'altère. Soudain, c'est une horreur de fin du monde. C'est toujours vers ce point d'horreur que Strindberg insidieusement nous conduit; mais il me semble que le pathétique de la *Sonate* dépasse encore celui de la *Danse*. Il ne s'agissait que d'un seul couple dans la *Danse*. Et cela fait, sur deux visages, une effrayante croûte de passé. Mais supposez cinq ou six visages aussi nocturnes; outrez les âges. Que le vieux aux béquilles roule plus de quatre-vingts ans sur sa petite voiture de paralytique. Que sa fiancée de jadis soit cette édentée là-bas, qui regarde à vide, sans mémoire, et qui voit son amant sans le voir. Que la belle des belles, qui fut la maîtresse du vieillard, ne mérite plus d'autre nom que la Momie, et vive séquestrée dans une façon de placard, derrière un rideau, imitant si précisément le perroquet qu'elle nous persuaderait de la métamorphose. Ajoutez un énigmatique valet, qui sait tout de tous, qui

fut le maître du terrible vieillard son maître. Accumulez adultères, faillites, espoirs trompés, tout ce qu'on peut extraire en misère humaine de quatre-vingts ans de vie. Pus et venins, tournez cela dans la marmite de sorcière. Quels beaux spectres il en sortira. J'oubliais quelques vrais spectres, tout bonnement et simplement spectres. Mais quoi de plus inoffensif? Le tragique qu'on en tirerait n'irait pas loin. Manque encore le couple des innocents, qui, bien entendu, seront les victimes. Voici la jeune fille aux jacinthes, si frêle, si pâle; un spectre bientôt, mais un spectre charmant. Et voici monsieur l'étudiant à casquette, seul homme parmi tous ces spectres, pur parmi les immondes, généreux, amoureux, quasi un héros, depuis qu'il a sué de bon cœur, hier soir, quand une maison s'écroula, à sauver et à protéger; et, ce matin, il a son portrait dans la gazette. Le drame commence à ce portrait.

Le vieux, qui lit gazette et qui a vu le portrait, reconnaît son étudiant, et que c'était le fils d'Un-tel. Hélas! l'étudiant confirme qu'il est fils d'Un-tel. C'est assez pour qu'il appartienne à l'épaisseur, désormais captif d'un passé qui n'est plus seulement le sien. Notez qu'il pensait n'ignorer rien de ce passé; car, en famille, on lui a souvent conté comment le père avait été volé et ruiné par le vieillard. Mais le vieillard conte l'histoire à sa façon, où c'est le père l'obligé. Et nous, nous n'avons aucune raison de croire un récit plus que l'autre. Déjà la nuit de l'épaisseur. Or, il se trouve que le vieillard, en son fauteuil à roues, contemplait une de ces maisons d'hommes et de femmes, où tout est mystère, épaisseur et nuit pour le passant qui passe. Mais lui, le vieillard connaît l'envers de l'endroit. A force d'épier, il tient tous les fils; et, de tous ces secrets découverts, quelle force pour agir! On a deviné que c'est la maison du colonel et de sa femme-perroquet. Mademoiselle aux jacinthes est leur fille; et l'étudiant est venu plus d'une fois sous ces fenêtres-là; mais comment s'introduire chez le colonel, quand on est un pauvre étudiant? Eh bien, le vieillard prétend faire la fortune de l'étudiant. Le colonel et sa fille sont des fidèles de l'Opéra; le vieillard sait quel numéro louer pour être à côté d'elle. Le portrait et la gazette feront le reste; ce soir, l'étudiant entrera dans le salon aux jacinthes. Mais si le vieillard offre à l'étudiant de lui léguer ses trésors, que l'étudiant ne s'acharne pas trop à comprendre. S'agit-il de réparer, ou de continuer sur le fils une vengeance qui n'est pas morte avec le père? Le monologue ne tient aucune place dans le drame de Strindberg, et donc, quand nous aurions, comme le vieillard, le pouvoir de connaître

l'envers, ce ne serait encore que des choses, même à figures d'hommes et de femmes. Les âmes échapperaient. Il est vrai que l'étudiant exerce naïvement un pouvoir qui vaut celui du vieux. Il ne force point les parois domestiques, mais il voit les spectres; et le vieillard enrage de ne pas les voir. Par exemple, à la fontaine, à qui parlait-il tout à l'heure? Le vieillard ne voyait que l'étudiant. Mais l'étudiant voyait une jolie laitière, qui importe grandement au vieillard et au drame. Le vieillard a de la laitière sur la conscience, c'est évident; l'occasion n'importe guère. Mais là encore nous en resterons à notre question, nous interrogeant sur les motifs du vieillard. Veut-il, par l'étudiant, régenter le peuple des spectres, qu'ils soient de laitière ou de consul? Ou bien, puisqu'il a tué la laitière et le consul, passant la corde au cou de l'un, brisant la glace sous les pas de l'autre, est-il urgent de précipiter au malheur le voyant trop voyant? Nulle réponse, je vous en avertis. Le vieillard à son tour pendu, l'étudiant gardera les trésors en poche. « Mon bienfaiteur », dira-t-il. Et comment dire autrement?

A trop éclaircir, on dégagerait du drame un mélodrame qui ne serait pas meilleur que beaucoup d'autres. En bref, le colonel a séduit, il y a peut-être un demi-siècle, la fiancée du vieillard. Et le vieillard, alors quelque peu don Juan, a séduit plus tard la femme du colonel. D'où l'idéale jeune fille aux jacinthes (qui, si l'on comptait bien, n'est peut-être pas si jeune...). Mais à quoi bon cette vengeance? Le colonel a refusé d'y croire, quand la femme avait avoué. Alors, pendant des années, le vieillard a creusé ses galeries de mines, et c'est aujourd'hui que tout va sauter. Il a des preuves de tout : que le colonel n'est pas colonel, et qu'il n'est point noble non plus. De plus, on ne sait trop comment, la fortune du colonel est aux mains du vieillard, et la maison. C'est donc en maître que le vieillard a pénétré dans la maison et qu'il entend s'y faire recevoir désormais. Et c'est en vrai despote qu'il prononce du mariage de la jacinthe et de la casquette. On se demande : est-ce le diable en personne? Mais ce n'est sans doute qu'un homme qui a trop longtemps vécu. Tous, ici, ont trop vécu; et la momie sait bien dire, montrant sa statue, qui semble le portrait de la Grâce même : c'était moi. Donc, le vieux diable amèrement triomphe. Mais, si ce n'était qu'une vengeance, même extraordinaire par la patience et la préparation, intéresserait-elle à ce point? D'ailleurs, on voit bien que le mélodrame est bâclé. On dirait que Strindberg se contente de poser des repères assez grossiers. Il crée un mouvement, dont la véhémence surtout importe.

Cela fait un bruit de paroles, et un premier plan de signification. Mais, comme dans certains rêves, ce discours hâtif et mutilé n'est pas l'essentiel. Il est nécessaire, certes, car de quoi parlerait-on si l'on ne parlait de rien? Le dramaturge n'est pas un magnétiseur : un spectacle n'est pas une transe. Et pourtant, comme la moire et le profond du rêve sont au-dessous du discours du rêve, ou au travers, de même ici le drame est au-dessous du mélodrame, ou au travers. De quoi se venge le vieillard? Sans doute de bien plus que d'une fiancée séduite. On croirait qu'il se venge d'avoir vécu et de vivre encore. Est-ce lui seul qu'il venge? Il y a de l'hyperbolique dans cette rage, dont le secret reste un secret. Il faut le voir aller et venir sur ses béquilles, et pan, et pan! On dirait du balancier de quelque fatale horloge. D'abord, tous les masques à bas; et, quand ils sont à bas, vous tous, les quasi-spectres, vous pouvez sortir... On tremblerait presque, comme ils tremblent, et sans savoir de quoi. O'Brady, qui joue le rôle du vieillard a mené cette scène en grand acteur. Il y a le rauque et le rire dans la hargne, l'impatience du risque et une sorte de lucidité double dans l'ivresse. Vraiment, êtes-vous sûr qu'il ne soit point le diable? On recule imperceptiblement, comme ils reculent. Mais la Momie, elle, ne tremble pas, ne recule pas. Elle n'est qu'une femme-perroquet; mais que de projets rompus, si les perroquets s'avisaient de jaser comme fait la vieille! Elle accuse. Elle n'en finit plus d'accuser. Elle dit la laitière, le consul, tout. Le vieillard s'écroule. Le diable d'homme n'était donc qu'un homme. La Momie le condamne à s'aller pendre; il va se pendre. Désormais, qui oserait accuser sans s'accuser?

Si le drame se réduisait au mélodrame, tout devrait s'arrêter là, après ce troisième acte noir et plus que noir. Mais l'œuvre exigeait le troisième acte, qui n'est qu'un dialogue entre l'étudiant et sa belle. Tout le lyrisme, contenu longtemps, s'exprime. On est presque en dehors du lieu, au-delà du temps. Il y est enfin, l'étudiant, dans le salon aux jacinthes, on y devrait vivre, puisqu'ils y peuvent aimer. Mais elle, qui aime, refuse de vivre. Jamais elle ne sera sa femme. Et lui ne plaide guère. Il reconnaît sans doute les vieux sortilèges. Il ne s'en défend pas plus qu'elle ne fait de la cuisinière fabuleuse, ogresse ou vampire à effrayer les enfants, qui vient quand il lui plaît, qui ne part que s'il lui plaît, qui mêle les sorts à la sauce, qui ne prépare que des plats sans substance, dont tout un chacun se dessèche et meurt plus qu'il ne se nourrit. Crépusculaire lumière d'un conte nordique. Le dialogue des amoureux n'est qu'à mi-voix.

Et quelle délicatesse savante, quel art mesuré! Elle, à la fois merveilleusement jeune, toute docile à la baguette des fées, et plus vieille, plus désespérée qu'une aïeule; lui, si tendre au fond, mais effarouché et renonçant dès l'ombre d'un refus, raidi, puis blasphémant, exerçant soudain cette cruauté que le vieillard lui a léguée peut-être avec ses trésors. Il la tue à mots de fer. Mais est-ce lui qui la tue? Nous savions qu'elle était au point de mourir. A peine est-elle morte que toute la pitié du monde reflue au cœur de l'impitoyable. Penché sur la trop fragile, c'est pour une dernière berceuse, entre larmes et sourire. Rien n'a pu dissiper l'épaisseur ni la ténèbre; et pourtant cet homme qui rêve près d'un cadavre n'est pas un délirant ni un foudroyé. Il médite, il rêve, il cherche un discours qui soit à la mesure du monde. Toutes ces nuances, et bien d'autres, comme d'une musique, exactement senties et rendues par Nina Peinado et Roger Blin.

Maurice M.-L. Savin.

Georges Limbour.

FERNAND LÉGER AU MUSÉE D'ART MODERNE

L'exposition Fernand Léger, au Musée d'Art Moderne, est une des plus belles que nous ayons pu voir en cet endroit. L'ensemble donne une impression de force heureuse, de puissance créatrice libre et sereine, une des plus fortes de ce temps, et sans doute insuffisamment admirée. Ces formes larges, solides, aux contours vigoureusement marqués, aux couleurs vives et franches, ces monuments impassibles qui semblent au premier abord étrangers à notre sensibilité, ne proposent pas autre chose qu'eux-mêmes, barrent la route, de toute leur épaisseur, à la rêverie, à tout effort d'imagination qui chercherait à les dépasser, à les contourner, à les prendre par derrière (si l'on peut ainsi s'exprimer en parlant de tableaux), à vouloir les employer à un autre usage que celui pour lequel le peintre les a créés.

On éprouve là, comme un choc éminemment bienfaisant par la suite, une absence totale de sentimentalité, voire de sensualité. Ces tableaux n'ouvrent l'accès d'aucun mystère; de ces lieux toute métaphysique est bannie. Aucun objet qui le fasse au charme, et le mot gracieux ne conviendrait à aucune de ces images. C'est là un monde situé hors du temps et de l'espace, du plaisir et de la douleur, et auquel il nous faut accéder en nous oubliant totalement nous-mêmes. D'où vient l'enchantement tout à fait particulier des toiles de Léger qui paraissent dénuées de ce pouvoir qu'on appelle aujourd'hui magique? Ne tirent-elles pas parfois leur force d'une extrême indigence spirituelle? Mais, sitôt que nous avons senti ce dénuement, un chant puissant monte de ces formes, soigneusement et comme avec beaucoup de sang-froid coloriées, un charme très fort opère et nous y découvrons un lyrisme exaltant. Nous avons abordé le pays de la Vigueur; la force de *nageurs* surhumains coule dans nos membres, la puissance de grandes et violentes *racines* nous alimente et le néant spirituel de cette dame appuyée contre une rampe mal dégrossie comme une quille est l'étrange secret de notre joie.

A parcourir cette exposition, il apparaît que l'unique préoccupation de F. Léger a toujours été la forme et la couleur. Mais voyons, dira-t-on, n'est-ce pas là le souci de tout peintre? Sans doute, mais je crois que les peintres éprouvent quelque attrait sentimental pour l'objet dont ils adaptent la forme et que leur peinture nous rend cet attachement manifeste. Le cubisme, tout spéculatif qu'il paraisse, ne témoigne-t-il pas d'une grande effusion à l'égard de l'objet, qu'il soit le paquet de tabac, la pipe ou la guitare? Mais chez Léger (c'est du moins ce que j'éprouve et qui fait de lui pour moi un peintre d'une vertu toute spéciale) règne une indifférence absolue à l'égard des objets, une sereine insensibilité qui les projette dans ce majestueux espace qu'ils habitent. J'entends ainsi qu'avec des objets vulgaires, indifférents ou même antipathiques, qu'avec des réalités dont la vue est peu susceptible de nous émouvoir, un parapluie noir, des cordages enroulés, un trousseau de clés (ces plus froids parmi les objets!) il compose des tableaux bien isolés du monde et dont la seule beauté plastique nous émeut.

Au Musée d'Art moderne, parmi les plus anciens tableaux de Léger qui sont des paysages, nous voyons de très séduisants « toits de Paris », mais il semble bien, malgré la « femme en bleu » et « la Noce », que le peintre ait une certaine hâte à se débarrasser des objets afin de délivrer de toute contrainte son sens de la forme; il est déjà par-delà et essaie des *contrastes de formes* pures (en rouge et bleu par exemple). Il entraîne Paris dans un tournoiement de disques colorés (cf. Delaunay) et semble vouloir enivrer de couleurs la capitale. De formes nouvelles il se montre insatiable et les objets quotidiens ne sont plus à sa mesure. C'est pour sûr un homme de vigoureuse santé, très heureux de vivre dans son époque qui est celle de la machine. Voilà l'objet nouveau à conquérir, voilà les formes très passionnantes de l'art futur. Dans ses « éléments mécaniques » il ajoute la couleur aux formes brillantes mais exsangues de l'acier. C'est l'époque du *Mécanicien*, du *Remorqueur* accrochés dans la première salle, toiles qui me semblent aujourd'hui assez froides, mais amusantes quand on songe à tous ces remorqueurs sensibles sur des scènes nuancées dans tant de tableaux de son époque. Léger n'est-il pas dégoûté de toutes ces délicatesses? Il retourne le remorqueur comme un gant pour en tirer des roues, des engrenages et des bielles — et la grosse moustache du mécanicien, parce qu'elle est noire et que Léger aime le noir et les robustes et un peu frustes visages populaires (cf. les cyclistes et Adam et Ève.)

Les « constructions architecturales » relèvent de cette recherche de la forme pure, et peut-être en même temps témoignent-elles d'un souci qui dépasse la peinture et devait animer un homme de cette force, ami des architectes et des urbanistes, tourné passionnément vers l'avenir : imaginer le décor aéré, lumineux et dynamiquement coloré où se dérouleront la vie de l'humanité future régénérée; architectures, monuments, maisons où l'on pourrait enfin respirer à pleins poumons et où se poserait naturellement, comme un exemple et une incitation à la joie saine et sans tourment, dans de nouvelles dimensions, enfin libre, monumentale et murale, la peinture de Fernand Léger.

Cet amour de la forme pure ne lui fait cependant pas perdre de vue les objets, mais parmi tous ceux qui sont au monde, il sait reconnaître les siens, qui sont très différents de ceux qui ont été élus par les autres peintres. Ce sont des objets dépourvus de tout charme, mais qui lui permettent de pousser au plus loin son jeu de formes. Il préfère de toute évidence, outre ceux qui sont rectilignes comme des échelles, ceux qui s'enroulent, tournent sur eux-mêmes, se contournent ou même se recroquevillent comme les branches mortes et noires, les sarments, ceux qui dans leurs creux emprisonnent un peu d'ombre et qui incitent le peintre à suggérer discrètement un volume. (Il joue du noir et du blanc avec beaucoup d'élégance.)

Nous rencontrons dans ses natures mortes des échelles, des roues, des cordages, des feuilles et des coquillages, des parapluies et des branches noires. Nous y apercevons aussi beaucoup de clefs, tout un arsenal, solitaires ou en trousseaux. Clefs pas lyriques du tout (tout comme le bourgeois parapluie qui fouette le dos des Choriquistes), clefs qui n'ouvrent aucune porte et ne doivent faire songer à aucun secret. Simplement, clefs à la belle panse creuse, aux pênes plus savants dans leurs détours que les arabesques orientales, clefs dont le bâtonnet se termine comme une flûte par un trou plein d'ombre. Léger enlace et désenlace les clefs. Elles dansent en troupe, formant un immobile ballet tout comme plus récemment ces immenses *nageurs* entremêlés en trousseaux. Et pour les besoins de la couleur, il ajoute à ce bric-à-brac hétéroclite des cartes à jouer (principalement les figures royales).

Ces objets si peu chargés de contenu affectif se trouvent par leur forme une nouvelle parenté, et abandonnent dès qu'ils entrent dans le tableau leur signification réelle. Mais leur vertu formelle ne satisfait pas entièrement l'artiste qui les prolonge, les dépasse en plaçant

dans leur voisinage des objets de pure invention, objets innommables, mais qui apparaissent d'une solidité à toute épreuve. La présence de ces objets créés de toutes pièces nous assure que les clés, les cartes, roues et échelles n'appartiennent plus au monde extérieur, mais sont entrées dans un univers imaginaire auquel cependant, grâce au nom équivoque et troublant que nous pouvons encore leur donner, elles communiquent une crédibilité et une rassurante sécurité. Ces objets ont perdu leurs dimensions réelles et réciproques, ils ne sont plus grands ou petits, les uns par rapport aux autres, et, grâce à leur extraordinaire densité, l'espace où ils se meuvent à l'aise prend une ampleur considérable. Aussi quelquefois, comme pour protéger contre la contamination de l'espace ambiant et réel, cet espace imaginaire où les objets sont posés et se tiennent debout selon d'autres lois que celles de la pesanteur et des appuis ordinaires, est-il besoin d'une sorte de marge isolante : la nappe colorée sur laquelle sont posées les formes ne va pas jusqu'au bord du cadre, mais en est séparée par un certain fond à lisière ondulante.

Parmi les dernières œuvres de Léger, les grandes toiles représentant des cyclistes se reposant au bord de la route (les femmes tenant des bouquets, des colombes se posant sur leurs épaules ou les guidons) montrent une certaine sentimentalité populaire étrangère aux autres tableaux. Mais cette petite note sentimentale compte peu. Dans ces larges toiles (corps emmêlés, grandes racines, Adam et Ève) Léger nous propose, nageant dans un espace abstrait, un monde robuste et stable, inaccessible au déchirement, inaccessible à aucun drame d'aucune sorte. Les objets qui le composent sont faits d'une substance tout à fait étrangère à celle dont le nôtre est formé. Lorsque nous entrons dans le rayonnement violent de ces choses, nous sommes comblés de joie et de force. Il suffit de regarder les fleurs de Léger. Ce sont des fleurs qui donnent l'oubli, et en particulier l'oubli des fleurs de la terre. Elles peuvent avoir de capiteuses couleurs (comme le bouquet d'Adam et Ève et des cyclistes) mais elles ont échangé leur gracieuse fragilité primitive contre une nouvelle vertu : elles sont devenues fleurs admirables de tableaux en perdant précisément toutes les qualités terrestres de la fleur et maintenant leurs pétales épais et rigides dans un espace où ne souffle aucun vent, où ne dessèche aucune mort, défient ce qui pourrait les flétrir ou les déchirer.

Georges LIMBOUR.

Livres

La Vingt-cinquième heure, roman de *Virgil Gheorghiu.* (Plon, édit.).

La critique, quasi unanime, a vu dans cet ouvrage le témoignage fondamental de notre époque : « Je ne pense pas qu'on puisse trouver une œuvre plus significative que celle-ci... » écrit M. Gabriel Marcel dans sa préface. Il ajoute un peu plus loin : « Il me paraît certain que la part de fiction dans la 25e *Heure* est à peu près négligeable. » Enfin, il se réjouit de l'impartialité de ce témoignage : « Ce livre ne peut être exploité par aucun des partis actuellement en présence, et c'est ce qui me paraît être le plus précieux en lui. » L'auteur en effet est aussi sévère à l'égard des Russes que des Allemands. Gabriel Marcel ne cite pas les Américains, mais ils ne sont pas épargnés, cela est trop évident, puisque Gheorghiu a été interné par leurs soins. Silence pudique, non seulement de la préface, mais aussi des critiques, sur le côté anti-américain de l'œuvre. Louer l'ouvrage, c'est admettre sa description des camps américains et de la sous-alimentation qui y régnait. Insister sur cet aspect serait fournir un peu facilement des armes à l'autre camp. D'ailleurs, l'équilibre des injustices est scrupuleusement établi. Il s'agit de faire porter le poids du témoignage par l'ensemble de l'humanité.

C'est précisément cet équilibre, dont se réjouit Gabriel Marcel, qui nous inquiète. Il est normal qu'un témoignage soit partial, c'est son rôle. L'histoire vient après. Il est également normal que ce témoignage s'insère dans le détail précis d'une vie humaine parmi tant d'autres, avec ses contingences individuelles, ses cas d'espèces, d'où se dégage peu à peu *l'espèce humaine.* Et si le titre de l'ouvrage d'Antelme nous vient à l'esprit, c'est qu'il répond parfaitement à cette définition d'un témoignage précis qui se veut dès l'abord rigoureusement personnel, et qui devient, presque malgré lui, valable pour le plus grand nombre des hommes. Ainsi, en étudiant patiemment, douloureusement, telle sentinelle S. S. et les justifications qu'elle peut trouver à sa tâche infecte, on parvient à la bonne conscience du bourreau, qui demeure, hélas ! éternelle.

L'intention de l'écrivain roumain est beaucoup plus ambitieuse. Il s'agit de l'histoire du Monde. Nous sommes, dès les premières pages, dans un univers d'apocalypse. Le livre repose sur ce postulat maintes fois repris par chacun des personnages : « La 25e heure, c'est l'heure exacte, c'est notre heure, à une seconde près. » *La* 25e *Heure*, c'est celle qui vient après la dernière heure, celle d'avant le jugement, celle où même un Messie ne

sauverait rien : « Parce qu'une société technocratisée ne peut créer de l'esprit et est par conséquent livrée aux monstres. »

Ceci n'est pas la conclusion, mais le départ du livre, c'est bien un postulat. Les héros du livre, au début, sont heureux, et cependant cette malédiction pèse déjà sur eux. Pour la faire sentir, le personnage principal se présente : l'auteur. Son flair ne le trompe jamais. Il est poète, c'est-à-dire devin : « les sens d'un poète ne le trompent jamais. » Comme il a senti, bien avant les autres, l'approche de la vingt-cinquième heure, et que nul ne lui échappera, il prend ses personnages au hasard : « Je choisirai donc parmi les deux milliards d'êtres ceux que je connais le mieux. Toute ma famille; ma propre famille. Mon père, ma mère, moi-même, toi, les serviteurs de mon père, quelques-uns des amis et des voisins. » Le roman se construit sous nos yeux. Nous reconnaissons le procédé, c'est celui de l'anti-roman. Mais l'anti-roman consacre au fond l'échec de l'auteur devant la complexité de ses personnages. Il renonce à en répondre devant nous. Il ne nous les décrit pas. Incapable de les décrire, il se décrit, lui, dans sa tentative. Il ne nous fait croire aux personnages que malgré lui : ils existent, puisqu'ils lui échappent. Pourtant, rien de subtil dans ce bizarre anti-roman. Les héros sont tout d'une pièce. Il y a le père-martyr, la mère-épouse-fidèle, le paysan aux-mains-calleuses-qui-ne-cherche-pas-à-comprendre, enfin des gens comme on peut en rencontrer dans tous les romans. L'auteur, au milieu de sa toile, ne se lamente pas sur son impuissance. Il nous entretient de son génie, de son infaillibilité.

Comment la contester? Les événements prédits à la page 36 vont se dérouler inexorablement. Le romancier lui-même n'échappera à l'esclavage que par le suicide. Traïan nous a dit : « Les événements dramatiques se passeront d'abord dans la vie et ensuite dans mon roman. »

Le lecteur d'ordinaire laisse l'auteur libre de passer d'un foyer à un autre, d'une âme à une autre, comme s'il soulevait non seulement le toit des maisons pour regarder à l'intérieur, mais encore le dessus des boîtes crâniennes pour lire les pensées dans chaque cerveau. Ici l'auteur, étant l'un des personnages, a perdu par là-même les attributs divins du romancier ordinaire. Il est enchaîné par son corps, lorsqu'il ne l'est pas par ses bourreaux. Comment sait-il, de Bucarest, les aventures de Johann Moritz, déporté? Comment sait-il, de Raguse, l'exécution manquée de son père à Fantana? Comment sait-il, de sa prison, les souffrances de sa femme, qui n'a pas le droit de lui écrire? L'écrivain a renoncé à son immortalité, il s'est tué, mais le roman continue. On nous laisse entendre que la femme. journaliste de profession, a repris sa plume, sans daigner nous expliquer comment elle pourra nous dépeindre l'agonie de son mari, dont le seul témoin, Johann Moritz, d'ailleurs illettré, est interné. Il ignore jusqu'à l'existence de la femme, il ne fera sa connaissance que beaucoup plus tard, tout à la fin du roman.

Ce sont des détails, a-t-on dit, des maladresses, qui ne retirent rien à la puissance du livre et à la valeur du témoignage. Si l'on fait abstraction de l'intrigue et du caractère, que reste-t-il de ce témoignage? « Mes personnages existeront dans la vie réelle, ils pourront être vus et salués dans la rue par tous ceux qui liront ce livre. Je pense même quelquefois à donner leur adresse et leur numéro de téléphone » (p. 36). Nous n'en demandons

pas tant. Nous demandons quelques dates, quelques précisions sur les événements historiques. Johann Moritz est un homme simple qui ne lit pas les journaux et qui ne comprend rien à la politique. Son histoire nous retient. Il est plausible que ce paysan soit incapable de nous expliquer la guerre et la Roumanie. Pour lui, il nous suffit de savoir que les lois raciales le condamnent, par l'erreur volontaire d'un gendarme, à être juif c'est-à-dire réquisitionnable, corvéable, concentrationnaire. Mais Traïan Koruga est cultivé, bien informé, il occupe même à Raguse quelque chose comme un poste diplomatique. C'est un romancier-poète, c'est-à-dire un être distrait, mais tout de même! Comment a-t-il vécu la politique de son pays à l'égard des Allemands? Si l'on ne savait par ailleurs l'histoire de la guerre, on pourrait presque, à lire le livre, ignorer qu'il y a eu guerre. Nous devinons les circonstances qui obligent la main-d'œuvre obligatoire des camps à bâtir des fortifications sur la frontière hongroise après avoir creusé des fossés anti-chars du côté de la Russie. Nous devinons les péripéties qui forcent les Hongrois à livrer Moritz aux Allemands comme travailleur après qu'il s'est dressé contre le Reich et ses lois raciales, mais dans quelques années il faudra une bonne mémoire ou un bon manuel d'histoire pour rattacher toutes les intrigues au conflit mondial que nous avons vécu. Certains se féliciteront peut-être que le livre soit d'emblée valable pour une autre guerre. Et nous ne sommes nullement surpris que le roman s'achève tranquillement, avec la sérénité d'un désespoir absolu, sur l'anticipation des combats futurs entre Américains et Russes. Il fallait cette fin-là pour que le début, pour que le titre même fussent valables. Mais entre le postulat du début et celui de la fin, que trouvons-nous?

On ne parle pas politique, on ignore tout de la guerre, à l'intérieur des barbelés d'un camp de concentration. Admettons-le, bien que l'expérience de Rousset et de quelques autres paraisse établir le contraire. Du moins, à l'intérieur des barbelés, parle-t-on nourriture. Là encore, le témoignage reste vague. L'écrivain ironise, dans des pamphlets à l'égard des Américains, sur la sous-alimentation généralisée qui transforme les détenus en squelettes comme à Dachau, à Auschwitz. Ici, Gheorghiu peut se référer à une expérience précise, la sienne. Hélas! Il ne nous dit rien. Nous en sommes réduits à supposer qu'il est bien le frère jumeau de son Traïan Koruga et que, comme lui, il citait des vers d'Eliot à des camarades qui étouffaient dans un wagon à bestiaux surpeuplé d'hommes. Nous apprenons par hasard, à la description d'un crucifix fabriqué par les détenus, que ceux-ci touchaient les menu-Units, que nous nous disputions, à la Libération. Les bordures rouges des paquets de Lucky Strike servaient à figurer les plaies du Christ. Ne nous hâtons pas de comparer ce régime à celui des déportés d'Allemagne. Nous savons trop que les miraculeuses rations de l'armée américaine ne nourrissent pas leur homme lorsqu'elles sont partagées non en cinq ou en dix, mais en vingt ou en trente. Mais pourquoi l'auteur refuse-t-il de nous décrire sa faim quand l'allusion aux menu-Units et aux Lucky Strike nous incline à penser qu'il n'a pas eu faim comme à Dachau?

Nous ne demandons pas mieux que de le croire, mais il ne s'explique jamais. L'univers, à ses yeux, est déjà mort. Les pays et les hommes sont déjà jugés, déjà broyés par la machine, déjà condamnés à l'extermination.

Nous ne pouvons que nous étonner que Traïan, qui a prévu depuis longtemps la catastrophe, soit le seul à se révolter contre elle. Au nom de quoi? De la dignité humaine? Il nous a prévenu qu'elle serait foulée aux pieds par un mécanisme inexorable.

Le héros-type de ce roman, c'est Moritz. Il ne cherche pas à comprendre, il s'efforce d'accomplir consciencieusement les différents travaux que ses bourreaux lui imposent. Il est avec la même tranquillité juif corvéable, ou waffen SS aryen. C'est lui le sage et le philosophe, bien plus que ce poète ambitieux qui compare ce qu'il voit aux tableaux de Picasso. Dans un monde condamné de toute éternité, la révolte est non seulement impensable, mais même sacrilège.

Cette perspective a pu satisfaire M. Gabriel Marcel, elle répond assez bien à son pathos. Elle repose sur un postulat que nous n'accepterons jamais. Celui d'une humanité condamnée sans recours. Même en voyant un camarade se pencher lamentablement pour ramasser le mégot d'un officier S.S. sous son regard méprisant, Antelme savait qu'il avait sauvé, qu'ils avaient tous sauvé quelque chose que leurs tortionnaires n'avaient pu leur prendre, quelque chose qui n'était même pas la dignité humaine et qui ressemblait à la camaraderie ou à la fraternité quoiqu'on se battît pour une cuillerée de soupe. Gheorghiu condamne ce sentiment-là à mourir. Mais sa condamnation reste théorique. Il a voulu raconter l'histoire de deux milliards d'hommes sans voir qu'il fallait commencer humblement par la sienne et par celle des gens de son pays ou de son camp. Il s'efforce de donner à cette condamnation l'appui du Christianisme, en la personne de son prêtre orthodoxe (dont la mort est d'ailleurs admirablement décrite). Il semble avoir oublié que, pour les chrétiens aussi, l'espoir existe, jusqu'au bout, jusqu'à la vingt-cinquième heure, et que c'est une vertu théologale.

Jean-H. ROY.



L'Amour conjugal, par *Alberto Moravia.* (Denoël, édit.).

Aux premières lignes d'un livre de Moravia on commence à mal respirer et dès lors on ne retrouve plus son souffle. C'est une atmosphère de rêve qui *va* tourner au cauchemar, un suspens d'avant l'orage, mais quand éclate l'orage, on ne cesse pas de haleter sous le même calme plombé. La possibilité d'un assainissement total et définitif de l'atmosphère, comme il s'en produit à la fin de *Crime et châtiment* ou des *Karamazov*, paraît écartée.

Silvio, homme d'âge moyen, riche et oisif, a épousé Léda dont il est très épris. Apprenant que son mari a maintes fois souhaité écrire sans jamais pousser plus loin que les premières pages, elle l'encourage vivement au travail, et, par amour pour elle, Silvio décide de s'installer dans une villa de Toscane où il entreprendra un livre. Au bout de très peu de temps il croit s'apercevoir que les rapports quotidiens qu'il a avec sa

femme l'épuisent physiquement et le distraient de son œuvre. Il lui en fait part et renonce momentanément à tout commerce avec elle. Le livre s'achève mais il est manqué et le jour où Silvio s'en rend compte il découvre aussi que sa femme le trompe avec le barbier du village.

Ainsi, cet homme écrit un livre par amour. Pour pouvoir l'écrire — et donc *par amour* — il renonce en partie à l'amour. Son livre ne vaut rien, son amour a manqué tous les buts.

Bien que Silvio nous invite à le suivre pas à pas dans son expérience et ses découvertes, nous sommes préparés dès les premières pages au drame conjugal : l'histoire, en effet, est racontée après coup, toutes les indications sont en place. Et surtout, la séparation physique constitue d'emblée une menace. L'échec littéraire, en revanche, est amené beaucoup plus subtilement. Il se produit comme une *surprise attendue :* en apparence nous allons vers une réussite, l'entrain au travail de Silvio, sa confiance, la satisfaction qu'il éprouve à se relire (nous sommes prévenus qu'il est un critique intelligent), annoncent le succès. Toutefois, comme l'œuvre et l'amour ont été explicitement liés dès le début, nous ne cessons de ressentir une sourde inquiétude, et quand interviennent coup sur coup les deux désastres, nous sommes déjà convaincus qu'ils n'en forment qu'un et qu'ils étaient nécessaires l'un à l'autre. C'est de quoi Silvio prend conscience dans une méditation hésitante et douloureuse qui clôt le livre.

Mais où est l'erreur? Où est la source qui empoisonne les deux courants? A travers la méditation de Silvio comme à travers tout le récit qui la précède, nous cherchons à tâtons, parfois nous croyons brûler. Nous ne sommes jamais certains d'avoir trouvé.

La première hypothèse est que l'échec a sa cause dans la faiblesse du tempérament de Silvio. Jusqu'au moment de sa rencontre avec Léda il s'est cru non seulement incapable d'écrire, mais incapable d'aimer. C'est pour plaire à sa femme, mais c'est d'abord parce qu'il est enfin sûr d'aimer qu'il a le courage d'aller pour la première fois au bout de son roman. Nous sentons ce qu'a de fragile une base dont il a si longtemps douté. La décision de ne plus toucher sa femme tant que le travail ne sera pas achevé constitue déjà un premier recul : il peut bien aimer et écrire, mais non pas donner corps aux deux à la fois. En définitive, il s'avère qu'il ne peut ni l'un ni l'autre : il s'est bien élevé jusqu'à l'état subjectif d'un amant et d'un écrivain, mais aucune réponse de la réalité n'est venue. Sûr de son amour il a voulu soustraire à l'amour la force d'écrire; ce faisant il a méconnu la vérité de sa partenaire, la puissance instinctive et sauvage de l'amour. Et comme il écrit précisément sur cet amour, il a manqué son œuvre et son amour, d'une même défaillance. La vérité est passée à l'écart de lui, elle s'est incarnée dans l'étreinte magnifique et repoussante de Léda et du barbier sur la paille de l'aire éclairée par la lune. Aussi Léda quand elle lit le roman de Silvio s'y trouve-t-elle idéalisée. Cette idéalisation exsangue, c'est justement l'échec littéraire.

Ce manque de prise sur la vie semble hanter certains héros de Moravia pour les conduire à leur perte. Tels Michel dans *Les Indifférents* et Jacques dans *La Belle Romaine.* Et plus ils tendent leurs forces pour posséder la réalité qui se dérobe, c'est-à-dire plus ils ont de mérite en apparence, plus tragique sera le naufrage. Michel, tout simplement, ne sortira pas

de l'ornière. Mais Jacques, qui a lutté désespérément, finit par trahir ses camarades et se trouve acculé au suicide. Entre les deux se situe Silvio.

Tel est *L'Amour conjugal* vu sous le signe de la fatalité. On peut aussi le voir sous le signe de la liberté et ce n'est pas une des moindres beautés du livre que cette ambiguïté fondamentale. L'esprit du lecteur oscille sans cesse entre les deux déchiffrages qui se proposent à lui, comme entre le désespoir total et un espoir sans illusion.

L'erreur de Silvio est, en effet, de vivre selon une idée confuse et obsédante : au fond de lui-même il ne croyait ni à son talent ni à son pouvoir d'aimer. L'amour est venu et lui permet d'entrevoir la possibilité d'écrire. Mais ce serait trop beau. *Il faut payer.* Un bonheur s'achète par un autre. Silvio se trouve donc conduit à passer un marché avec lui-même : pour mener son œuvre à bien il renoncera provisoirement à jouir de sa femme. Il lui arrive de soupçonner que c'est là peut-être une idée absurde, mais il s'octroie ce marché comme à un enfant. Et de fait l'opération commence par réussir. L'interdit qui pesait sur le travail est levé. Silvio écrit avec joie et croit écrire un chef-d'œuvre. Qui ne l'approuverait?

Mais du même coup sa vigilance est en défaut. Cette femme qu'il aime, il cesse de la voir, il cesse de lui adresser cette interrogation permanente qui est l'attitude même du véritable amant. Il a payé, le voilà tranquille. Le voilà donc aussi aveugle, égoïstement refermé sur lui-même. Guéri de son indifférence il a cru, par son marché, se guérir de l'impuissance créatrice. Ce n'était qu'une fausse guérison : il a supprimé les symptômes au lieu de chercher la racine du mal. Car le mal était là et la renonciation au plaisir en ce cas n'est autre qu'une complaisance au mal et à soi-même. Silvio s'est cru habile de céder. Ce faisant il a fermé toute issue à l'infection qui le rongeait. Désormais, seul l'échec peut ouvrir l'abcès, nous allons voir comment.

De même que les *Faux-monnayeurs*, ce livre est l'histoire de sa propre histoire, et, telles les poupées gigognes chères aux enfants et aux artistes, son titre est à plusieurs implications. Il donne un peu le vertige. *L'amour conjugal* c'est tout d'abord le titre de la nouvelle qu'écrit Silvio, nouvelle que nous ne lirons jamais, nouvelle ratée où il raconte les rapports qu'il entretient avec sa femme. Quant au récit que nous lisons, écrit à la première personne, et donc soi-disant écrit par Silvio, c'est l'histoire du double échec. Il pourrait s'appeler : histoire d'un échec, ou : histoire d'un livre. S'il s'appelle *L'amour conjugal*, c'est, comme nous l'avons vu, que l'amour de Silvio pour sa femme est bien au centre du problème de la création, à la fois cause de cette création manquée et cause de son échec. Parce que Silvio a mal aimé, parce qu'il a fait une erreur sur le rôle et le caractère de son amour, il a échoué dans l'expression littéraire de cet amour. Mais on peut penser aussi que Silvio, qui a écrit une première fois un livre sur l'amour conjugal, ensuite un récit de son double échec, a donné au récit définitif le titre du premier récit en souvenir de celui-ci. S'il en était ainsi, c'est en réalité non le problème de l'amour mais bien celui de l'œuvre qui serait essentiel. Entre les deux hypothèses, rien ne nous permet de décider. L'implication est absolue comme elle l'est tout au cours du récit : au cœur de Silvio il y a ce noyau que forment l'amour et le désir d'écrire et qui constitue toute sa richesse, sa seule chance et

son destin dans ce monde. Pas un instant les deux valves du noyau ne se desserrent.

Aussi, lorsque Silvio découvre son malheur conjugal, ne s'en prend-il pas à Léda. Certes, elle l'a trahi d'une manière ignoble et imprévue, mais c'est que le noyau en lui était gâté. De cette révélation il devra désormais vivre et se repaître, c'est la seule issue qui lui reste. Si Léda apprenait qu'il sait, il ne lui resterait plus rien. Tout serait irrémédiablement perdu. Il se tait donc. Ce faisant il assume à ses propres yeux une attitude de lâcheté. Puisqu'il n'a pas eu la force de combler Léda et de recréer dans son livre leur union il lui reste à ressentir sa misère et à la vivre. Et parce qu'il est, cette fois, dans le vrai, la réponse de la réalité lui vient enfin, comme une amère récompense : Léda dont il redoutait plus que tout les faux éloges et les consolations, reconnaît que le livre n'est pas ce qu'il devrait être et lui conseille de le refaire. Sur cette base au moins leurs rapports ont un sens, elle s'intéresse à son travail et lui parle avec sincérité.

Nous entrevoyons que l'histoire ne fait que commencer. Telle était l'épreuve qui attendait Silvio, embusquée au fond de lui-même. Il lui fallait d'abord renoncer à l'idée orgueilleuse qu'il se faisait de lui, de l'amour et de son talent. Y renoncer pour de bon, sans espoir de retour, en remplaçant ces fausses images par le sentiment de son abjection. Le terme d'abjection est le seul qui convienne ici : il ne s'agit pas en effet de médiocrité, rien n'est médiocre dans une aventure si poignante. Pas davantage d'humiliation : l'humiliation est désordre, violence et déchirure, elle empêche l'homme de se supporter. Mais il ne s'agit pas non plus de résignation au sens où l'on entend ce mot d'ordinaire : la résignation endort et il faut au contraire demeurer en éveil. C'est précisément le sentiment de l'abjection qui tient en éveil. Silvio est arrivé au point où parvient aussi la prostituée dans *La Belle romaine :*

« Si (Jacques) était revenu, je serais restée en face de lui, enfermée dans ma vie comme dans une forteresse qui, tant que je serais décidée à n'en point sortir, serait véritablement inexpugnable. Je lui dirais : « Je suis une fille du trottoir et rien d'autre. Si tu me veux, il faut que tu m'acceptes telle que je suis. » J'avais compris que ma force n'était pas de désirer être ce que je n'étais pas, mais d'accepter ce que j'étais. Ma force, c'était ma pauvreté, mon métier, maman, ma vilaine maison, mes vêtements modestes, mon humble origine, mes malheurs et, plus intimement, le sentiment qui me faisait accepter toutes ces choses, profondément enfoncé dans mon âme comme une pierre précieuse dans la terre. »

Dans les livres de Moravia, toute la question est d'arriver à dépouiller un certain sentiment de dignité. C'est l'histoire de ce dépouillement jamais achevé qui procure au lecteur le malaise dont nous parlions au début. Le dépouillement, au lieu d'alléger, alourdit, car cette dignité banale et fausse n'est qu'un flotteur qui nous maintenait à la surface des choses. Délivré d'elle nous enfonçons dans une substance épaisse et sombre qui sera désormais notre climat et nous éprouvons l'amère satisfaction de tenir enfin la vérité.

C'est donc de l'expérience avilissante mais acceptée jusqu'au fond et sans colère que pourront sortir e nouveau et le vrai, par exemple l'enfant

qui va naître dans *La Belle Romaine*, le livre que Silvio écrira et pour lequel « il faudra beaucoup de temps ».

De fait, nous lisons un livre qui s'appelle *L'Amour conjugal*, qui se présente comme une deuxième version et qui est un livre admirable. Tout ce qui le nourrit (ce dévoilement obsédant d'une attitude fausse devant l'œuvre et devant la vie) ne pouvait justement pas figurer dans la première version. L'existence même du livre, c'est la suite de l'histoire de Silvio, qui n'a pas besoin, elle, d'être racontée. L'adhérence de l'amour et de la création, de l'histoire vécue et de l'histoire racontée, se maintient avec une sorte de perfection sourde et demeure jusqu'au bout sans défaut.

Colette AUDRY.



Traité d'histoire des Religions (Payot, édit.); **Le mythe de l'éternel retour** (Gallimard, édit.) —par *Mircea Éliade.*

A mesure que la description des religions et des sociétés dites primitives progresse, elle élimine peu à peu tout l'appareil des entités, lois, principes pseudo-explicatifs dont elle s'était à l'origine chargée. La compréhension remplace l'explication prétendue scientifique. Une telle évolution réduit le fossé qui sépare l'homme moderne de l'homme « archaïque », comme l'appelle M. Éliade. Pourtant comment comparer les constructions des civilisations archaïques aux développements historiques de l'Occident? Cette dernière étape, M. Éliade tente de la franchir. Son livre *Le Mythe de l'éternel retour* nous propose en exemple la mentalité primitive, comme d'autres font de l'histoire de la Grèce ou de la Révolution française. La rapidité de son exposé laisserait croire que cette tentative a été entreprise un peu à la légère; en fait, elle tient au pathétique d'une conviction qui se désespère d'être paradoxale.

M. Éliade prend pour point de départ une description de la pensée de l'homme dit primitif. Celle-ci pose un problème fondamental. Une fois reconnue la vérité de toute pensée humaine, deux voies restent ouvertes : ou bien on prétend savoir mieux que le primitif ce qu'il a voulu dire et on interprète ses discours et ses certitudes, ou bien on croit à la fois que sa position est vraie et qu'il a su l'exprimer, et alors il faut donner une portée métaphysique à des thèses qui nous demeurent lointaines sinon étrangères. La première attitude se conçoit seulement si elle est un regroupement syntactique de ce qui fut dit et non pas une suite d'hypothèses (ainsi Hegel dans la *Phénoménologie de l'Esprit* rend intelligible l'histoire du monde par une série de jeux de mots). Dans le domaine où se passent ces recherches de M. Éliade, ce serait s'abandonner à l'arbitraire; il faut donc essayer de progresser dans la seconde voie, si périlleuse puisse-t-elle être.

Ainsi fait M. Éliade dans son *Traité d'histoire des religions.* Il lui apparaît alors que l'essentiel de la pensée archaïque réside dans un accord originel et une compréhension radicale qui permettent à l'homme d'habiter

authentiquement dans le monde. La nature, ici, n'est pas laissée à l'insignifiance et à la violence du fait, elle reçoit une signification ontologique décisive. L'homme ne prend pas la position centrale que la tradition humaniste lui accorde; mais si sa dépendance lui interdit de se diviniser, elle lui donne beaucoup plus : une situation vraie dans le monde. Le sacré n'est pas pour M. Éliade une catégorie psychologique aujourd'hui en régression : il est dans toute région de l'existant qui se rattache à cette possibilité première. Ainsi l'homme est dès sa naissance placé dans le domaine du spirituel. Tout progrès technique sera pour lui l'occasion d'un épanouissement humain. Il sera préservé pour toujours « de recevoir des dieux, tel le vieux Tantale, plus qu'il ne pouvait digérer ». Vivant dans un monde suffisant, c'est-à-dire absolu, le contentement ne lui est jamais refusé. Aussi sa conduite ignore-t-elle l'histoire, dont le but lointain ne saurait valoir plus que ce qu'il possède. Tout son effort tendra à justifier ce qui dans son comportement peut être accidentel, en l'intégrant au renouvellement périodique du temps sacré. Le nouveau, qui est aussi l'irréparable et l'historique, sera complètement exclu de sa pensée qui méditera, hors de toute histoire, le retour éternel des actes accomplis par les dieux.

L'argument de M. Éliade est alors simple en apparence : voyez, dit-il, ce que l'humanité a perdu en renonçant à cette culture. Quel enrichissement compenserait le désastre spirituel qui a coupé l'homme de son enracinement pour le donner en proie à l'Histoire, catastrophe accélérée? En fait, l'idée de M. Éliade est plus complexe. Il ne lui échappe pas que la philosophie de l'histoire a déjà rencontré des questions analogues, que le savoir absolu hélégien est très proche de l'authenticité archaïque. Mais il n'y voit qu'un rêve incohérent. La prétention essentielle d'une telle méditation, intégrer toute vérité pour parvenir à l'absolu, lui paraît injustifiée, puisqu'elle ne peut se réclamer de l'héritage de la pensée archaïque, seule absolue. Du même coup la théorie de l'aliénation se trouve atteinte. Mais comment refuser la vérité, comment condamner l'histoire, sinon du milieu de l'histoire, comment s'assurer que ce refus n'est pas simple vestige?

On ne peut lire de livre dont l'actualité soit plus brûlante. D'abord parce que cette protestation d'un « déchet du processus historique » a une ampleur et une violence étonnantes; ensuite, parce que les concepts courants de la dialectique historique que ce livre ébranle sont ceux-là mêmes que le déroulement actuel des événements montre de plus en plus insuffisants et incertains. S'il en est ainsi malgré la désinvolture de M. Éliade, c'est que les problèmes qu'il rencontre sont décisifs. La recherche de ce ton unique dans lequel s'accordent tous les éléments du monde archaïque c'est bien ce que l'ontologie se propose dans son effort pour saisir le sens de l'être; c'est à juste titre que M. Éliade reproche à la philosophie de l'histoire d'ignorer cet effort et de s'enfermer dans l'humanisme.

Est-il vrai cependant que l'histoire n'est rien qu'un écran devant cette lumière originelle qui pourrait seule donner à l'homme un climat favorable? Une objection de bon sens est à envisager : le mot dont M. Éliade se sert pour désigner la pensée archaïque, ontologie, est bien postérieur à elle. Le problème de l'essence de l'être a été posé explicitement par Platon pour la première fois. L'histoire ne serait-elle pas condition

et commencement de la conscience ontologique que M. Éliade prête à l'homme archaïque?

Pour M. Éliade (*Traité d'histoire des religions*) le rôle du sacré est de mettre tout existant en rapport avec son être propre. Mais quel est ce sens de l'être qui est ainsi dévoilé? Les descriptions ne laissent aucun doute : ce qui est ici mis en évidence c'est l'inexistant. Le rapport de l'objet consacré au divin qu'il manifeste n'est pas le rapport de l'existant à son essence, l'essence ici est aussi réelle que l'existant. Cette confirmation archaïque de l'objet le met tout entier dans l'imaginaire. Il n'y a plus de vérité de l'apparaître. Il n'y a pas pour les primitifs d'histoire de l'homme. Mais il y a une histoire des dieux : le réel le plus réel est soumis à la pire dégradation. Comment en serait-il autrement dans un monde où l'essence de la stabilité est délibérément imaginaire?

L'ontologie « moderne » a supprimé cette incohérence, en appelant être, non plus la présence d'un mystère qui dissout peu à peu la totalité du réel, mais le mystère de la présence. A l'obscurité de l'obscur, elle substitue l'obscurité de la lumière et la neige pour être blanche n'en est pas moins noire. Cette révolution attire l'attention sur le mouvement et la génération, sur l'histoire, pour autant qu'ils sont de l'essence de ce qui apparaît, mais elle n'en est pas moins à sa manière la découverte d'un fondement.

S'il est difficile de tenir pour valable la « leçon de l'humanité archaïque », il n'en reste pas moins que la systématisation de la pensée non historique opérée par M. Éliade retire à cette pensée son caractère irrationnel et lointain, et qu'elle aide la sociologie et la philosophie de l'histoire à examiner des questions jusqu'ici à peine entrevues. La question : telle communauté, telle nation est-elle historique ou archaïque? éclairerait vivement une énigme comme le nazisme. Les conceptions de M. Éliade peuvent y contribuer.

Louis MÉNARD.

Spectacles

Élizabeth d'Angleterre, de *Bruckner.*

A la façon d'Ophélie, je distribuerai d'abord mes fleurettes. Du romarin à la reine Renaud d'Angleterre. Du fenouil à Jean-Louis d'Espagne. Des colombines au comte Dessailly d'Essex. Marguerites et violettes à qui les voudra. On aurait tort de bouder. Voilà certes une mise en scène savante, une troupe studieuse, un noble sujet, une ample pièce, un auteur qui ne craint rien, des couturiers, des décorateurs, des machinistes, des électriciens à merveille. Cela fait un spectacle riche et nombreux, où la vue sans cesse est occupée, où les oreilles ne chôment, où Angleterre et Espagne tiennent à deux sur le plateau. Je prévois un succès à la mesure des moyens. Ils sont de toutes sortes; il y a de quoi flatter tous les goûts. De l'histoire, pour ceux qui l'aiment, de la psychanalyse, dont on ne saurait plus se passer, de la politique, car il n'est de vraie tragédie sans elle, de la cérémonie, pour les falbalas, les robes, l'orgue et les uniformes; de l'intime et de la robe de chambre, car un peu d'alcôve et de crapule ne nuit jamais, surtout chez les reines. Tant de conscience et de travail mérite qu'on salue. Je vois si bien qu'on cherche à plaire. M'a-t-on plu? Je dirai ce qui m'a plu.

Barrault m'a plu d'avoir osé et composé ce Philippe II, tout vieil et cassé, où il se cache si bien qu'il a fallu un temps au public pour y reconnaître et applaudir l'acteur. Je crains toujours que Barrault ne soit Scapin, ni Philippe, ni qui que ce soit d'autre que Barrault à visage découvert et dansant son personnage. Mais il ne danse point Philippe. C'est vraiment Philippe. Il prie, il pleure, il s'exalte, il meurt Philippe. La voix en tempête, d'un homme à son plein, est à la dimension de l'âme. L'opposition est réfléchie et belle à ce corps si mince, qui se tord, qui s'écroule, qui n'est rien. Bonne leçon de théâtre donc. Reste à savoir si le rôle est bon. C'est où je suis dans le doute; car enfin tous ces effarés sont coulés au même moule. Savonarole, Torquemada, Philippe II, c'est tout un. Vide et vocifération partout. Je confesse que je suis las de cette mystique à hurlements.

Il est vrai qu'il y a deux volets au tableau, et, sur l'autre, cette Élizabeth qui n'est que raison. Elle le voudrait du moins et cette volonté de raison est assez touchante chez une femme qui se sent à peu près femme quand Essex paraît. Qui ne serait fou d'Essex? Femme encore, parmi soldats, ministres, diplomates; et nul ne se prive de lui redire qu'elle n'est pas un homme. Élizabeth résiste à tous : c'est sa manière à elle d'être

une raison. Toujours c'est non à Essex, un non après un oui, mais le oui donnant valeur au non. Non aussi à la guerre que les guerriers réclament. Ce non-là est un non tout simplement. Elle n'entend rien à la guerre. C'est administrer bourgeoisement qu'elle aime. Elle pense devises, tonnage et marchandise. Elle sait que le royaume est un petit royaume et qu'elle n'a pas beaucoup de gloire. Le beau, qui est obscur, c'est de tirer un jour après l'autre, comme elle se sauve chaque jour d'Essex, comme elle évite, en rusant, l'ombre du géant espagnol. Toute cette peinture, à courtes scènes, est sans doute le meilleur de la pièce. Lentement un masque de femme apparaît, qui hésite entre jeunesse et vieillesse. Quand il la voit parée en reine, Essex peut encore croire à la jeunesse de la reine. Mais, un matin, il entre sans être attendu, et c'est une vieille qu'il voit. Il faut louer Madeleine Renaud de n'avoir point triché. Elle n'a rien voulu garder de la parisienne. Elle forcerait au contraire l'âpre du trait. La toute petite tête aux cheveux tirés, au visage blafard, le corps fatigué, enseveli dans la robe de nuit comme sous un catafalque, oui, c'est la reine. Et tout à l'heure, quand elle était la reine voluptueuse, caressant les boucles d'Essex, suspendue à l'amant magnifique, nous avions deviné l'illustre vierge. Elle sait que l'heure passe; elle sait que l'heure est déjà passée. Ce jeu tragique entre reine et favori, presque sans paroles, cette marche du temps, cet aveu qui fait la vieillesse, voilà ce qui m'attache au drame de Bruckner. J'évoquai la peinture. Imaginez plutôt quelque gravure allemande, impudique, inexorable, si minutieuse qu'on ne saurait décider si elle procède de la haine ou de l'amour. Je crois que l'amour l'emporte, car Élizabeth n'est pas diminuée. Elle a compris qu'elle ne deviendrait reine que peu à peu, toujours en prenant sur la femme. A quoi la vieillesse reconnue peut aider; encore faudra-t-il surmonter toujours, et il y aura des larmes jusqu'au bout. En apparence la voici de plus en plus loin d'elle-même, paraphant la condamnation d'Essex, acceptant la guerre contre l'Espagne. Toutefois, ce n'est que pour continuer et achever la même Élizabeth d'Angleterre. Cette tension, qui ne va point sans une sorte de raideur, cette assurance fragile, je les retrouve bien dans le port et dans la voix de Madame Renaud. A plus d'imposante majesté il y aurait moins de vie. Et certes, pour un peu de vie, que ne donnerait-on?

Hélas! on donnerait, je pense, les deux tiers du drame, qui ne sont que lieux communs d'histoire et de déclamation. Tout était réuni pour un chef-d'œuvre, peut-être. Quand un auteur tâte du drame historique, c'est bien qu'il médite un chef-d'œuvre. Cependant, si je me demande pourquoi le drame de Bruckner n'est pas un chef-d'œuvre, j'ai d'abord à répondre qu'il n'est pas un drame du tout. Il y a là matière à vingt drames, sans doute. J'ai tiré au jour, pour vous, celui que j'y regardais. Mais je reconnais mon artifice. Même ce drame-là, qui ne séduit, tient inextricablement à maints discours qui ne sont que de plats discours. J'ai dit que ceux du mystique sonnaient le creux, mais ceux des autres ne valent davantage. De la politique au théâtre, soit! Mais il ne suffit pas qu'un pédant costumé nous débite en scène quelque tirade doctrinaire. Des hommes d'abord. Et puis, que les paroles de l'homme soient autant de cet homme-là que ses gestes ou son teint. Le théâtre, et tout

art, reprennent les idées par le dessous, tant et si bien qu'on se passerait d'idées, mais que, si idées il y a, elles refleurissent de la terre. Songez, je vous prie, à Coriolan ou à Brutus. Bruckner ne manque point d'idées mais il n'a presque que des idées. Même de ce corps usé d'Élizabeth, qu'en fait-il? Encore c'est elle qui vit, et dans la mesure précisément où elle supporte les discours et ne les déclame pas. Mais à la fin elle déclame. Quand sur la scène l'Angleterre et l'Espagne, Élisabeth et Philippe ne sont séparés que par une croix, l'idée d'Élizabeth, par le corps ou le truchement d'Élizabeth, se dresse contre l'idée de Philippe. Et il y a quelqu'un de l'autre côté pour avancer l'autre idée, comme balle. Mais ce n'est même pas joute d'avocats. On ne plaide pas, on ne répond pas. Ici et là, on affirme comme on sonnerait du clairon. Vous diriez de deux haut-parleurs. L'un parle, et puis l'autre. Tous les deux récitent. Tous les deux sont sourds. Cela ne déplaît pas toujours au spectateur, car nous vivons ainsi. Chacun sourit à son drapeau. L'effet est très clair sur quelques-uns. Ils s'endorment. C'est que, fidèles à Socrate, ils ne séparent point la pensée du dialogue. Alors, tout n'est ici que du cri et du bruit à leur entendement. Même s'ils reconnaissent leur propre pensée en l'un des camps, cette pensée tonitruée leur fait horreur. Est-ce ce recul et ce dégoût que l'on a voulu produire? Il est vrai que la même croix qui appartient à deux mondes, et qui sépare deux mondes, et que deux peuples ennemis supplient avec la même ardeur, c'est là un assez puissant symbole. Trop évident, peut-être. Surtout, ni l'auteur ni le metteur en scène ne me ménagent mon coin de retraite, où penser. Il faut que je sois à ces deux mondes, tête droite, tête gauche, pour saisir un bout de discours qui ne se continue pas, une réplique qui ne réplique à rien. J'y perdrais déjà cette tête tournante, si la musique (est-ce musique?) ne m'achevait pas. Ni répit ni repos pendant plus d'une heure. Moines, cortèges, cloches : cela grommelle, psalmodie, glapit, tinte, scande, mugit et quand on veut pousser au rouge mon émotion, alors l'enfer déchaîne son charivari. La pauvre reine Élizabeth devrait bien dire non à tout ce tintamarre. Soutenir qu'il n'exprime point l'esprit du drame, je n'oserais. Mais, des deux parts, je déteste ces moyens de forcer, qui sont vils.

M. M.-L. S.



BAZAINE A LA GALERIE MAEGHT

Un petit livre de Jean Bazaine, paru en 1948, est une excellente introduction à l'Exposition d'une vingtaine de tableaux qu'il vient de faire à la galerie Maeght. Dans ces notes, il se demande s'il est possible (mais cela doit être tenté et le peintre doit prendre son risque) que la peinture retrouve le caractère sacré des arts primitifs, leur pouvoir *magique*, leur puissance d'*envoûtement*. Il souhaite une peinture qui nous dispenserait ce *trouble religieux* grâce auquel nous serions plongés au cœur même de la vie universelle « dans l'énorme présence des choses ». Il rappelle le mot de

Lawrence : *Nous avons perdu le soleil*, et il assigne à la peinture le rôle héroïque, et combien difficile aujourd'hui, de le retrouver et de nous le rendre.

Nous devons donc nous attendre à trouver, en cette exposition, une peinture de nature magique, renonçant à toute représentation figurative, c'est-à-dire usant le moins possible de références à des objets particuliers, qui soit une écriture riche en significations diverses et capable, en nous communiquant les émotions éprouvées par le peintre, de nous faire accéder aux secrets et aux mystères de l'univers. « Que le peintre retrouve dans le formulé le mystère et la puissance d'envoûtement de l'informulé », écrit Bazaine.

En quoi consiste cette *écriture*? Il est très difficile de *décrire l'écriture* d'un peintre, mais courons-en le risque.

Ces signes, Bazaine paraissant plus coloriste que dessinateur, sont des taches colorées de petite superficie, aux contours arrondis ou rectilignes. Susceptibles de beaucoup de souplesse et de variété dans leur organisation, elles se succèdent en élans ou directions (qui tiennent lieu de véritables lignes), entraînées, projetées sur la surface du tableau en des rythmes variés, car le mouvement dans cette peinture est essentiel. Ces rythmes sont volontiers horizontaux, verticaux ou obliques. Et ces taches-acteurs, dont le rôle est de mimer les mouvements de l'univers et de jouer des drames différents, sont chargées de couleurs qui (grâce à des juxtapositions, modulations, etc.) vibrent parfois d'une manière singulièrement émouvante et *ensorcelante*.

Pour illustrer l'emploi de ces signes-acteurs, je citerai l'*Éclaircie* ou le *Vent du soir* où l'on voit ces taches emportées par un souffle à travers le tableau, en des couleurs propres à éveiller en nous (magiquement) toute une gamme de sensations riches en échos de toutes sortes.

La difficulté (et le risque) d'une semblable peinture, qui entend nous plonger d'autant mieux au cœur même de la réalité qu'elle emploie des signes plus dénués de qualité figurative, est que la communication s'établisse mal entre le peintre et le spectateur. Alors le courant ne passe pas, le tableau manque son effet, il ne reste qu'une élégante et séduisante marqueterie décorative.

Mais parmi les tableaux que Bazaine nous propose, et où la réalité s'offre en elle-même et simultanément au cœur du sujet, plusieurs sont capables de communiquer au spectateur le trouble poétique espéré par le peintre. *La foire*, le *Chemineau*, *L'Enfant et la Nuit*, (pour n'en citer que trois nouveaux), bien que nous ne trouvions en ces toiles aucune forme à laquelle directement le titre puisse convenir (et nous regretterions, finalement, de découvrir une telle référence qui « banaliserait » la vision) provoquent en notre esprit une étrange illumination où les personnages, avec les images et les sentiments qui passent dans leur tête, paraissent plus réels que s'ils étaient, dans tous leurs détails, figurés.

Dans plusieurs tableaux il arrive que le rythme m'enlève mal et ne me conduise nulle part, je ne sais pas où je suis. Sans doute faut-il s'attendre, dans une peinture où jouent tant de conditions subjectives, à ce que les spectateurs ne soient pas tous sensibles aux mêmes suggestions.

La plus récente de ces œuvres est une grande toile, frémissante de

couleurs, de jaillissements et de remous : l'*Arbre au plongeur*. Une certaine beauté formelle fait qu'on revient plusieurs fois à elle, sans cependant y pénétrer profondément et définitivement : elle ne livre pas entièrement son message. La magie n'est pas opérante à fond. Mais, dans ce domaine, une toile qui ne réalise pas toutes les possibilités, nous jette dans un trouble et une impatience où il y a beaucoup de délices, et nous comptons sur ses promesses. Je trouve dans les *notes* une réflexion qui de toute évidence se rapporte à ce tableau, ou du moins, si j'en crois les dates, au projet de ce tableau. Elle l'éclaire et il convient de la rapporter ici :

« La vraie sensibilité commence lorsque le peintre découvre que les remous de l'arbre et l'écorce de l'eau sont parents, jumeaux les pierres et son visage, et que, le monde se contractant ainsi peu à peu, il voit se lever sous cette pluie d'apparences, les grands signes essentiels qui sont à la fois sa vérité et celle de l'univers. »

G. L.



Le Troisième Homme, film de *Carol Reed*.

De Carol Reed on avait déjà vu *Première désillusion*. La virtuosité, l'intelligence, le goût du mystère se retrouvent ici, mais en plus ample. Dans Vienne en ruines, livrée à la misère et au marché noir, se rencontrent une personne déplacée recherchée par la police russe et un romancier américain sans lecteurs ni argent. Ils n'ont de commun que le désespoir. Ils tenteront de s'aider, puis de s'aimer, mais rien ne peut leur réussir. Tout doit être payé trop cher en cette ville et la certitude de l'échec (qui n'est pas l'angoisse tragique) pèse sur tout le film. Dans *Le Troisième Homme*, la vie des Viennois n'est pas décrite; pourtant aucun des films qui a eu pour cadre une capitale n'a rendu plus sensible l'oppression du désastre.

C'est dans cette présentation d'un *horizon borné* que le film atteint l'extrémité de son pouvoir. Cependant, il n'y arrive que de façon très indirecte. Ni la qualité de l'interprétation, ni le contenu explicite de l'histoire racontée, ni la virtuosité de la photographie (qu'on pourrait croire déplacée dans un tel sujet) ne visent expressément ce but. Ce n'est pas l' « atmosphère » qui supporte l'action; l' « atmosphère » est un fait de psychologie collective, et Carol Reed a trop d'humour pour donner dans la psychologie collective. La force du film est dans le choix de ce qui est dit et montré. Là est sa sobriété et sa perfection. Revenons donc à l'histoire qu'il raconte puisque c'est elle qui est fondement.

Ce qui réunit Joseph Cotten et Alida Valli, c'est aussi le souvenir d'un homme; ce qui les empêche d'aboutir, c'est aussi ce que cet homme fut; ce qui les sépare, c'est encore cette présence retrouvée. Elle dit au romancier : ce n'est pas qu'il fût mon amant, ce n'est pas qu'il fût votre ami. Il était lui-même et cela suffit. Ce personnage central dont la présence, même en souvenir, a tant de pouvoir, est d'ailleurs à peine un personnage.

Tout au long du film, les réalisateurs le traitent par l'ambiguïté. D'un côté, c'est un trafiquant, et de la pire espèce, de l'autre, il sert de support à la présence d'un mystère qui hante chaque photographie et conditionne la conduite des autres. En ce sens, il n'est pas seulement une pièce dans le mécanisme de l'intrigue, il est la signification même du film. Ce mystère rend grave chaque image, quelle qu'en soit la virtuosité technique. Seul Renoir, jusqu'ici, était ainsi parvenu à *sensibiliser* tous les éléments d'un film. Que penser alors de cet enfantin, inconsistant et répugnant Limes que défend tant bien que mal Orson Welles? Tout se passe comme si Carol Reed et Graham Greene n'avaient su que dissimuler, voiler, puis calomnier le mystère qu'ils avaient à faire paraître. Pourtant, il transparaît. Dans une scène prodigieuse qui a pour cadre la cabine d'une grande roue, Welles sous-entend que les hommes lui sont toujours aussi lointains que ceux dont il distingue difficilement les silhouettes, soixante mètres plus bas. On se rappelle alors le mot de Nietzsche sur l'amour du lointain, conjoint par lui à l'amour des choses et des fantômes, et on se demande si tout le film n'est pas tourné de ce côté-là. Quand Welles, d'un geste, indique l'arrière-plan de la photographie et semble revendiquer pour lui la puissance des ruines, d'un seul coup, le Troisième homme dévoile sa vérité; elle n'est pas mince.

L. M.

Le cours des choses.

SOMMEIL TROUBLÉ

Le jeudi 6 octobre un communiqué de l'Élysée annonça que le Président de la République avait *dû se résigner — non sans regret — à accepter la démission de M. Queuille.* Le Gouvernement se disloquait à la suite de la dévaluation anglaise qu'il avait imprudemment facilitée, et à cause des revendications sociales. « *Cause plus profonde enfin*, écrit *Le Monde* du 7 octobre, *le divorce inévitable, dans une économie subitement en mouvement, des solutions libérales et des solutions socialistes* (...). *Or, à l'extérieur comme à l'intérieur la ligne de pente ne mène évidemment pas vers le socialisme* (...). *Devenu l'aile gauche des majorités le parti socialiste en est devenu l'élément le plus* « *résistant* » *dans le même temps où, en raison de la même rupture, la politique devenait plus libérale. A la limite les socialistes n'ont pas plus de raison de s'associer aux gouvernements européens que les communistes n'en avaient il y a deux ans et demi. Et il a fallu, il faut peut-être encore en France des raisons purement intérieures, l'existence du rassemblement gaulliste, ou strictement parlementaires, l'absence d'autre majorité, pour interdire aux socialistes de tirer la seule conséquence logique du nouvel équilibre des forces dans ce pays et dans le monde : leur passage à l'opposition.* »

Comme suite à cette analyse pertinente, M. Jules Moch fut chargé le 8 octobre par M. Vincent Auriol d'une « mission d'information ». Les censeurs de la Constitution lui reprochent les difficultés qui entourent l'investiture des Présidents du Conseil, qui sont *désignés* avant d'être *investis.* La coutume a aggravé les choses : les candidats Présidents du Conseil sont maintenant *pressentis* avant d'être *désignés.* Donc, M. Jules Moch, chargé d'une mission d'information, a accepté, le 11 octobre, de constituer un cabinet. Les antipathies personnelles n'étaient pas pour lui faciliter la tâche et l'acharnement qu'il mit à réussir lui aliéna encore quelques-unes des sympathies qu'il conservait. Il compensa cet isolement par d'éhontés marchandages, dont *Le Monde*, daté du 14 octobre, mais paru le 13, se fit l'écho : « *M. Jules Moch aurait promis la lune aux uns, l'agriculture à tous les autres. Il se serait présenté en agneau pascal devant les bien-pensants, en tigre devant ceux qui ont quelques raisons d'avoir peur de leur ombre. Je suis oiseau, voyez mes ailes... Bref, les voix sur lesquelles compterait M. Jules Moch ne seraient pas parfaitement spontanées. S'il est encore permis à notre époque fort rigoriste, comme chacun sait, d'avancer une remarque naïve, nous dirons que cet accès de pudeur nous surprend un*

peu. Les interlocuteurs de M. Jules Moch peuvent-ils vraiment lui reprocher de leur avoir trop ouvertement mis le marché en main et de jouer de leurs convoitises? Les entretiens étaient confidentiels, ce sont ses interlocuteurs qui en ont assuré la publicité. N'y a-t-il pas là plutôt une querelle d'orfèvres? Le tort de M. Jules Moch serait alors d'avoir apporté trop de précisions mathématiques à des marchandages pourtant classiques dans notre République pure et dure. »

Nous n'avons pas besoin de rappeler les épisodes de la séance d'investiture. *Le Monde* écrivait : « *La morale, si l'on ose ainsi parler, c'est qu'à trop déchaîner d'appétits l'atmosphère devient vite écœurante. C'est aussi que si les communistes n'ont aucune raison de grandir une assemblée, simple cadre selon eux d'un régime vermoulu, les autres partis devraient avoir à cœur de ne point l'abaisser aux yeux du pays. Les injures ne diminuent que ceux qui en usent. Les astuces subalternes et les maquignonnages aussi.* » (*Le Monde* du 15 octobre.)

Et M. Bougenot précise dans l'*Époque* du 15 octobre : *Si des procédés qui n'avaient cours jusqu'ici qu'au sein des démocraties populaires n'avaient pas été employés pendant la séance que tint l'Assemblée nationale, tout au long de la nuit du 14 octobre, il est acquis que M. Moch se serait épargné le pénible embarras de départager les amateurs de maroquins auxquels il avait promis le même département ministériel (...). Il faut croire que M. Jules Moch manquait de confiance en son éloquence, doutait de l'ascendant que lui donnerait sur l'Assemblée l'exposé des principes appelés à dominer sa politique puisqu'il a préféré avoir recours à des méthodes dont les professionnels de bonneteau s'étaient de toute antiquité réservé l'apanage.* »

Néanmoins, le 15 au matin, M. Charles Lussy, président du groupe parlementaire socialiste, déclara : « *Il y a une chose que je puis vous affirmer, c'est que le Gouvernement sera constitué ce soir sans doute avant* 19 *heures.* »

M. Jules Moch passa la journée du dimanche à recevoir des délégations de groupes. A 19 heures, le groupe parlementaire M. R. P. vota à l'unanimité une motion selon laquelle le M. R. P. accepterait les ministères économiques sous la condition qu'un accord préalable ait été conclu entre tous les associés sur un programme d'application immédiate. M. Jules Moch pressentant alors que cette procédure serait difficilement acceptable pour les radicaux décida de renoncer à sa mission. Il fut reçu à 20 heures par le Président de la République qui lui demanda de persister encore. A 22 h. 15 le groupe parlementaire du Rassemblement des gauches déclara qu'un programme d'application immédiate était affaire de gouvernement et qu'il n'était pas indiqué, dans la circonstance, de fixer par avance et dans son détail le plan d'action du gouvernement. La position radicale est donc absolument opposée à celle du M. R. P. C'est à qui cédera le premier. Mais redevenu optimiste, M. Jules Moch annonce à 23 h. 20, dans les couloirs du Palais-Bourbon : « *La France aura un gouvernement demain à midi. Je ne puis naturellement que vous indiquer le nom du Président du Conseil.* »

Le lundi 17 octobre, le groupe M. R. P. renonce à son exigence, adoptant à midi la motion suivante :

« *Le M. R. P., décidé à éviter une expérience renouvelée de dissociation intérieure du gouvernement, regrette que les mesures immédiates d'appli-*

cation de la politique définie par la déclaration ministérielle n'aient pu être précisées préalablement à la formation du gouvernement. Mais soucieux de ne pas mettre en échec la tentative de M. Jules Moch et conscient de la solidarité qui liera les partis associés au gouvernement, il accepte les responsabilités qui lui ont été proposées. »

On crut aussitôt la crise résolue : on le crut tellement que *France-Soir* publia sur sept colonnes : *Le Ministère est fait.* En réalité une difficulté nouvelle surgit. Les radicaux-socialistes exigeaient le Secrétariat d'État à l'Information que leur avait promis le Président du Conseil. Malheureusement la même promesse avait été faite aux M. R. P. qui n'entendaient pas abandonner ce poste, où doit achever de se régler la question de la presse collaborationniste. Les groupes parlementaires, d'accord pour renoncer à un programme économique préalable, se retrouvèrent divisés sur l'attribution d'un Secrétariat d'État. M. Jules Moch proposa alors la création de deux sous-secrétariats d'État accordés l'un à un M. R. P., l'autre à un socialiste, la signature des textes relevant directement du Président du Conseil. Le M. R. P. refusa cette solution transactionnelle, et du coup refusa aussi les portefeuilles économiques. A 20 heures, M. Jules Moch alla remettre sa démission au Président de la République.

Le mardi 18 octobre, M. René Mayer fut pressenti par M. Vincent Auriol. M. René Mayer accepta sous réserve que l'ancien Président du Conseil maint nt son refus de se succéder à lui-même : « *La personne toute désignée,* déclara M. René Mayer, *pour former le cabinet me semble être M. Queuille. Je vais essayer de le convaincre. Si M. Queuille refuse, alors je tenterai ma chance.* » M. Queuille déclara en réponse : « *Je souhaite le succès à M. René Mayer, il n'aura pas de meilleur ami que moi pour le défendre.* »

M. René Mayer accepta donc la mission de constituer le cabinet, consulta les groupes dans la journée du 19 et se présenta devant la Chambre le 20 octobre. Il obtint l'investiture de l'Assemblée par 341 voix contre 247. Mais l'on savait déjà que les difficultés commençaient après l'investiture. Le Président du Conseil investi se proposait en fait de reprendre l'équipe de M. Queuille. Il est bon de rappeler que le prétexte de la démission du gouvernement avait été la demande, formulée par M. Daniel Mayer, d'une prime de 3.000 francs pour les salariés les plus défavorisés. Refusée par le Président du Conseil démissionnaire, la prime avait été accordée dans les déclarations ministérielles de MM. Moch et Mayer, et approuvée chaque fois par la majorité de l'Assemblée. Mais les radicaux en voulaient à M. Daniel Mayer, ne fût-ce que parce qu'il avait fini par l'emporter. Les socialistes mettaient au contraire leur point d'honneur à l'introduire dans la nouvelle équipe. Le samedi matin 22 octobre, M. René Mayer crut habile de faire voter par les groupes parlementaires radicaux une motion selon laquelle le Président du Conseil investi était libre et seul responsable de la désignation de ses ministres, et voulut tirer argument de cette motion pour faire admettre à son propre groupe le choix de M. Daniel Mayer comme ministre du travail.

Mais les radicaux, au mépris de leurs propres principes, votèrent une motion qui subordonnait leur participation à la retraite de M. Daniel Mayer. La S. F. I. O. s'éleva contre cette exclusive et, dans la nuit du samedi au dimanche, à 2 h. 40 du matin, M. René Mayer alla porter sa

démission à M. Vincent Auriol. Ceux qui virent passer comme un somnambule dans les couloirs de la Chambre le Président du Conseil pressenti, désigné, investi et démissionnaire, ne sont pas près d'oublier ce visage où la fatigue le disputait au dépit. M. Vincent Auriol en fut quitte pour reprendre ses négociations. Le dimanche soir, à 19 h. 25, il pressentit M. Georges Bidault. Celui-ci, soucieux de hâter les choses, accepta d'être *désigné.* Pour éviter les écueils qu'avaient rencontrés ses prédécesseurs, il ne sollicita l'investiture de l'Assemblée qu'après avoir obtenu l'accord des groupes sur une conception du gouvernement. Après avoir envisagé de se présenter le mardi 25 devant l'Assemblée, il recula cette présentation jusqu'au mercredi 26, puis au jeudi 27. Il reçut le lundi à 13 heures M. Petsche qui, à l'issue de l'entretien, se borna à constater : « *C'est mon huitième exposé d'ordre financier et ma troisième leçon d'amour dans un parc.* » Au cours de ses consultations, le Président du Conseil eut des formules : comme les radicaux lui déclaraient qu'il leur paraissait inutile de faire continuellement la navette entre leur groupe et son cabinet, il répondit : « *Vous avez raison, il ne faut pas traire les vaches toutes les deux heures.* » Aux modérés, il déclara : « *Je suis isolé au Parlement comme Robinson dans l'île de Pâques et le Parlement est isolé dans la Nation comme l'île de Pâques l'était au milieu de l'Océan.* »

Dans la journée de mercredi, M. Daniel Mayer publia la lettre qu'il avait écrite à M. Guy Mollet : « *Je demande avec insistance au Parti de me relever du mandat dont il voulait que je continue à être chargé au cours de cette crise.* » Le renoncement de l'ancien ministre du Travail facilita grandement la tâche à M. Georges Bidault qui se présenta le jeudi 27 devant l'Assemblée. Il obtint la confortable majorité de 345 voix. Bien entendu, cette majorité n'avait pu être obtenue qu'en laissant dans l'ombre la totalité des questions économiques et politiques.

Un ministère est tombé, des remplaçants ont échoué, et le dernier d'entre eux a réussi sans qu'à aucun moment aient été mentionnés les problèmes immenses qui sont derrière cette crise : le budget, l'Allemagne, et, *en dernière analyse*, l'évolution américaine de la politique Marshall vers une politique autoritaire, en matière de finances comme en matière de diplomatie.

Roger STÉPHANE.

P.-S. — 1° A l'issue de cette crise, *Le Monde*, daté du dimanche 30 octobre, consacrait son éditorial à *la portée internationale du problème indochinois*, notant que « *le point de vue du département d'État devient donc essentiel. Les États-Unis accorderont-ils à Bao Dai, soutenu par les troupes françaises, l'aide qu'ils refusent désormais à Tchiang-Kai-Chek? Voudront-ils faire de l'Indochine une nouvelle Grèce, en donnant aux Français l'appui dont ils ont de plus en plus besoin?* »

2° Le 3 novembre, M. Bénazet nous annonça en ces termes la bonne nouvelle de la chute prochaine de Staline : « *Aussi l'Église peut souffrir*

avec patience les outrages que lui prodiguent les régimes totalitaires. Elle sait qu'ils s'évanouiront un jour. Considérez, je vous prie, un passé tout proche encore. Le fascisme, flétri en 1931 *par l'encyclique* NON ABBIAMO, *ne s'est-il pas écroulé? Le nazisme, dénoncé en* 1937 *par l'encyclique* MIT-BRENNENDER SORGE, *n'a-t-il point succombé? Soyez sûrs que, condamné par l'encyclique* DIVINI REDEMPTORIS, *le bolchevisme s'effondrera bien à son tour.* » (*L'Aurore* du 3 novembre.)

R. S.



Les Temps Modernes *discuteront dans leur prochain numéro la position prise par David Rousset à propos du Code du Travail forcé soviétique, et publieront sur ce sujet une documentation complémentaire.*

***

M. Werner Kraus, professeur de langue et littérature romanes à l'Université de Leipzig, nous demande de faire savoir aux lecteurs des Temps Modernes *qu'il n'y a entre lui et le collaborateur de notre numéro d'été qu'un rapport d'homonymie.*

***

Le texte de Harold Rosenberg publié dans le numéro de novembre était traduit de l'anglais par René Guyonnet.

Le Gérant : René JULLIARD.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Décembre 1949
Dépôt légal : 4e trim. 1949.